THE REPRESENTATION OF THE TECHNOLOGY OF COMMUNICATION IN TWO AFRICAN NOVELS: *LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE* BY FATOU DIOME AND *CONGO INC*. BY INKOLI JEAN BOFANE

LA REPRÉSENTATION DE LA TECHNOLOGIE DE LA COMMUNICATION DANS DEUX ROMANS AFRICAINS: *LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE* DE FATOU DIOME ET *CONGO INC*. D'INKOLI JEAN BOFANE

by

Marie-Claire L. Mushiya

M.A., École nationale d'administration publique, 1998M.A., The University of British Columbia, 2006

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF

DOCTOR OF PHILOSOPHY

in

THE FACULTY OF GRADUATE AND POSTDOCTORAL STUDIES (FRENCH)

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

(Vancouver)

December 2020

© Marie-Claire L.Mushiya, 2020

The following individuals certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies for acceptance, the dissertation entitled:

La représentation de la technologie de la communication dans deux romans africains : *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome et *Congo Inc.* d'Inkoli Jean Bofane

submitted by the degree of	Marie-Claire Mushiya Doctor of Philosophy	in partial fulfillment of the requirements for	
in	French		
Examining Committee:			
Gloria Onyeoziri, Professor Emerita of French Studies, FHIS, UBC			
Supervisor			
Ralph Sarkonak, Professor Emeritus of French Studies, FHIS, UBC			
Supervisory Committee Member			
Sima Godfrey, Associate Professor of French Studies, FHIS, UBC			
Supervisory Committee Member			
Douglas Pulleyblank, Professor of Linguistics, Linguistics, UBC			
University Examiner			
Nancy Frelick, Associate Professor of French Studies, FHIS, UBC			
University Examiner			

Abstract/Résumé

Cette thèse traite de la représentation de la technologie dans deux romans francophones du XXIe siècle. Nous nous sommes concentrée sur les textes écrits par deux auteurs de l'Afrique sub-saharienne pour examiner les impacts des technologies dites nouvelles sur les personnages représentés dans leurs récits.

La technologie dans *Le ventre de l'Atlantique* (2003) de Fatou Diome, a fait l'objet d'études par d'autres critiques littéraires qui n'en ont pas fait une analyse profonde, se concentrant plutôt pour la plupart sur le thème de l'émigration. Notre attention est portée sur certains aspects ignorés auparavant par ces critiques, tel que les effets de ce que nous pouvons appeler les forces de la mondialisation, à savoir les multinationales et les technologies, sur l'imaginaire de ces personnages. L'approche multidisciplinaire, faite du postcolonialisme, de l'imaginaire social et des deux formes satiriques dont l'humour et l'ironie, nous a permis de comprendre le rôle et les effets de la technologie sur les protagonistes.

Congo Inc. (2014) de Jean Bofane, venait de sortir au moment où nous avons commencé cette étude. La technologie ouvre de nouveaux horizons pour les personnages par l'agentivité – simultanément elle devient source de violence dans la mesure où elle pose l'extraction minérale des ressources nécessaires aux technologies nouvelles. Nous avons examiné cette violence à travers les récits des personnages qui apparaissent comme des victimes mais aussi des bourreaux. Nous soutenons que la violence par les multinationales sert les mêmes objectifs qu'au XIXe siècle où les régimes concessionnaires l'ont déployée pour assujettir la population et mettre à genoux l'Afrique dans le but d'exploiter ses matières premières pour développer les industries métropolitaines. Enfin, la théorie postcoloniale nous a permis de mettre en évidence le rapport entre l'impérialisme et la mondialisation actuelle sous l'optique de la technologie.

Lay Summary

This thesis attempts to analyze the social, cultural and economic impacts of technology on Africans through the novels of two diasporic authors from Subsaharian Africa. It fills the gap in the literary criticism of *Le ventre de l'Atlantique* (The Belly of the Atlantic) by Fatou Diome, and takes as a starting point some of the criticisms about technology in this novel, a topic that has not yet been studied. In *Congo Inc.*, by In Koli Jean Bofane, it is a question of looking at technology from the perspective of globalization as a process of the extension of imperialism and its implications on society. This thesis argues that the violence inherent in the predation and extraction of minerals for the manufacture of various technologies is not only the work of multinationals; it is also fed by the governments of some African countries, as demonstrated by Bofane's novel.

Sommaire

Cette thèse s'efforce d'analyser les impacts sociaux, culturels et économiques de la technologie sur les Africains à travers les romans de deux auteurs diasporiques de l'Afrique au sud du Sahara. Elle se charge de couvrir la béance des critiques littéraires dans *Le ventre de l'Atlantique*, et/ou de prendre comme point de départ certaines des critiques sur la technologie dans ce roman, bien que leurs sujets, contrairement au nôtre ne porte pas spécifiquement làdessus. À travers *Congo Inc.*, il s'agit d'examiner la technologie sous l'optique de la mondialisation comme processus d'extension de l'impérialisme et ses implications sur la société. Cette thèse soutient que la violence inhérente à la prédation et à l'extraction des minerais pour la fabrication des diverses technologies, n'est pas seulement le fait des multinationales; elle est aussi nourrie par les gouvernements de certains pays africains y compris les membres du gouvernement congolais.

Préface

Cette thèse est un travail original, non publié et indépendant rédigée par Marie-Claire Mushiya.

Table des matières

ABSTRACT/RÉSUMÉ	III
LAY SUMMARY	IV
PRÉFACE	v
TABLE DES MATIÈRES	VI
REMERCIEMENTS	VIII
DÉDICACE	x
CHAPITRE 1: INTRODUCTION	1
1.1 Problematique	2
1.2 Corpus	4
1.3 ÉTAT PRÉSENT SUR LA TECHNOLOGIE DE COMMUNICATION DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE	11
1.4 Contour des chapitres	15
CHAPITRE 2 : CADRE CONCEPTUEL ET MÉTHODOLOGIQUE	17
2.1 Cadre conceptuel	17
2.1.1 La communication	17
2.1.2 La technologie	19
2.1.3 La mondialisation	21
2.2 CADRE METHODOLOGIQUE	28
2.2.1 Le postcolonialisme	29
2.2.2 L'imaginaire social	56
2.2.3 L'humour et l'ironie	66
CHAPITRE 3 : LE POSTCOLONIALISME ET L'IMAGINAIRE SOCIAL : ENTRELACEMENT DES MONDES	81
3.1 Le réel et le virtuel	82
3.2 La modernité et la mondialisation	
3.3 L'HOMME DE BARBÈS ET LA MONDIALISATION	
3.4 La mondialisation, L'Ailleurs et L'Ici	151
CHAPITRE 4 : LA CRITIQUE DU DYSFONCTIONNEMENT ÉCONOMICO-SOCIAL	169
4.1 La TÉLÉVISION, LA MONDIALISATION ET LA PRODUCTION DE L'INCONGRUITÉ	172

4.2 L'ORDINATEUR, LA MONDIALISATION ET LA CRÉATION DE L'INCONGRUITÉ	
4.3 LE TÉLÉPHONE ET LE DYSFONCTIONNEMENT SOCIAL	217
CHAPITRE 5 : CONCLUSION	231
BIBLIOGRAPHIE	245

Remerciements

Je voudrais commencer par remercier mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ pour avoir été le seul personnage à s'identifier au père que je n'ai jamais eu, et autour duquel ma vie a pu trouver un sens et un but.

À ma chère mère Jeanne Ghanguemba, qui n'a cessé de me répéter dès mon jeune âge l'importance des études et dont les soutiens moral et financier ont été légendaires. Je voudrais témoigner ma profonde gratitude à ma sœur, mon modèle, Gloria Onyeoziri, pour m'avoir montré par son exemple que tout est possible. Vous avez été pour moi l'étoile que j'ai suivie à l'exemple des mages pour atteindre ce niveau. Prière de trouver à travers ces mots, la fierté émanant de toutes les connaissances dont je suis bénéficiaire grâce à vos compétences et votre patience. Je tiens à remercier Robert Miller pour ses lectures de mes travaux depuis la maîtrise jusqu'aux manuscrits de cette thèse, en compagnie de Gloria Onyeoziri ma directrice et professeure. Au-delà du temps consacré à mes travaux académiques, Robert, vous avez été pour moi le pilier qui m'a aidée à acquérir une variété d'expériences professionnelles à travers vos recommandations. Grâce à vous, j'ai eu le privilège d'obtenir mon premier contrat en enseignement supérieur bien avant la fin de ma maîtrise.

À Ralph Sarkonak, mon mentor – je voudrais vous exprimer ma profonde reconnaissance pour avoir répondu avec promptitude et professionnalisme à toutes mes sollicitations pendant la durée de mes études. Vous avez été le premier à me prendre par la main pour me guider dans l'analyse littéraire – conscient que je venais d'une discipline différente. Vos encouragements et votre soutien indéfectible m'ont permis de cheminer à travers vents et marées lorsque les tentations d'abandonner le projet me guettaient constamment – vous n'avez cessé de croire en moi. À Sima Godfrey, je tiens à vous remercier particulièrement de n'avoir pas hésité à vous

embarquer sur ce projet dès le premier moment où je vous en avais fait part. Vous avez rehaussé ma confiance à chaque échange que j'ai eu avec vous. Vos encouragements dès les premiers instants et votre compétence ont été remarquables tout au long de ce projet. À Marie-Gérald Jean, collègue et amie, pour tous les échanges qui ont contribué à mon enrichissement et tes louables encouragements au cours du programme, je te resterai infiniment reconnaissante. To Dorothy Madore, for your support and your friendship, which helped me get through the darkest moments of my life when I did not believe that the sun would ever rise, my most sincere gratitude. À Mah Traoré, merci d'être plus qu'une amie. To Keith Brunell, I wouldn't be here without the books I needed and couldn't find in Library. Susan Paterson and you helped me through by ordering these critical books without reservation. I owe you my deepest gratitude.

Dédicace

1. Je voudrais rendre hommage et dédier ce travail à mon père, Dieu-donné Norbert Lupangu que le ciel avait tôt rappelé sans qu'il puisse avoir l'opportunité de me voir naître. Champion des études, trouve dans ce travail l'accomplissement d'un rêve que tu n'as pas pu réaliser, et pour lequel tu as payé de ta vie.

Chapitre 1: Introduction

La question que nous posons dans cette étude est la suivante : comment des auteurs africains représentent-ils dans leurs œuvres le rôle de la technologie ?

Pour répondre à cette question, nous nous proposons d'étudier la représentation de la technologie dans deux romans africains contemporains : Le ventre de l'Atlantique (2003) de Fatou Diome et Congo Inc. : le testament de Bismarck (2014) d'In Koli Jean Bofane. Le rôle de la technologie au sens le plus large a été au cœur de plusieurs œuvres dans le passé, dont Les bouts de bois de Dieu (1960) de Sembène Ousmane. Dans ce livre, l'auteur relate le récit de la résistance et de la prise de conscience collective des cheminots africains au seuil de la décolonisation, en insistant sur l'importance de « la machine », à savoir le train comme métaphore de la technologie moderne. Dans Monnè, outrages et défis (1990) d'Ahmadou Kourouma, le roi Djigui se laisse convaincre par les Français que le train lui apportera prestige et honneur, bien qu'il soit lui-même réduit au statut d'une marionnette. Il va faire souffrir son peuple, l'exposant aux travaux forcés, parce qu'il est obnubilé par les promesses de la technologie.

C'est avec une approche postcoloniale, sociocritique, particulièrement l'imaginaire social, et par une analyse des procédés de l'humour et l'ironie que nous formulerons une réflexion critique sur la technologie de communication dans les deux textes littéraires que nous avons retenus et où nous examinerons les multiples agendas des technologies en jeu afin de comprendre la façon dont ces romanciers africains parlent de la technologie dans le contexte de la mondialisation. Nous avons choisi de combiner les trois approches à cause des liens apparents qu'ils partagent. Nous avons opté de les utiliser parce que les auteurs de notre corpus emploient l'ironie, la critique de l'imaginaire social (un ensemble de conceptions permettant aux

personnages de comprendre leur rapport avec les conditions sociales de leur vécu) et le procès de la mondialisation à l'époque postcoloniale pour remettre en cause les institutions internationales, le pouvoir public et politique d'une manière implicite. L'humour et l'ironie sont utilisés dans des communautés africaines pour dénoncer, parfois sans en avoir l'air, les comportements jugés inadmissibles au sein de la communauté sous forme de contes ou de chants. Le postcolonialisme se charge du démantèlement de cette « infrastructure » de conceptions au moyen des personnages mis en scène.

1.1 Problématique

Les nouveaux moyens de communication ont eu un impact significatif sur le mode de vie en Afrique, dans la mesure où ces moyens ont changé la façon dont les Africains interagissent avec leurs compatriotes vivant dans des régions éloignées. La technologie a facilité les échanges et les interactions entre les familles autrefois séparées par des milliers de kilomètres. Il est important de souligner que la technologie a sans doute facilité les échanges et les interactions qui étaient autrefois difficiles soit pour socialiser soit pour faire des affaires. Grâce à la réduction du temps de communication entre les individus et entre les différents pays, la nouvelle technologie a fait augmenter la productivité des entreprises ; elle a favorisé le développement économique à travers les prêts bancaires dans les régions rurales ; elle a facilité les ventes et les achats à travers le monde ; elle a fait développer le tourisme ; elle a également simplifié la formation et les recherches ; et elle a facilité l'accessibilité aux soins médicaux. Par la transmission rapide et facile de l'information, la technologie rend accessible la communication entre des parents analphabètes vivant au village et leurs enfants partis pour l'Occident ou vivant en milieu urbain. Cette nouvelle réalité trouve sa place dans une littérature qui représente l'actualité africaine.

En représentant la technologie dans leurs romans, nos auteurs développent un renouvellement de l'esthétique du roman africain, renouvellement dont la portée reste à explorer. Les deux auteurs qui ont fait de la technologie un aspect central de leurs romans sortent des sentiers battus pour s'insurger contre une mondialisation qui sous-tend celle-ci, mondialisation qu'ils perçoivent comme nuisible à l'Afrique malgré les bienfaits que nous venons d'évoquer.

Les nombreux discours sur ce sujet tant au sein des instances internationales qu'au sein des sociétés civiles tendent à faire valoir la technologie comme outil de progrès social. Discours selon lesquels les technologies sont la réponse au sous-développement que connaît l'Afrique. Cependant, les expériences des jeunes gens qui quittent l'Afrique dans l'espoir d'aller trouver mieux ailleurs en disent long sur la notion de la technologie comme une panacée. En effet, le rôle de la technologie dans la vie sociale des Africains semble remettre en question la notion de la technologie comme vecteur de développement. Ces derniers sont réduits dans bien des cas au statut de consommateurs de ces produits bien que les matières premières dont ils sont composés proviennent de leur propre sol. La population locale, qui travaille dur à l'irrigation de puits pour extraire soit du colombite-tentalite, du cobalt ou de la cassitérite, le fait souvent au prix de la santé et de la vie à cause de la radiation et des éboulements. Lorsqu'elle n'est pas financièrement et matériellement récompensée à sa juste valeur, la population est dans certaines régions la cible de bandes de milices organisées.

Avant d'aborder la représentation de la technologie dans nos deux romans, il nous faudra tout d'abord considérer comment la technologie a changé les moyens de communication des Africains, leurs modes de vie et de socialité. Dans quelle mesure les conditions historiques (la colonisation par exemple) de l'Afrique subsaharienne ont-elles créé un rapport particulier entre les Africains et la technologie dans le contexte de la mondialisation ? Comment les conditions

particulières et les changements au niveau de la technologie ont-ils modifié la façon dont les auteurs écrivent et la façon dont ces changements se manifestent dans leur écriture ?

1.2 Corpus

En commençant nos recherches sur le sujet qui est l'objet de notre thèse, nous voulions savoir comment la thématique de la technologie était représentée dans la littérature africaine. Nous visions surtout des ouvrages où la technologie de la communication sous ses formes récentes (télévision, télécommunications, Internet par exemple) constitue un élément narratif majeur. Nous avons trouvé deux auteurs dont les œuvres satisfont à ce critère : Fatou Diome et In Koli Jean Bofane.

Dans Le ventre de l'Atlantique (2003), Diome suggère que la technologie suscite chez des jeunes Africains l'envie d'émigrer. Diome évoque les effets de la technologie comme catalyseur : ils suscitent le désir de prendre la mer dans des embarcations de fortune ou parfois des soutes d'avion pour rejoindre l'Europe faute de perspective d'avenir. Ainsi la narratrice de ce roman accuse l'Europe d'opportunisme. Elle y dénonce aussi l'irresponsabilité des dirigeants africains à s'occuper des jeunes délaissés à eux-mêmes, sans éducation, qui deviennent des cibles des extrémistes religieux et de toutes formes de malice (Diome, 2003 : 188). Cependant, lire Le ventre de l'Atlantique exclusivement comme un avertissement au sujet des risques de l'immigration serait ne pas tenir compte de tant d'autres thèmes aussi importants qui sont abordés dans ce roman, notamment les thèmes de la mondialisation et de la technologie. Devant l'écran de la télévision, l'unique poste du quartier, ramené de France par l'homme de Barbès, Madické, le petit frère de Salie la narratrice, regarde avec ses amis la Coupe d'Europe et la Coupe du Monde de football de 2002 qui se joue en Corée du Sud et au Japon. La télévision pour ces jeunes téléspectateurs offre une image visuelle de leurs idoles mais aussi du monde convoité

auquel ils ne peuvent accéder. Dans sa représentation de la technologie, l'auteur insiste sur la perception illusoire de l'Occident, et l'imaginaire social engendré par ces images. *Le ventre de l'Atlantique* nous brosse un portrait des jeunes dont le rêve ultime est d'aller faire fortune en Europe, motivés par les images vues à la télévision et les récits de l'homme de Barbès, un ancien immigrant en France maintenant de retour à Niodior.

L'auteure décrit le rapport entre Salie et Madické où la première est perçue comme un bien de production. Cette perception est due au fait que Salie avait choisi, comme elle le dit, un chemin différent de celui de sa famille. Il lui fallait se justifier aux yeux de celle-ci en travaillant fort dans ses études pour satisfaire aux besoins des siens. Salie n'y échappe pas, elle fait tout pour plaire à son frère. Celui-ci s'attend à ce que Salie puisse lui envoyer ce qu'elle gagne en France. Elle a beau lui expliquer que sa vie de femme de ménage en France n'est pas facile, Madické ne la croit pas. Faire des études prolongées, aux yeux des siens, constitue de la fainéantise, lui permettant d'échapper aux travaux champêtres et à l'obligation de faire des enfants comme ses camarades d'enfance (Diome, 2003 : 44). Madické croit que Salie vit au paradis où jamais personne ne souffre à cause de l'accessibilité à tout ce dont on a besoin, et où la notion du temps importe peu (Diome, 2003 : 43). C'est sous cet angle que Salie passe ses jours à penser à son frère et ce qu'elle peut bien faire pour l'aider à se faire un avenir sur place sans avoir à aller souffrir en France. Elle finit par lui envoyer de l'argent pour qu'il puisse se lancer dans une entreprise chez lui. Ce geste finit par ouvrir les yeux à Madické. En même temps Salie se rend compte qu'elle devrait penser à retourner à Niodior parce qu'en France elle ne sera jamais chez elle (Diome, 2003: 253).

Le rapport entre Salie et le village par contre est peint par l'auteure sous le signe de l'étrangeté même si Salie continue à considérer ses habitants comme étant des siens (Diome,

2003 : 166). Ce rapport est décrit par Salie elle-même lorsqu'elle rentre pour la première fois à Niodior après son voyage initial. Elle ne sait pas exactement comment interpréter l'accueil qu'on lui réserve. Accueil ambigu qu'elle attribue à la curiosité sur ce qu'elle est devenue depuis son départ, au désir de lui demander de l'argent ou à la limite à la curiosité au sujet de la France.

Salie reconnaît qu'elle s'est forgé une nouvelle identité puisqu'elle se sentait repoussée par les siens (Diome, 2003 : 171). Avant de partir pour la France, Salie vivait déjà l'isolement causé par le fait que lors de sa naissance sa mère n'était pas mariée, faisant de Salie une enfant illégitime. La grand-mère de Salie va aller contre la tradition qui voudrait qu'une enfant née hors mariage soit tuée pour que la famille n'ait pas à braver la honte au sein de la communauté (Diome, 2003 : 74).

Salie semble avoir été marquée par la marginalisation dont elle avait fait l'objet de la part de sa communauté. La référence aux loups qu'elle fait à la fin du livre lorsque Madické lui suggère de retourner au village symboliserait les attaques de la communauté (Diome, 2003 : 252). Elle préfère au contraire la liberté que lui offrent l'exil et la possibilité de renaître à soi là où l'influence de son passé ne peut déterminer son avenir, car ce passé est mort, fauché par la distance qu'elle appelle un « suicide géographique » (Diome, 2003 : 226). Bien que la séparation d'avec les siens soit douloureuse, elle vaut mieux que d'avoir à vivre dans un milieu où elle traîne avec elle la culpabilité d'exister.

En France, où elle est étrangère, c'est l'écriture qui lui offre la liberté de faire et de dire ce que sa mère n'a pas osé lui dire. Le regard de l'autre, caractérisé ici par ceux qu'elle a considéré comme les siens, ne pourra plus avoir d'effet sur elle. Elle est devenue « un tombeau ambulant » bourré d'ombres qui ne font plus partie de son existence là où elle se trouve (Diome, 2003 : 226). Son rapport avec Madické suscite en elle un questionnement aussi, car après tout

qui est-elle finalement par rapport à lui étant donné qu'elle est étrangère partout? Même si elle revenait dans l'île, elle serait toujours cette étrangère qu'elle a été bien avant de partir. Ni Madické ni le village ne retrouveront jamais en elle celle qu'ils auraient aimé qu'elle soit, parce qu'elle est - comme l'auteure le rappelle – une intruse (Diome, 2003 : 227).

L'arrivée de la télévision pose l'unité du village. L'importance de la technologie dans Le ventre de l'Atlantique s'inscrit dans la cohésion sociale. La seule télévision du village permet aux habitants de Niodior de se rassembler comme dans le cas de ces matchs de la Coupe d'Europe et la Coupe du Monde de football en 2000 et en 2002 respectivement. La cohésion sociale naît en raison de la présence de la télévision dans le village. Ndétare, l'unique instructeur du village qui a été aussi le professeur de Salie, est assis sur une chaise dans un coin opposé à celui du vieux pêcheur, assis sur une natte. Les deux hommes qui se haïssent sont en train de manger un repas qui vient d'être servi – la « seule circonstance exceptionnelle » qui les oblige à se rencontrer tourne autour de la télévision (Diome, 2003 : 230). Le vieux pêcheur a pris la parole pour raconter aux jeunes ses aventures de pêche jusqu'au moment où l'homme de Barbès les a rejoints dans le salon, tirant l'attention de tout le monde sur la télévision. La circonstance qui les réunissait n'était pas seulement exceptionnelle en raison de son importance au niveau mondial, mais elle l'était particulièrement parce que ce 16 juin 2002 le Sénégal jouait contre la Suède en huitième de finale. La télévision était devenue selon la narratrice « leur source de bonheur » (Diome, 2003 : 233). L'expression de l'importance de la technologie est illustrée par l'effervescence suscitée par la victoire du Sénégal sur la Suède. Emportés par la joie de voir le Sénégal passer en quart de finale, Ndétare et le vieux pêcheur se sont trouvés dans les bras l'un de l'autre avant de s'en rendre compte (Diome, 2003 : 237).

Mais au milieu de cette cohésion, la télévision devient aussi une source d'inspiration individuelle pour Madické qui rêve de devenir joueur professionnel. La démonstration de l'importance de la technologie s'inscrit dans sa capacité à faire découvrir des endroits inconnus, introduisant par exemple de nouveaux produits par l'entremise de la publicité comme dans le cas de Coca-Cola et de Miko (Diome, 2003 : 19-20). Avec la télévision, le public va au-delà de ce qui est projeté sur l'écran et même de ce qui se passe autour de soi comme le suggère la narratrice avec l'exemple de Madické. Par ailleurs, les images à la télévision permettent à celuici de s'imaginer ce que les reporters disent à propos du match (Diome, 2003 : 21), puisqu'il ne connaît pas suffisamment la langue. Les images à la télévision lui donnent accès par l'imaginaire à ce qu'il ne peut appréhender autrement. À la fin du roman, la technologie, qui a rétabli un lien pratique entre une narratrice marginalisée et un demi-frère initialement tenté par l'imaginaire de l'ailleurs, devient le canal d'une entente forgée entre deux perspectives sur la mondialisation.

Dans Congo Inc. : le testament de Bismarck (2014), Bofane peint son personnage principal Isookanga comme une personne marginalisée qui croit en la modernité alors que son oncle, le Vieux Lomama, chef du village et homme de tradition, lui réserve un avenir dans la chefferie. Isookanga veut devenir « mondialiste et mondialisateur » (passim). Ce sont des Pygmées qui appartiennent au clan Ekonda. Sa passion commence par l'installation du pylône des télécommunications dans sa localité. Ce pylône constitue un pont qui relie, en pleine forêt équatoriale, son village avec le reste du monde grâce à Internet.

Sur la toile, Isookanga joue au *Raging Trade*, un jeu violent qui consiste en une guerre féroce entre des multinationales pour l'exploitation minière d'un territoire nommé *Gondavanaland*. L'ordinateur, que le protagoniste avait volé pendant la célébration en honneur de l'érection de la tour, appartenait à l'anthropologue belge Aude Martin qui était là en tant que

membre de la délégation venue de Kinshasa. La marginalité d'Isookanga devient métaphoriquement la marginalité instituée de l'Afrique perçue comme une périphérie par rapport au centre qu'est l'Europe. Ici, l'auteur dépeint l'Afrique comme une compagnie incorporée mise sur pied pour le seul profit des multinationales et ce, depuis le partage de l'Afrique au XIXe siècle. Pour Bofane la mondialisation n'est pas un phénomène nouveau. Ce qu'il y a de nouveau, c'est la technologie dans sa forme actuelle. C'est à cause d'Internet que Isookanga a pris connaissance de la mondialisation. Du coup, le protagoniste a pris la décision de quitter son village pour aller à la quête de la fortune dans la capitale perçue comme moderne.

Bofane dépeint la dimension économique de la technologie vis-à-vis de la Chine et des États-Unis au détriment de la population locale démunie, asservie et réduite à une vie éphémère dans des conditions issues de l'exploitation rudimentaire des minerais prisés par les multinationales. Ici, l'auteur dénonce aussi l'irresponsabilité du gouvernement à prendre en charge la population et l'accuse de contribuer aux atrocités dont celle-ci est victime. Kiro Bizimungu, ex-rebelle devenu directeur général de l'Office de préservation du parc national de la Salonga, avait été à la base des massacres commis par ses hommes dans le but de raffermir l'exploitation minière. Bizimungu, appelé aussi Kobra Zulu, était à la tête d'un groupe armé qui s'était engagé dans une lutte pour le pouvoir au Congo avant les accords de paix signés en Namibie entre le gouvernement congolais et les factions rebelles (Bofane, 2014 : 77). Bizimungu avait réussi à contrôler d'immenses secteurs remplis de minerais dans le Kivu à l'est du pays grâce aux armes soumettant les hommes et les femmes qui y habitaient aux sévices les plus cruels. Pour raffermir son projet d'exploitation, Kiro Bizimungu et sa faction prenaient d'assaut des villages où les femmes, les hommes et les enfants étaient exécutés sur-le-champ simplement à cause de leur présence. Dans certains cas, le dépeçage des hommes était recommandé pour semer la terreur et servir de dissuasion à la révolte au reste de la population (Bofane, 2014 : 134135). La technologie devient, selon Bofane, une forme moderne de l'expansion de la colonisation dont l'origine commence à partir de la conférence de Berlin en 1885, et il condamne à cet effet l'implantation de pylônes de télécommunications sur les sites stratégiques propices à l'exploitation minière.

L'importance de la technologie est évidente, car le pylône a permis la connexion du village Ekanga avec le reste du monde. Cette découverte d'un monde différent était le point de départ de l'aventure qu'entreprendra Iso en quittant la seule vie qu'il connaissait pour se rendre à Kinshasa où il ne connaissait personne. Bwale, un ami du lycée devenu propriétaire d'un magasin, avait un oncle à Kinshasa qui l'a toujours invité à aller le rejoindre, mais Bwale ne s'est jamais intéressé à lui (Bofane, 2014 : 35). Isookanga prend contact avec l'oncle de son ami Bwale pour se rendre à Kinshasa, feignant d'être Bwale. Avec l'adresse courriel de ce dernier, il entreprit une correspondance avec son oncle (Bofane, 2014 : 35). À Kinshasa, sa taille soulève le doute et il finit par être chassé du domicile de l'oncle de Bwale où l'épouse de celui-ci l'accuse d'être un imposteur (Bofane, 2014 : 47). C'est ainsi que le protagoniste se trouve au Grand marché vivre avec des enfants de la rue (Bofane, 2014 : 49).

L'importance de la technologie se situe dans la transformation de la vie du protagoniste à telle enseigne que la matérialité ne lui dit plus rien. Iso est capable de rêver des choses autrefois impossibles se dit-il, même le ciel ne constitue plus une limite – sa taille au contraire lui assure une meilleure position pour contempler l'univers sur la toile. Celle-ci a transformé la façon dont il se voit et son rapport au monde a aussi changé parce que ce monde qui lui importe est l'univers virtuel (Bofane, 2014 : 22). Cette importance s'étend à l'exploitation des minerais – Iso étant motivé à faire fortune comme ceux avec qui il joue au *Raging Trade* (Bofane, 2014 : 18). Sans l'ordinateur, Isookanga n'aurait jamais su ce qui se passait au *Gondavanaland*, ce

territoire fictionnel qui ressemble au Congo. En même temps, l'ordinateur lui a permis aussi de découvrir ce qui différencie un produit par rapport à un autre qui lui est similaire. Cette connaissance est le fruit sa recherche sur la toile au sujet de l'eau particulièrement (Bofane, 2014 : 91). L'ordinateur a été à la base de beaucoup de connaissances bien que la technologie l'ait radicalisé dans la mesure où le virtuel seul donne un sens à sa vie par rapport à la réalité matérielle. Isookanga avoue avec fierté qu'il ne trouve plus aucun intérêt à ce qui se passe au sein de la forêt ni au sein de son peuple – parce qu'il est devenu un homme de l'avenir qui vit plutôt avec son temps (Bofane, 2014 : 120).

1.3 État présent sur la technologie de communication dans la littérature africaine

C'est dans le cadre de l'utilisation des médias en Afrique à des fins d'éducation que Kokou Awokou, dans sa thèse de doctorat, aborde la question de la représentation de la technologie de l'information et de la communication. L'expérience des médias (télévision et radio) comme outils d'apprentissage et de formation de masse dans les années soixante ayant été mitigée, à cause de la crainte de la disparition du rapport de face-à-face entre l'élève et son maître, Awokou voulait savoir si les nouvelles technologies de communication susciteraient les craintes de la disparition de l'institution scolaire classique au profit de l'enseignement à distance.

Selon Olga Marlyse Lodombé Mbiock, il s'agit de « conditions stratégiques d'appropriation des usages des technologies de l'information et de la communication » (8) pour l'accès à la société de l'information. Lodombé Mbiock examine l'action des politiques publiques dans l'instauration d'une société de l'information en Afrique. Par société de l'information, elle entend « une société à dimension humaine, inclusive et privilégiant le développement » et « dans laquelle chacun ait la possibilité de créer, d'obtenir, d'utiliser et de partager l'information [...] en favorisant leur développement durable et en améliorant leur qualité de vie, conformément aux

buts et aux principes de la Charte des Nations Unies » (24). Selon Lodombé Mbiock, le progrès rapide de la technologie des communications et des transports a engendré la baisse des coûts des marchandises, des capitaux, des salaires et de l'information.

L'étude de Fabien Cishahayo s'inscrit dans la même dynamique du développement, à travers l'appropriation de la technologie de communication. Cishahayo évoque les politiques d'ajustement structurel imposées par les institutions financières comme étant l'une des causes du retard que connaît l'Afrique subsaharienne, et il croit que les nouvelles technologies sont une opportunité pour l'Afrique d'assurer son développement. Pour Awokou, Lodombé Mbiock et Cishahayo, le développement du continent passe sans aucun doute par l'appropriation des nouvelles technologies de communication.

Quant à Diome, elle place le problème de la technologie dans un contexte plus large qui comprend l'émigration. Sans s'y opposer, elle invite l'Afrique à participer à l'invention de la technologie en rappelant aux Africains que la technologie n'attend personne (Diome, 2003 : 104). La critique littéraire portant sur l'œuvre de Diome reflète l'importance de cette position. Nous avons relevé quelques études littéraires sur une multitude concernant l'œuvre de Diome, particulièrement *Le ventre de l'Atlantique*, objet de notre recherche. La majorité de ces études traite de l'immigration, alors que certaines d'entre elles abordent d'une façon implicite la thématique de la technologie. Dans le cas de Bofane, son roman à l'étude n'a pas encore fait l'objet de critiques sérieuses du fait de sa publication récente. Nous croyons que c'est à travers cette thèse que le monde critique découvrira, par l'entremise de cette fiction, l'importance de sa réflexion sur la technologie de la communication, en l'occurrence l'Internet.

Dans son mémoire intitulé « La dichotomie entre le centre et la périphérie dans *Le ventre* de l'Atlantique de Fatou Diome », Paula Agnevall suggère que la télévision constitue un lieu de

contact indirect entre la France et Niodior, une petite île au large des côtes du Sénégal d'où la protagoniste Salie et Madické sont originaires. De plus, Agnevall rappelle l'utilité, non seulement de la télévision, mais aussi du téléphone qui rapproche les habitants de Niodior et la France, où vivent leurs idoles de football, et certains membres de leur famille, notamment, Salie. Pour Agnevall, la France reste le centre du pouvoir, et Niodior par opposition binaire se situe à la périphérie, aussi bien de l'Europe que du Sénégal.

Dominic Thomas, dans son article intitulé "African Youth in the Global Economy", souligne le fait que *Le ventre de l'Atlantique* donne à lire une critique de la mondialisation et de son impact sur l'Afrique, en examinant les réalités socioéconomiques individuelles et collectives des migrants, ainsi que leurs expériences quotidiennes du racisme. Toutefois, Thomas présente aussi un aspect du roman que peu de critiques ont évoqué jusqu'ici. Il s'agit de la désillusion engendrée par les avantages promis de la mondialisation (246). Selon Thomas, la foi de Diome dans le local est une réponse à une mondialisation perçue comme une tentative de recolonisation de l'Afrique.

Parallèlement, Mary Greenwood, dénonce dans sa thèse sur *Le ventre de l'Atlantique*, l'impact de la mondialisation sur les institutions nationales, à travers la transmission de l'information et des images. Cette façon de faire, encourage la déterritorialisation, rendant ainsi obsolète l'existence des frontières. Pour Greenwood, ces forces économiques qui transforment les espaces sont sous le contrôle des puissances impérialistes, qui continuent à perpétuer des pratiques colonialistes (2).

Greenwood rappelle que les médias recréent les schémas coloniaux de marginalisation et d'exploitation. Par contre, dans « L'exil lettré de Fatou Diome », Xavier Garnier met l'accent sur la pression de l'ailleurs subie par la société sénégalaise, pression traduite par la multiplication

des télécentres, des cybercafés et des terminaux de transfert monétaire. Pour Garnier, les liens sociaux sont mis en forme par le rapport à l'ailleurs. Ce qui revient à dire que le rêve est le véritable centre de gravité de cette société, et ce rêve a un seul nom : l'émigration. Garnier insiste sur le fait que la télévision est le principal vecteur de la transfiguration du réel en légende. Garnier signale en passant l'importance des réseaux de communication dans l'œuvre de Diome, sans en faire une analyse détaillée. Il reconnaît à tout le moins que les communications téléphoniques jouent un rôle de premier plan, et que les câbles gisent au fond des mers comme de véritables algues. Mais malgré cela, la difficulté de communiquer demeure asymétrique entre l'Afrique et l'Europe. Bien que l'analyse thématique de son article soit différente de ce que nous allons avancer, elle se rapproche de notre objet de recherche, et de ce fait constitue un point de départ intéressant, autant que les articles de Thomas et de Greenwood.

Nos recherches sur la technologie, par rapport à la littérature africaine subsaharienne, particulièrement sur les auteurs de notre corpus, nous amènent à constater que parmi plusieurs études sur les œuvres de notre corpus, il n'y en a pas encore qui porte principalement sur la représentation de la technologie, en l'occurrence le téléphone, la télévision et Internet.

La majorité des études portent sur l'immigration, l'exil et la quête identitaire. Or, la technologie est au centre de l'imaginaire poétique de Diome et de Bofane dans leurs romans. Ainsi, notre étude se propose de combler cette lacune, en analysant la question de la représentation de la technologie de communication dans les deux œuvres retenues. Notre lecture des œuvres de notre corpus suggère que tant et aussi longtemps que les structures économiques et idéologiques coloniales n'ont pas été démantelées, le développement de l'Afrique par la technologie demeurera un rêve lointain.

1.4 Contour des chapitres

4.1 Chapitre 2 : Cadre conceptuel et méthodologique

Nous expliquons dans ce chapitre quelques concepts importants à notre étude, en tentant de situer leur rôle dans le temps afin de faciliter la compréhension pour mieux faire le rapprochement de leur usage dans le monde actuel. La mondialisation et la technologie ne sont pas des concepts nouveaux : ils sont utilisés depuis plusieurs siècles pour des mobiles variés et selon des modes d'opération différents liés d'abord à l'esclavage et ensuite à la colonisation. C'est ainsi que le choix de l'approche postcoloniale s'est imposé à nous parce que le postcolonialisme propose l'analyse critique des représentations dont les Africains ont fait l'objet.

4.2 Chapitre 3 : Le postcolonialisme et l'imaginaire social : entrelacement des mondes

Le postcolonialisme étant une critique d'un système de valeurs qui pose l'infériorité du reste du monde non-européen, particulièrement les Africains, par rapport à la prétendue supériorité « blanche » — il était impératif pour nous d'interroger les points de vue de quelques penseurs à l'origine de cette théorie pour nous éclairer sur notre démarche. De Frantz Fanon à Edward Saïd et Homi Bhabha, en passant par Achille Mbembe nous avons constaté que tous s'accordent pour dire que la race a été le fondement qui a conduit à différentes binarités (Nord/Sud, Noir/Blanc, Occident/Orient, Civilisé/Non civilisé, Développé/Sous-développé). Le but de notre interrogation est de voir dans quelle mesure leur analyse de la race influence l'imaginaire social des Africains aujourd'hui. En s'attaquant aux représentations sur lesquelles s'étaient édifiée la fragmentation du monde, on s'attaque aussi à l'imaginaire social qui les produit et qui constitue en même temps la source des représentations, dans les romans de Diome et Bofane, de la technologie au sein de la vie postcoloniale. C'est dans ce cadre que nous allons examiner à travers les deux romans, les effets de la technologie sur les personnages par rapport à

leur environnement, et par rapport à eux-mêmes. C'est-à-dire, la production d'une nouvelle dynamique et ses impacts sur la vie des protagonistes.

4.3 Chapitre 4 : La critique du dysfonctionnement économico-social

L'ironie et l'humour sont deux formes de satire que les auteurs utilisent pour démanteler l'imaginaire social. En tant que processus, ces formes discursives permettent aux personnages de se construire un monde et sa technologie dans une perspective subversive. Avec ces deux techniques, nous sommes dans le domaine de la fiction satirique pour critiquer d'une façon détournée les autorités afin d'éviter les dangers posés par l'illusion d'une Afrique récupérée par le progrès technologique.

Chapitre 2 : Cadre conceptuel et méthodologique

La technologie n'est pas l'apanage d'une seule société. Au contraire, chaque peuple a recours à des techniques appropriées pouvant répondre à des besoins spécifiques pour assurer son bien-être. Sur le plan de la communication, l'Afrique subsaharienne avait ses propres techniques, notamment les tambours, qu'elle utilisait bien avant l'arrivée du colonisateur.

Dans ce chapitre, nous tenterons de définir d'abord quelques concepts que nous considérons comme importants dans le cadre de cette étude, afin de clarifier les rapports qu'entretiennent ces derniers et notre sujet. Ensuite, nous procèderons à la description méthodologique pour établir un cadre d'analyse qui nous aidera dans notre cheminement.

2.1 Cadre conceptuel

2.1.1 La communication

Nous avons choisi de commencer par ce concept puisqu'il va éclairer notre recherche, et limiter les paramètres de nos analyses.

Dans son livre *Les pays en développement face à la société de l'information*, Alain Kiyindou catégorise le terme *communication* conformément à deux époques. D'après lui, le premier sens du mot depuis le XIVe siècle est celui de « communier ». Cela veut dire, « partager » ou « échanger ». C'est au XVIe siècle, poursuit Kiyindou, que le deuxième sens du terme *communication* est défini comme « transmettre », « diffuser » ou « transporter ». Selon l'auteur, ce concept est lié au développement des techniques, dont la première est l'imprimerie. Toutefois, ajoute-t-il, communiquer deviendra synonyme de diffusion d'abord par écrit (la presse, le livre), ensuite, par les agents techniques tels que la radio, le cinéma, le téléphone, la télévision et enfin l'informatique (Kiyindou, 2009 : 30).

Kivindou souligne que le sens étymologique du verbe communiquer est « rendre commun». Ainsi, la communication est « une action d'établir une relation avec quelqu'un ou de mettre quelque chose en commun avec une autre personne ou un autre groupe de personnes » (Kiyindou, 2009 : 30). La communication a toujours été au cœur des rapports entre les humains, car « elle est le moven d'entrer en contact avec l'autre » (Kivindou, 2009 : 31). Kivindou insiste sur le fait que l'aspect le plus problématique de la communication sur le plan du développement est la considération vis-à-vis du récepteur qu'est l'autre. Cette considération implique la reconnaissance de ce dernier comme faisant partie intégrante de cette communication. C'est-àdire que l'émetteur de l'information devra prendre en compte des expériences et la spécificité culturelle de l'autre afin d'éviter l'imposition de sa propre vision du monde (Kiyindou, 2009 : 31). La communication reliée au développement devient « un processus par lequel une idée est transférée d'une source à un récepteur avec l'intention de changer son comportement » (Kiyindou, 2009 : 30). D'après ces remarques, la communication nécessite la participation du destinataire au processus, et celui qui émet l'information doit tenir compte des conditions de réception de celle-ci, de la capacité du destinataire à l'accepter ou à la refuser « en fonction de son horizon culturel » (Kiyindou, 2009 : 30). Cela revient à dire que la transmission ne doit pas être « unidirectionnelle ». Les industriels des technologies de communication doivent s'assurer de la participation de tous, par l'alphabétisation et le développement des infrastructures qui font souvent défaut dans les pays non industrialisés.

Selon Dominique Wolton, la communication dérive de deux sources. La première est celle qui associe la communication au partage, à la compréhension et au respect de l'autre. C'est ce que Wolton appelle « la dimension normative » de la communication, en d'autres termes, la réalisation d'une parfaite communication entre individus au sein d'une collectivité. La deuxième origine consiste en des techniques de communication, retraçant l'imprimerie comme l'une des

Wolton appelle la « dimension fonctionnelle », dans la mesure où elle est basée sur les performances techniques sans nécessairement aboutir à la compréhension mutuelle entre les acteurs (Wolton, 311-312). Dans ce sens, l'abondance de l'information diffusée ne signifie pas communiquer. Car la communication se heurte au « technicisme¹ » ou à son idéologie (Wolton, 312).

2.1.2 La technologie

Dans son article « Technologies de l'information et de la communication et expression culturelle africaine », Alain Kiyindou suggère que le mot *technologie* paraît avoir été utilisé pour la toute première fois en 1772, par le physicien allemand Johann Beckmann. La technologie n'est pas un phénomène nouveau, même si elle est souvent associée au modernisme, et renvoie de ce fait à la notion d'inventions extraordinaires.

La technologie est un concept qui fait référence à la science des arts industriels ou à la théorie de l'industrie pratique, explique Adolphe Chesnel. Selon celui-ci, la technologie doit être définie comme la science de toutes les professions industrielles ; l'étude des procédés employés dans tous les métiers. Celle qui embrasse à la fois la description des instruments et des outils dont on fait usage ; la nomenclature des substances qu'on met en œuvre et des produits qu'on en retire, et enfin le vocabulaire particulier utilisé dans les ateliers et le commerce (1857, 1018).

C'est l'aspect inclusif de cette approche que nous trouvons intéressant et pratique, d'autant plus que la technologie représente plus que les métaux et les machines, comme le

19

[«] Le technicisme c'est l'idée simple, relayée par les industries de l'information et de la communication, selon laquelle plus les individus et les sociétés sont "équipés", "appareillés", plus la communication normative est assurée. Le technicisme consiste tout simplement à établir une continuité entre système technique et réalité sociale » (Wolton, 312).

stipule Chesnel, qui insiste sur le fait qu'elle va au-delà de tous les mots vulgaires et englobe toutes les industries, y compris celles qui tirent de la nature les matières premières telle que la chasse, aussi bien que celles qui les préparent, à l'exemple de la préparation des plantes textiles, et même celles qui assurent la mise en œuvre de ces matières préparées, notamment les outils ou l'habillement (1857, 1018).

Afin de rester dans la lignée pratique et holistique de ces réflexions, le terme *technologie* sera utilisé dans notre étude dans le sens que lui donne Yvonne Mignot-Lefebvre. Selon celle-ci, la technologie peut se définir comme :

Étude des procédés techniques dans ce qu'ils ont de général et dans leur rapport à la civilisation. La technologie comporte trois sortes de problèmes, résultant de trois points de vue sous lesquels les techniques peuvent être envisagées :

- Il y a lieu de procéder à la description analytique des arts tels qu'ils existent à un moment donné dans une civilisation donnée;
- 2) II y a lieu de rechercher sous quelles conditions, en vertu de quelles lois, chaque groupe de règles entre en jeu, à quelles causes elles doivent leur efficacité pratique ;
- 3) Il y a place à une étude du devenir de ses organes eux-mêmes, soit qu'elle porte sur la naissance, l'apogée et le déclin de chacun d'eux dans une société donnée, soit qu'elle porte sur l'évolution de toute la série des techniques dans l'humanité. (246)

Les sens du mot *technologie* donnés par Mignot-Lefebvre et Chesnel se ressemblent et renvoient à la définition donnée aussi par Kiyindou. Dans la définition donnée par celui-ci, la technologie est décrite comme un savoir-faire qui n'est pas exclusif à certains domaines. Elle est le produit de l'art et de la conception humaine. Chesnel va encore plus loin pour définir la

technologie comme un art qui inclut non seulement les instruments, les substances et les procédés utilisés par l'être humain, mais aussi les produits dérivés du savoir-faire. Mignot-Lefebvre aborde dans le même sens que les deux premiers, et définit la technologie comme des pratiques de l'art qui, dans une société donnée se rapportent à tous les domaines de la vie.

2.1.3 La mondialisation

Nous ne saurions parler des technologies de communication sans toutefois faire mention de la mondialisation du fait de son importance dans le cadre de notre analyse. D'une part, les technologies de communication sont le fondement des communications directes hors du temps et de l'espace. D'autre part, ces techniques sont les catalyseurs de ce processus par leur infiltration du pouvoir transformatif dans l'évolution des communautés. Internet a permis de faire de la planète le « Global village » dont on parle tant, pour avoir facilité la connexion des humains habitant sur différents continents. Il est possible aujourd'hui pour des amis vivant sur cinq continents différents de regarder en temps réel une même émission, sur CNN par exemple, et d'échanger leurs commentaires tout de suite après.

Selon Dorval Brunelle, la mondialisation telle que conçue au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale participe d'une perspective commune qui tend à intégrer dans une réflexion plus large la poursuite de trois objectifs fondamentaux dont la justice, la sécurité et la prospérité ou le bien-être. Cette réflexion s'inscrit dans un réseau intégré et complémentaire d'institutions internationales et nationales ayant pour mission la poursuite de ces trois objectifs (9). En revanche, la globalisation, insiste Brunelle, revêt un seul objectif – celui de l'accroissement de la richesse. Pour Brunelle, cet objectif privilégie certaines organisations qui ont inéluctablement de l'emprise sur les autres. L'auteur soutient que dans « l'ordre mondial », il y a un partage de

responsabilité entre « une sphère publique » et « une sphère privée », alors que dans « l'ordre global », il y a décloisonnement des fonctions et des activités entre ces deux sphères.

Dans son effort pour établir la distinction entre la globalisation, qu'il situe au début du XXIe siècle, et la mondialisation qui émerge plutôt de l'après-guerre, Brunelle reconnaît forcément comme bien d'autres auteurs que la mondialisation dans son sens le plus large est un phénomène aussi vieux que l'histoire humaine, avec tous les échanges de biens et de maind'œuvre qui se sont effectués depuis des millénaires. Par contre, c'est l'idée de contrôle de mouvements migratoires qu'il caractérise d'ambitieux car les humains, ajoute-t-il, ont toujours été enclins au cours de l'histoire au déplacement (12). Aussi constate-t-il que les architectes de la mondialisation de l'après-guerre n'ont pas pu mettre sur pied une véritable internationalisation des économies fondées selon une vision universelle et internationaliste. Cela a contribué, soutient-il, à la « globalisation des économies avec son interminable répertoire d'exclusions » (11) au lieu de « favoriser le rapprochement entre les peuples et une meilleure redistribution de la richesse au sein d'un ordre mondial » (11).

Citant Immanuel Walerstein et Fernand Braudel, Brunelle fait remonter la mondialisation telle que nous la connaissons actuellement à l'établissement « du cadre économique et politique d'une économie-monde capitaliste au quinzième et au seizième siècle » (12). Ce capitalisme qui venait d'émerger reposait sur l'organisation de réseaux d'échanges entre les métropoles et les colonies. Ainsi, la mondialisation capitaliste moderne est associée non seulement aux flux migratoires et commerciaux, à la mobilité du capital, mais aussi aux grandes innovations technologiques, institutionnelles et idéologiques (12).

Toutefois, le moment charnière de la mondialisation selon Brunelle est caractérisé par la Seconde Guerre mondiale. Période qui pose le plus ambitieux projet d'institutionnalisation de la mondialisation contemporaine (13).

Se référant à Suzanne Berger, Anne-Marie Thiesse suggère cependant que la première mondialisation s'étend de 1870 à la Grande Guerre. Période contemporaine au triomphe du concept de la nation, envisagé comme le facteur le plus légitime de la souveraineté politique en Amérique (du Nord et du Sud), et surtout en Europe (15). Selon Thiesse, on peut réduire la relation entre mondialisation et nationalisation à l'opposition binaire de deux visions du monde. La première participe de la modernité, de la circulation des capitaux, et de l'unité des humains. La seconde, par contraste, relève de l'archaïsme, de l'enfermement et de la segmentation des humains (15). Pour Thiesse, les deux processus souscrivent aux « mêmes évolutions idéologiques, technologiques et économiques qui, durant le long XIXe siècle transforment les représentations du monde et les pratiques sociales » (15). L'objectif de cette mondialisation, soutient Thiesse, a été exprimé par le prince Albert d'Angleterre en 1851 lors de la première exposition internationale à Londres à l'issue de laquelle il a déclaré que :

Nous vivons une période de transition extraordinaire, qui nous mène à cette fin glorieuse vers laquelle tend toute l'histoire : l'achèvement de l'unité de l'humanité. [...] Le grand principe de la division du travail, qu'on peut concevoir comme l'élément moteur de la civilisation, est étendu à toutes les branches de la science, de l'industrie et de l'art. [...] Les ressources des quatre coins du globe sont à notre disposition et nous n'avons qu'à choisir ce qui est meilleur et le plus économique pour servir nos fins ; les puissances de production sont confiées au stimulus de la compétition et du capital. (Thiesse, 22)

Ce discours entérine la division du travail dans le système capitaliste comme fondement de la révolution industrielle et confère aux puissances occidentales l'accès aux ressources planétaires avec comme résultat l'assignation de droits inégaux (23).

Malgré l'interdiction en Europe d'appropriation de territoire selon le principe national, elle ne s'applique pas à l'Afrique, ni à l'Inde, pour raison de prestige ou d'avantage économique; cette « première » mondialisation s'inscrit dans la dynamique de l'expansion coloniale. La contradiction politique inhérente aux nations impériales participe d'un certain évolutionnisme « humaniste » qui pose les rapports humains sous la forme d'une échelle civilisationnelle où les prétendues nations civilisées occuperaient les échelons ultimes alors que celles qui ne le sont pas sont assignées à des échelons inférieurs (24). Selon Marcel Mauss, cité par Thiesse :

Les sociétés humaines actuellement vivantes sont loin d'être toutes de la même nature et du même rang dans l'évolution. Les considérer comme égales est une injustice à l'égard de celles d'entre elles où la civilisation et le sens du droit sont plus pleinement développés. Une énorme quantité de sociétés et d'États existent dans le monde qui ne mérite à aucun degré le nom de nation. (25)

Les sociétés humaines non européennes de l'époque, celles sur lesquelles l'Europe exerce une domination, semblent selon Mauss ne pas partager la même nature que les sociétés européennes. Leur rang et leur nature dans l'évolution sont déterminés par les Européens qui les jugent ne pas être à la même hauteur qu'eux. Ces sociétés représentent la majorité des habitants de la planète. Perçus comme une espèce d'un autre genre, les non-Européens seront exclus de cette conception moderne de la nation. Aussi seront considérés comme illégitimes les dirigeants issus de ces sociétés exclues de la définition de ce principe, et donc susceptibles d'être envahies.

Mbembe parle d'une « négation de toutes les traces humaines dont l'Autre est fait » (2007 : 46). Le pouvoir de la souveraineté européenne en colonie réside dans la faculté de voir ou de refuser de voir ce qui est de l'ordre du réel. Le pouvoir colonial a choisi de ne pas voir dans le colonisé un semblable, optant pour un « voilement qui exige, quelque part, élision et cécité, mais [...] aussi désir » (2007 : 44), lequel n'est autre que celui d'« objectification ou d'effacement » (2007 : 44). Mbembe voit dans l'institution de cette différence un enjeu majeur dans la constitution d'une vie commune, mais aussi de la reconnaissance de la ressemblance (2007 : 44).

C'est dans ces conditions d'exclusion idéologique de certaines sociétés que, dans la période du XIXe siècle, les nations dites souveraines vont se rendre plus fortes par la promotion de la paix entre elles. Cette mondialisation se présente notamment sous forme de commerce et d'investissements entre ces États. Pour Thiesse, c'est pour préserver la paix entre les nations souveraines que la mondialisation s'est renforcée au XIXe siècle. Cette préservation de la paix demeurera le fondement de la constitution des États-nations, de la mondialisation capitaliste et de l'internationalisme au XXe siècle (26). Si la mondialisation a arrêté un certain nombre de guerres en empêchant les ambitions de conquête des monarques du XIXe siècle, elle a aussi ouvert la voie aux conquêtes coloniales. L'appropriation des territoires d'autrui devenue illégale selon le concept de la nation, le terrain de bataille se déplace en Asie et en Afrique, notamment avec le partage de cette dernière (26).

Si cette première mondialisation dont parle Thiesse a pris fin avec la Première Guerre mondiale, l'échec de la mondialisation instituée au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale est attribuable au manque « [d'] une véritable internationalisation des sociétés et une mondialisation équitable des économies » (Brunelle, 21). Cette affirmation de Brunelle vient attester la logique selon laquelle les économies de différentes nations ne peuvent se développer

ni au même rythme ni de la même manière. Ce sont ces inégalités que Fatou Diome et Bofane In Koli soulignent dans les textes de notre corpus. Ces inégalités sont exacerbées dans les sociétés africaines par les nouvelles technologies de communication.

Aujourd'hui à la mode, la mondialisation est considérée comme un phénomène associé au progrès technologique. Pour Hoai Trang Phan et Michel Guillou, l'évolution de la société est le produit du développement des transports et des communications, de la mobilité et de l'échange entre les êtres humains. Pour ces deux auteurs, la mondialisation « intégrale » fait référence non seulement aux hommes, mais aussi aux capitaux, aux marchandises et aux services (26). Ainsi, ces auteurs croient que le mot *mondialisation* en général et « la mondialisation intégrale » « renvoient au concept d'un monde de plus en plus globalisé et sans barrière, de fait des progrès technologiques qui, d'une certaine manière, effacent l'espace et le temps » (26).

Selon James Thwaites, la mondialisation n'est pas seulement économique et financière, mais elle constitue un phénomène à plusieurs facettes, telle que économique, sociale, culturelle et militaire (4). Aussi a-t-elle été dénoncée implicitement dans la littérature africaine et caribéenne par différents auteurs. Cette influence de la mondialisation sur les œuvres littéraires est aussi apparente dans le rapport Noir-Blanc qui a engendré le racisme dénoncé par Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs*. Un troisième exemple de liaison entre la mondialisation et la littérature provient de la description par Eza Boto des atrocités de la période coloniale dans *Ville cruelle* de Mongo Beti. Sans la mondialisation, ni la traite des esclaves ni la colonisation n'auraient eu lieu.

Toutefois, c'est la définition de David Held et al., cité par David Bolduc qui constitue à notre avis celle qui répond le mieux à l'objet de notre étude :

[Globalization is] [...] a process (or set of processes) which embodies a transformation in the spatial organization of social relations and transactions – assessed in terms of their extensity, intensity, velocity and impact – generating transcontinental or interregional flows and networks of activity, interaction, and the exercise of power. (8)

Nous croyons que cette définition englobe tous les aspects pertinents de la mondialisation, mais qu'elle est surtout pertinente pour une étude littéraire par son imbrication spatiale rendue possible par les technologies de communication, notamment la télévision. Nous sommes loin d'épuiser toutes les définitions de ce concept, étant entendu qu'il y a une diversité de définitions, autant qu'il y a une diversité d'auteurs.

Par ailleurs, Thwaites constate que le mot anglais *globalization* est utilisé pour décrire les aspects économiques et financiers du développement mondial, alors que la version française du terme *globalisation* parait inclure le développement social, culturel et autres. Ce qui n'est pas l'avis de tous les acteurs du domaine, lesquels croient que le mot *globalisation* n'a aucune autre signification que son dérivé anglais. Ainsi, nous avons décidé d'adopter dans le cadre de notre recherche le terme *mondialisation*, au lieu de *globalisation*.

Comme dans le cas de la mondialisation, les études sur les technologies de communication abondent et se diversifient selon les tendances et les expertises. Le rapport entre la mondialisation et les technologies de communication est indéniable dans la mesure où ce sont ces technologies qui ont engendré chez les Africains le goût de l'ailleurs. Nous reconnaissons qu'avant l'essor des nouvelles technologies les Africains qui se rendaient en Occident y allaient souvent pour faire des études. Mais le niveau de l'émigration que connaît l'Afrique depuis ces dernières décennies est lié à l'impact de la mondialisation sur la vie des Africains. Nous tenons à préciser que la libéralisation des marchés des télécommunications et leurs corollaires liés aux

coupures budgétaires, aux privatisations et à l'accessibilité aux chaînes internationales notamment ont été préjudiciables à la manière dont les Africains conçoivent leur avenir. Nous avançons à cet effet que la mondialisation a permis, sinon imposé, une conception de vie différente. Grâce aux nouvelles technologies, les Africains ont appris qu'ils avaient le droit d'aspirer à des conditions de vie meilleures que ce que leurs pays leur offraient. Ils ont aussi appris qu'ils pouvaient s'organiser autour de projets communs au moyen de nouvelles technologies comme ce fut le cas avec le *Printemps arabe*. L'usage des réseaux sociaux, des téléphones cellulaires et des programmes satellitaires a engendré des imaginaires que les anciennes technologies n'avaient pas suscités. L'émergence de ces technologies de communication a été bénéfique dans la mesure où elles ont favorisé les contacts entre les individus de toutes les couches sociales, tandis qu'avec le téléphone fixe par exemple, la communication à distance était l'apanage de la bourgeoisie africaine. Et pourtant, l'acquisition de ces nouvelles technologies relève d'une vision mercantile qui tend à réduire l'Afrique à un statut de dépendance plus de six décennies environ après les indépendances politiques.

2.2 Cadre méthodologique

C'est donc à partir d'une approche multidisciplinaire que nous allons développer l'argumentation qui sous-tend l'analyse de notre recherche. Il s'agit de la combinaison de la théorie postcoloniale et du concept de l'imaginaire social. Notre analyse s'appuiera sur les procédés de l'ironie et l'humour eu égard à leur exploitation par nos deux auteurs Fatou Diome et In Koli Jean Bofane comme dispositif de leur création poétique.

La référence à la théorie postcoloniale est motivée par la prise en compte de la singularité coloniale dans sa définition des rapports entre l'Europe et les anciens pays colonisés. Nous nous servons à cet effet de différents théoriciens postcoloniaux, à savoir Edward Saïd, Homi K.

Bhabha, Achille Mbembe et Bill Ashcroft. Nous étudions la rencontre de la technologie et de la théorie postcoloniale, qui crée souvent un dysfonctionnement, tel qu'il est représenté dans les romans du corpus. Dans la partie qui suit, nous dégagerons les interdépendances entre le postcolonialisme, l'imaginaire social, l'ironie et l'humour.

2.2.1 Le postcolonialisme

Ashcroft, Griffiths et Tiffin constatent que « [1]'idée d'une théorie littéraire postcoloniale émerge de l'incapacité des théories européennes à faire face adéquatement aux complexités culturelles des écrits postcoloniaux. Ils insistent sur le fait que ces théories européennes proviennent elles-mêmes des traditions culturelles particulières cachées sous de fausses notions de l'universel² » (11).

Achille Mbembe, dans son entretien avec *Esprit*, explique que la *pensée postcoloniale* est tributaire non seulement des luttes anticoloniales et anti-impérialistes, mais aussi « des héritages de la philosophie occidentale et des disciplines constitutives des humanités européennes » (117).

Le postcolonial, selon Richard Lane, « est une réponse au canon littéraire eurocentrique utilisé par les colonialistes (missionnaires, éducateurs, fonctionnaires) pendant et après la colonisation afin de maintenir l'hégémonie européenne dans le Tiers-monde³ » (487). Edward Saïd constate que « tous les écrivains du XIXe siècle, ou presque (et c'est vrai en gros pour les écrivains des époques antérieures) étaient extraordinairement conscients du fait de l'empire » (Saïd, 2005 : 48). Saïd remarque qu'un spécialiste moderne de l'ère victorienne a reconnu que les héros de la culture libérale tels que John Stuart Mill, Matthew Arnold, Newman, Carlyle, Ruskin, George Eliot et Dickens avaient des opinions bien tranchées sur la race et l'impérialisme

² C'est nous qui traduisons.

³ C'est nous qui traduisons.

que l'on peut retrouver dans leurs écrits. Au sujet de la race, Saïd insiste sur le fait que Mill, dans *On Liberty* et dans *Representative Government*, avait écrit que ses idées ne pouvaient pas s'appliquer aux Indiens, parce que ces derniers étaient inférieurs par leur civilisation, sinon par leur race (Saïd, 2005 : 48-49). Pour Saïd, il n'y a aucun doute que les romans et la poésie lyrique ont servi à la conception du monde impérialiste tel qu'on le connaît aujourd'hui (Saïd, 2005 : 50).

L'alliance entre le travail culturel et les tendances politiques continue encore de nos jours sous des formes différentes. Par exemple dans Congo Inc., Bofane manifeste de la résistance à cette nouvelle forme de domination culturelle déployée par les nouvelles technologies. Son personnage Isookanga imite le chanteur afro-américain Snoop Dogg qu'il a découvert sur Internet (13). Isookanga montre qu'il est conscient de l'effet d'une culture mondialisante, mais aussi qu'il est capable de chercher une réponse en fonction de son propre héritage culturel africain. Au-delà du T-shirt à l'effigie de Snoop Dogg, Isookanga a subi une complète transformation qui alarme son oncle. Le protagoniste a échangé sa culotte d'écorce pour un « jean Superdry JPN » et autour du cou, un collier au pendentif portant l'acronyme NY et des écouteurs. Bien qu'il soit en mesure de s'identifier d'une part à Snoop Dogg, Isookanga s'approprie d'autre part la modernité à laquelle il est exposé à travers Internet. Bofane utilise un type tacite et subtil de résistance culturelle que les puissances impériales trouveraient difficile à combattre. Il s'agit d'une résistance qui, selon Ashcroft, "manifests itself as a refusal to be absorbed, a resistance which engages that which is resisted in a different way, taking the array of influences exerted by the dominating power, and altering them into tools for expressing a deeply held sense of identity and cultural being" (Ashcroft, Post-colonial Transformation, 2001: 20).

Pour Ashcroft, l'écriture littéraire démontre que la résistance, et l'agence du local, est plus puissante lorsqu'elle est transformatrice. En s'appropriant le discours politique, on transforme les notions de lieu, de culture, voire d'économie. Le sujet postcolonial déchaine rapidement une énergie transculturelle.

C'est-à-dire que le sujet fait preuve d'agentivité dans la mesure où il participe à une circulation d'influence entre le global et le local. Ashcroft insiste sur le fait que si la culture traditionnelle disparaît en grande partie avec la diffusion des médias modernes, on ne peut en dire autant de la culture populaire, qui témoigne d'une tendance énergique vers la localisation (Ashcroft, *Post-colonial Transformation*, 2001 : 216). Ashcroft compare à cet effet le pouvoir de transformation qui émane de la culture populaire à celui des écrits provenant des auteurs issus des sociétés colonisées qui, en exposant les idéologies et les représentations de la littérature européenne (anglaise et/ou française), commençaient à en changer les significations.

Dans son entretien avec *Esprit*, Achille Mbembe souligne le fossé entre l'éthique européenne et ses décisions pratiques et politiques vis-à-vis de l'Afrique (118). Ce fossé se manifeste dans les failles de l'universalisme européen en particulier, et de l'Occident en général, à reconnaître l'humain dans l'Autre. L'attestation de ce fossé est déployée à travers le traitement du colonisé. La vie de celui-ci n'a pas la même valeur que celle de son homologue européen. Ni son travail, ni sa façon d'être au monde ne répondent aux mêmes normes éthiques que celles mises de l'avant par l'autorité coloniale. Dans la plantation comme dans la colonie, une nette contradiction s'opère entre la liberté de propriété du souverain vis-à-vis du colonisé ou de l'esclave, et l'absence de liberté de ces derniers. Ces deux sont considérés comme des outils de production sans valeur humaine – leur vie étant « une forme de mort-dans-la vie » (Mbembe, 2006 : 37). De plus, l'absence de règle institutionnelle et légale quant à la guerre coloniale, où le

pouvoir de tuer est exercé par le souverain, peu importe le moment et la manière, est un autre exemple du fossé entre l'éthique européenne et ses décisions outre-mer (Mbembe, 2006 : 40). Il est difficile dans ce cadre de promouvoir l'universalisme lorsque toute une catégorie de gens semble vivre sous un pouvoir en dehors des normes légales et éthiques (2006, 39).

Selon Mbembe, de telles valeurs humanistes sont possibles mais ne naîtront que lorsque les figures coloniales de l'inhumain et des différences raciales auront disparu. La race a été et demeure « une des matières premières avec laquelle on fabrique la différence et *l'excédent*⁴ » (Mbembe, 2015 : 61) :

En tant qu'instrumentalité, la race est donc ce qui permet à la fois de nommer l'excédent et de l'affecter au gaspillage et à la dépense sans réserve. Elle est ce qui autorise à placer, au sein de catégories abstraites, ceux que l'on cherche à stigmatiser, à disqualifier moralement et, éventuellement, à interner ou à expulser. Elle est le moyen par lequel on les réifie et, sur la base de cette réification, on s'en rend maître, décidant dès lors de leur sort de manière telle que l'on ne soit point obligé d'en rendre compte. (Mbembe 2015 : 61)

Ces propos de Mbembe trouvent leur validation surtout dans le contexte actuel de la mondialisation de l'économie. Parmi les arguments qui appuient ces observations faites par Mbembe, le plus éloquent est celui de la participation impérative de l'Afrique à l'ouverture de son marché de télécommunications à la concurrence internationale. La médiocrité des performances macro-économiques de la majorité des pays africains ne favorisant pas les investissements privés dans ce secteur; la décision des grandes puissances de privatiser le secteur des télécommunications, et d'autoriser la vente des licences d'exploitation aux opérateurs privés

⁴ L'excédent selon l'auteur fait référence à « une sorte de vie qui peut être gaspillée ou dépensée sans réserve » (2015 : 61). C'est aussi en son nom que certains rapports sont contrôlés et certaines personnes rejetées puisqu'elles appartiennent à une exclusion en vigueur, insiste l'auteur.

de l'industrie technologique s'inscrivent dans la conquête de « nouvelles parts de marché ». Dans Enjeux des technologies de la communication en Afrique, Annie Chéneau-Loquay déclare que « [c]e processus de privatisation traduit dans les faits l'imposition aux pays du Sud d'un modèle concurrentiel mondialisé qui se généralise progressivement à l'ensemble du secteur des télécommunications. Cette mondialisation se caractérise par une concentration au Nord des pôles technologiques et de la recherche de pointe, par l'accès du Sud aux technologies de l'information et de la communication dans des conditions sélectives, et enfin par l'aggravation des inégalités socio-économiques et politiques » (144-145).

Le problème de l'Africain comme excédant est évoqué par Diome lorsqu'elle a décrit des Africains expulsés de l'Europe. Dans *Le ventre de l'Atlantique*, Diome dépeint la vie de Moussa, l'un des personnages recrutés par Jean-Charles Sauveur pour jouer au football en France. Le rêve de Moussa d'émigrer tourne au cauchemar lorsqu'il découvre qu'être différent de ses coéquipiers fait de lui un excédant sur lequel les insultes à caractère raciste sont dirigées (99). Moussa sera usé et abusé par celui qui l'avait recruté avant d'être expulsé de la France. Ainsi comme le dit Mbembe, la notion même de race, qui fait partie du domaine animal, a servi à nommer les « humanités non européennes » (Mbembe, 2015 : 35). Le moment fatidique semble remonter selon Mbembe à cette période de la toute première grande classification faite par Buffon⁵ en plein milieu du XVIIIe siècle. La pensée occidentale, pour reprendre les mots de Mbembe, s'est construite à partir de cette période où l'Africain est représenté comme « le prototype d'une figure préhumaine incapable de s'affranchir de son animalité » (Mbembe, 2015 : 35). Ce concept de race institué permet dès lors de définir d'autres humanités comme atteintes de « défection de nature ontologique » (Mbembe, 2015 : 35). Ce point de vue est partagé par Saïd qui, dans ses

Cité par Mbembe dans son livre *Critique de la raison nègre*, page 34. Georges-Louis Buffon est l'auteur de *Variétés dans l'espèce humaine*.

analyses, affirme que la race et ses typologies binaires « des races avancées et races arriérées ou encore européo-aryennes et orientalo-africaines » ont servi de base fondamentale à l'impérialisme (Saïd, 2005 : 356).

C'est ainsi que la pensée postcoloniale vient, quant à elle, déconstruire la prose coloniale, ses représentations et les formes symboliques qui ont servi d'infrastructure au projet impérialiste (Mbembe et al., 2006 : 118).

En tant que production intellectuelle qui cherche à s'articuler par différents moyens (l'activisme par exemple), la critique postcoloniale a pour but la contestation des formes de domination économique, culturelle et autres qui constituent un frein à un accès égal aux ressources quelles qu'elles soient. Dans ce contexte, le postcolonialisme transforme des objets de connaissance en sujets. Pour Robert J. C. Young, "For the first time, in the western academy, postcolonial subjects become subjects rather than the objects of knowledge. For the first time, tricontinental⁶ knowledge, cultural and political practices have asserted and achieved more or less equal institutional status with any other" (Young, 2001: 63).

Ce changement oblige les universitaires occidentaux à analyser les effets de leurs écrits traitant les œuvres des auteurs postcoloniaux. Cette analyse est l'expression d'un contre-pouvoir dans la mesure où selon Mbembe, « le (pou)voir racial » découle du fait que « celui que nous choisissons de ne point voir et de ne point entendre ne saurait exister ou parler pour lui-même » (2007, 44). Outre la longue liste des auteurs Africains qui, comme Ousmane Sembene, Mongo Beti et V.Y. Mudimbe, ont passé plusieurs décennies à démanteler « l'infrastructure discursive » coloniale pendant la période de décolonisation, Fatou Diome et In Koli Bofane s'engagent à

⁶ C'est un discours politique qui englobe les trois continents du Sud. La conférence Tricontinentale sur la solidarité des peuples du 3 janvier 1966 à La Havane marque selon Young la première alliance mondiale des peuples contre l'impérialisme et le moment fondateur de la théorie postcoloniale. (Young, 2001 : 5)

cette ère de la mondialisation, dans la déconstruction culturelle de l'idéologie occidentale dans sa logique d'expansion rapide de l'injustice sociale par les nouvelles technologies de communication. Selon Young :

Postcolonialism is not an endorsement of the new world system, but rather constitutes a critical response to its conditions. Today, postcolonial struggles for autonomy, real independence and self-determination have to contend with a complex adversary whose power is dispersed through a wide range of globalized institutions and practices. (Young, 2001: 59)

Les technologies de communication constituent de nouveaux modes de domination issus de ce nouveau système mondial que les auteurs dénoncent dans leurs œuvres. La représentation des nouvelles technologies par Diome et Bofane contribue au combat pour l'autonomie et l'autodétermination que l'indépendance politique n'a pas pu garantir. De plus, la domination exercée par les pays industrialisés à travers les technologies de communication s'inscrit dans une dynamique de continuité amorcée à l'aube de la colonisation, sauf que celle-ci est entérinée par les institutions internationales. L'autonomie des pays non industrialisés est mise en cause par les pratiques des multinationales qui, à travers les technologies de communication, s'en vont chercher de nouvelles parts de marché partout sur la planète. C'est cela que nous chercherons à démontrer à travers l'analyse des textes de notre corpus.

Dans ses analyses de l'industrie publicitaire, Armand Mattelart remarque que la notion de culture globale a pris naissance dans le sillage des politiques de marketing mondiaux destinés à optimiser des marques dans plusieurs pays en basant sa démarche stratégique sur des arguments et registres émotionnels communs. Mattelart constate que « l'industrie publicitaire s'est révélée un laboratoire d'avant-garde à un moment où commençaient à fleurir les projets de pan-

télévisions à vocation mondiale ou continentale » (Mattelart, 2000 : 88). Mattelart accuse les défenseurs de la mondialisation d'adopter une stratégie de « standardisation universelle » de marques mondiales comme Coca-cola en homogénéisant les besoins pour faire des économies d'échelle dans la production et la promotion. Cette stratégie fait abstraction des besoins spécifiques comme ceux de l'eau potable afin de se concentrer uniquement sur les profits.

C'est cette tendance à l'homogénéisation rendue possible par les technologies de communication dont nous examinerons les représentations dans les chapitres deux et trois de notre étude. L'analyse de ces deux chapitres montrera comment se manifestent les représentations de la technologie dans notre corpus, et la relation qu'entretiennent l'humour et l'ironie dans leur fonctionnement comme stratégies de résistance et formes esthétisantes à la lumière de la théorie postcoloniale. Stratégies de résistance dans le sens où l'ironie et l'humour permettent aux auteurs, à travers le rire, un détachement par rapport aux personnages de leur création dans leurs représentations de réalités vécues. Par le rire, ils posent leur désaccord implicitement et explicitement « à la norme ou à l'absence de toute norme » (Moura, 2010 : 77). On en reconnaît les effets aussi dans la transposition du vulgaire au prodigieux par exemple ou encore du renversement de rang entre le potentat et le marginal (Bergson, 1947). L'humour et l'ironie sont dès lors utilisés comme un art de contestation.

Selon Ashcroft, Griffiths et Tiffin,

we cannot understand globalization without understanding the structure of global power relations that flourishes in the twenty first century as an economic, cultural and political legacy of Western imperialism. But postcolonial theory, especially of textual and cultural practices can provide very clear models for understanding how local communities achieve agency under the pressure of global hegemony. (Ashcroft, Griffiths et Tiffin, 2006: 7)

La réaction des communautés locales à la pression de l'hégémonie mondiale n'a pas été celle de la résignation. Au contraire, des stratégies diverses ont été utilisées pour contrer tant bien que mal leurs menaces. L'une des stratégies relevées dans nos textes est l'imitation de la marque Nestlé par le protagoniste de *Congo Inc.* à laquelle nous reviendrons dans les deuxième et troisième chapitres de la présente étude. Le postcolonialisme donne à lire à cet effet un processus de résistance aux formes diverses des luttes postcoloniales pour l'autonomie, l'indépendance réelle et l'autodétermination par les ex-colonisés (Young, 59).

Pour Ashcroft, Griffiths et Tiffin, "[p]ost-colonial theory involves discussion about experience of various kinds: migration, slavery, suppression, resistance, representation, difference, race, gender, place, and responses to the influential master discourse of imperial Europe such as history, philosophy and linguistics, and the fundamental experiences of speaking and writing by which all these come into being" (Ashcroft, Griffiths et Tiffin, 2006 : 2). Pour lever l'équivoque autour du terme *Postcolonial*, ces auteurs cherchent à déterminer lesquels des concepts font partie de ce que l'on connaît aujourd'hui comme « études postcoloniales ». Selon ces derniers, les études postcoloniales s'inscrivent dans les faits historiques du colonialisme européen et ses effets matériels divers (Ashcroft, Griffiths et Tiffin, 2006 : 2).

Ashcroft, Griffiths et Tiffin partent de certains faits historiques évoqués par Saïd dans *Orientalisme*, lequel argumentait que le 13 juin 1910, Arthur James Balfour s'est tenu devant le parlement britannique pour répondre aux défis posés par la présence britannique en Égypte sous couvert de deux fondements indivisibles de l'autorité impériale, à savoir le pouvoir et la connaissance. La connaissance des autres peuples est devenue selon ces derniers un allié redoutable du contrôle économique et politique, étant entendu que cette connaissance étayait la domination impériale (2006, 1):

A consequence of this process of knowing became the export to the colonies of European language, literature and learning as part of a civilizing mission that involved the suppression of a vast wealth of indigenous cultures beneath the weight of imperial control.

[...] Post-colonial literatures are a result of this interaction between imperial culture and the complex of indigenous cultural practices. As a consequence, "post-colonial theory" has existed for a long time before that particular name was used to describe it. [...] All post-colonial societies are still subject in one way or another to overt or subtle forms of neo-colonial domination, and independence has not solved this problem. (Ashcroft, Griffiths et Tiffin, 2006: 1-2)

Au XXIe siècle, la suppression des cultures se manifeste par l'adoption des technologies de communication. Internet constitue le média par excellence qui facilite l'essor de la culture occidentale, particulièrement américaine, dans le reste du monde. Nul n'a besoin de se déplacer comme ce fut le cas pour l'expansion de la mission civilisatrice où les clergés étaient mandatés dans des villages éloignés comme agents de la colonisation. Nos deux auteurs démontrent dans leurs romans comment les technologies de communication atteignent les régions les plus reculées et les implications de leurs effets sur les habitants. L'exemple précédent dans lequel Isookanga, le protagoniste, s'approprie la mode occidentale à la place de ses habits traditionnels, est une illustration du rapport entre les pratiques indigènes et la culture impériale dont sont issues les littératures postcoloniales (Bofane, 2014 : 13). Les auteurs du corpus dénoncent implicitement ces dominations discrètes d'un autre genre que les indépendances n'ont pas réussi à enrayer. Les effets de la technologie des communications sur les individus sont comparables au rôle joué par la production, la consommation et la promotion du sucre de canne dans l'économie britannique à l'ère où l'empire britannique était une grande puissance économique. Ashcroft

pense que si « l'esclavage a eu un effet aussi radical sur le développement des mythes raciaux pour justifier l'impérialisme britannique, le commerce du sucre, qui a initié et favorisé l'exploitation des esclaves, a été le catalyseur de cette profonde transformation culturelle ⁷» (Ashcroft, 2001 : 71). Ashcroft soutient que « les conséquences extrêmes de ce commerce et son importance comme pivot économique en font une démonstration de la dynamique culturelle et politique de la colonisation, et cela démontre aussi la perpétuation du lien entre classe et race dans la mondialisation contemporaine⁸ » (Ashcroft, 2001 : 72). Ici, c'est la technologie qui joue le rôle de vecteur dans la transformation culturelle en cours. Les effets de l'esclavage et de la technologie sont apparents dans la mesure où, comme à l'époque de l'esclavage où les Africains ont servi de technologie sur base raciale pour bâtir l'Amérique moderne, les Africains continuent au XXIe siècle à être exploités dans les champs miniers. Les conditions de travail qui ont prévalu dans les plantations sont semblables à celles affrontées par les hommes, les femmes et les enfants qui œuvrent dans les mines pour l'extraction de la colombite-tentalite (Coltan) et d'autres minéraux qui contribuent à la fabrication de plusieurs produits tels que les ordinateurs et les téléphones intelligents qui concourent à la croissance économique de l'Amérique et de la Chine notamment. Les progrès technologiques de ces pays paraissent dès lors liés au sort de cette population sacrifiée dont les morts parmi les petits enfants sont causés par les éboulements dans les mines⁹.

Selon Marc Angenot, la classification des races a été amplifiée, par les sciences qui, au lieu de se séparer des idéologèmes¹⁰, ont cherché à créer de la biologie, par exemple, de

⁷ C'est nous qui traduisons.

⁸ C'est nous qui traduisons.

⁹ Langlois, Sophie. https://ici.radio-canada.ca/info/2019/05/coltan-republique-democratique-congo-mines-enfants/ Consulté le 14 août 2020.

L'idéologème est ici utilisé dans le sens que lui donne Angenot. C'est-à-dire, une minuscule unité irréductible au système idéologique (1989). La race constitue ici l'idéologème, qui établit ce rapport entre l'atavisme, le congénital dont la biologie en tant que science s'est servie pour en faire *le reflet* de l'imagination de ses

l'atavisme et du congénital (Angenot, 1989 : 282). Les sciences sociales et les sciences naturelles, insiste Angenot, ont été « des instruments de légitimation de l'idéologie » (Angenot, 1989 : 282), opinion que partage Achille Mbembe. Ce dernier dénonce ces savants pour qui « l'Afrique serait cette immense caverne ténébreuse où viendraient se brouiller tous les repères et toutes les distinctions, et se dévoileraient les failles d'une histoire humaine tragique et malheureuse : pêle-mêle de demi-création et d'inachèvement » (Mbembe, 2000 : 10). Angenot suggère que ce sont les anthropologues de gauche tels que Abel Hovelacque qui prônent « l'imperfectibilité des races noires » (Angenot, 1989 : 282). Ces anthropologues européens ont induit le monde entier en erreur en souscrivant à cette thèse de la suprématie européenne, derrière laquelle se cachait une idéologie politique. Le contraste que ces idéologues cherchent à établir entre les Européens et les non Européens est une transposition des luttes de classes entre les individus « hautement cultivés et les classes inférieures » (Angenot, 1989 : 282). Le prolétaire est homologue au sauvage; le criminel lui aussi est analogue : les criminels d'habitude « appartiennent aux races inférieures ; ils en ont les caractères, les instincts brutaux et violents » (Angenot, 1989 : 291-292). Cité par Angenot, Abel Hovelacque est l'un de ces anthropologues qui croient que les lois de l'évolutionnisme sont inéluctables concernant les races « sauvages », particulièrement les noirs. De la littérature idéologique au discours social, en passant par le politique, la culture de la haine a trouvé dans la technologie de communication des outils redoutables pour atteindre un grand auditoire. Nous n'affirmons pas toutefois que toute la littérature d'autrefois ait été idéologique. Sinon, ce serait renier les écrits des hommes tel que Victor Schœlcher qui, dans son livre Vie de Toussaint-Louverture, pose l'égalité des races

inventeurs. La croyance selon laquelle les non-blancs par leur prédisposition sont différents des blancs, et sont de ce fait voués à ne pas changer, fait partie d'une vision du monde réductionniste qui pose une relation d'exclusion au développement technologique. L'atavisme et le congénital ont en commun le caractère de ce qui est inaltérable auprès du groupe racial visé. Comme n'importe quelle idéologème, la race a dû subir depuis son origine de sérieuses variations à travers différents champs discursifs et un « abus de langage » dans son application.

comme évidence : « il y a encore des esclaves à affranchir, écrivait-il, ce sont les blancs, esclaves du préjugé de couleur » (Cité par Angenot, 1989 : 301). Mais cette période où ce livre est écrit est caractérisée par le partage de l'Afrique auquel fait allusion Bofane In Koli dans *Congo Inc*. L'épigraphe du livre est révélateur du projet des grandes puissances réunies à l'époque de la conférence à Berlin, où le Chancelier Allemand affirme : « *Le nouvel État du Congo est destiné à être un des plus importants exécutants de l'œuvre que nous entendons accomplir... »* (Bofane, 2014 : 10).

Le XIXe siècle circonscrit la troisième forme de participation de l'Afrique subsaharienne à la mondialisation économique par l'exploitation de ses matières premières (Coquery-Vidrovitch, 2011: 93). Le deuxième ayant été caractérisé par le système esclavagiste qui a vu drainer les Africains sur toute la planète, faisant de l'Afrique le pourvoyeur de la main-d'œuvre mondiale (Coquery-Vidrovitch, 2011 : 92), tandis que le premier apport de l'Afrique à la mondialisation a été caractérisé par l'or. Selon Coquery-Vidrovitch, les grands empires africains médiévaux ont érigé leur puissance sur ce commerce international à partir du XIe siècle, avant que ce métal ne soit découvert aux Caraïbes vers la fin du XVe siècle et au Brésil au XVIIIe siècle (85-87). Coquery-Vidrovitch souligne le rapport d'Hérodote au Ve siècle avant J. C. sur l'échange de l'or africain contre le sel. L'usage monétaire et économique de l'or africain, insiste Coquery-Vidrovitch, s'est reconduit en Europe, particulièrement à Byzance jusqu'à ce que les gisements américains aient été découverts (88). De la même façon que l'or africain médiéval a joué un grand rôle dans le commerce international, l'or découvert à la fin du XIXe siècle en a joué un aussi en alimentant la demande occidentale de 80 %, faisant ainsi de l'Afrique le pourvoyeur du monde en instrument monétaire central (91). La deuxième contribution économique de l'Afrique à la mondialisation a été la main d'œuvre. L'Afrique a été la source de la main d'œuvre depuis la période des grandes plantations jusqu'à la première révolution

industrielle basée sur l'industrie textile (Coquery-Vidrovitch, 2011 : 92). Selon Coquery-Vidrovitch, l'esclavage n'était pas un fait nouveau, puisque toutes les sociétés anciennes l'ont pratiqué. L'époque moderne mercantiliste, observe Coquery-Vidrovitch, sera reconnue comme un moment majeur de l'Histoire où la main d'œuvre africaine réduite à l'esclavage recouvre presque le monde entier. Cela fait de l'Afrique la source d'« un instrument productif majeur : le système de plantation esclavagiste » (92-93). Au XXIe siècle, la contribution de l'Afrique à la mondialisation est caractérisée par les « minerais de sang ». C'est-à-dire les minerais qui sont exploités dans les zones de conflit armé, tels que le cobalt et le coltan, et qui servent à la fabrication des appareils de hautes technologies, notamment le téléphone cellulaire et ses accessoires.

Pour démontrer cette participation de l'Afrique à la mondialisation au XXIe siècle,
Bofane en fait l'illustration à travers le titre même de son roman *Congo Inc*. Le romancier décrit
l'Afrique comme une fabrique qui approvisionne l'Occident en matériaux dont il a besoin dans
sa quête toujours grandissante du progrès technologique. Voilà ce qui semble expliquer la
position de l'Occident visant à garder le continent dans les conditions économiques de
dépendance. Jean-Paul Sartre affirme à cet effet, dans sa préface aux *Damnés de la terre* cité par
Saïd, que pendant que l'Europe exploitait l'or, les métaux et le pétrole du continent, elle tenait en
même temps des discours racistes, n'octroyant l'humanité qu'à ses propres descendants : « Rien
de plus conséquent, chez nous, qu'un humanisme raciste puisque l'Européen n'a pu se faire
homme qu'en fabriquant des esclaves et des monstres » (Saïd, 2000 : 284). Cette assertion de
Sartre au sujet de ses compatriotes anticipe sur les idées de Mbembe selon lesquelles
l'humanisme européen a été motivé par « le désir d'exploiter l'Autre (posé comme racialement
inférieur) et la tentation de l'éliminer, de l'exterminer » (Mbembe, 2010 : 82).

Pendant que le monde persistait à lui prouver sa culpabilité d'être « Noir », Fanon aspirait simplement à la reconnaissance d'« être un homme parmi d'autres hommes » (Fanon, 1952 : 91). Le préjugé de couleur, disait-il, l'enfermait. Le préjugé de couleur emprisonne non seulement ceux qui en sont victimes, mais aussi les artisans ou les promoteurs. Dans l'Amérique de Fanon, c'est-à-dire celle qu'il décrit dans *Peau noire masques blancs*, les Afro-descendants y subissent la ségrégation (Fanon, 1952 : 91), tandis que dans celle d'aujourd'hui ces derniers sont réduits au statut d'autrefois – celui d'objet dont on peut disposer. C'est ici que l'importance de la critique postcoloniale prend tout son sens dans ce qu'elle a de particulier quant à l'aspect humaniste, sans que celui-ci ne soit sa finalité. Pour Mbembe,

[1]a critique de l'humanisme et de l'universalisme européen n'est pas une fin en soi. Elle sert à ouvrir la voie à une interrogation sur la possibilité d'une *politique du semblable*. Le préalable à cette politique est la reconnaissance de l'Autre et de sa différence [...]. Cette inscription dans le futur, dans la quête interminable de nouveaux horizons de l'homme par le biais de la reconnaissance d'autrui comme foncièrement homme, est un aspect de cette pensée que l'on oublie très souvent. (Mbembe, 2010 : 83)

Bien des clichés répandus autrefois à travers la littérature de tous genres confondus font leur chemin, et persistent encore aujourd'hui amplifiés par les technologies nouvelles. L'absence d'interaction entre le producteur de contenu et les éventuels lecteurs donne le feu vert à une liberté d'expression sans limite. L'efficacité de la technologie réside dans sa capacité à atteindre la cible de ses invectives rapidement, et en même temps à susciter l'adhésion d'un public large avec lequel on partage les mêmes croyances aussi travesties soient-elles. Lors des élections américaines de 2016, par exemple des agents russes utilisaient Facebook, Twitter et Instagram pour nuire à la candidature de Hilary Clinton avec de fausses images de la candidate et un

contenu raciste pour empêcher la communauté afro-américaine de voter pour elle. L'idée de fake news, qu'on appelle « infox » en français, n'est pas nouvelle, mais son extension dans la sphère publique pendant les dernières élections américaines a prouvé l'efficacité de la technologie.

Dans son livre *Brutalisme*, Achille Mbembe souligne que la

vulgarisation aura permis, entre autre, une relative démocratisation de la parole.

Aujourd'hui, pourvu qu'il dispose d'un ordinateur ou d'un téléphone portable et soit connecté, n'importe qui peut plus ou moins s'exprimer librement, énoncer une parole à peu près sur tout, produire sans aucune autorisation préalable un récit ou des images et, surtout, les mettre en circulation. [...] Il ne s'agit pas seulement de la dimension invasive de ces technologies. Il s'agit aussi d'effacement de l'idée même de limite ou de vérité, notions pourtant cruciales aussi bien pour la formation du sujet démocratique que pour la vitalité même d'une sphère publique et d'un espace civique. (2020 : 91-92)

L'humanité ou son absence est au cœur de l'œuvre de Bofane qui déconstruit le mythe du pygmée circonscrit comme une espèce en évolution n'ayant pas encore atteint son plein développement. Au XXIe siècle souligne Bofane, l'image de l'Africain n'a pas changé.

L'Occident ne s'intéresse qu'aux aspects mercantiles de l'Afrique au détriment de l'être humain.

Dans *Congo Inc*, le président du Rwanda reçoit le "Global Citizen Award" pour ses efforts dans l'exportation de matières premières destinées à la fabrication de la haute technologie. Cette récompense ne tient pas compte, selon le commentaire ironique du narrateur, des meurtres et des viols commis par le lauréat dans le but d'inciter des villageois à abandonner leurs terres (Bofane, 2014 : 133). Une fois de plus, c'est Bofane qui nous fait entrer métonymiquement, à travers l'écran d'un ordinateur, dans un univers où les multinationales, producteurs de nouvelles

technologies, se livrent une lutte à mort pour la possession d'une mine à ciel ouvert. Raging Trade, le jeu vidéo au centre du roman, dépeint un univers impitoyable où les multinationales se rivalisent sur un territoire appelé Gondavanaland, sans tenir compte des autochtones, afin d'avoir la mainmise sur les minerais nécessaires pour la haute technologie. Les mondialistes sont les entreprises dont la raison d'être est l'exploitation minérale dans le domaine de la technologie. Pour ce faire, ces entreprises n'hésitent pas à utiliser tous les moyens dont ils disposent pour arriver à leurs fins sans aucun état d'âme. Ces multinationales agissent par l'entremise de groupes armés et de compagnies de sécurité qui les protègent. Comme dans la colonie, l'implication est que les multinationales participent à la violence inhérente à l'extraction des minerais. À l'image du supercontinent qui a existé il y a plus de cinq cents millions d'années, Bofane représente l'Afrique d'aujourd'hui comme le centre du monde qui attire les convoitises à cause de ses matières premières. Selon Mbembe, ce phénomène de prédation et de commerce, qui a vu le jour sur les frontières de certains pays africains selon la logique de la guerre, n'est pas nouveau. D'après le critique, « la guerre et le commerce allaient de pair [...]. Il n'y avait pas de commerce sans la capacité de créer des alliances transversales, d'étendre et d'investir des points nodaux dans un espace sans cesse mouvant » (Mbembe, 2010 : 182).

En cherchant à se démarquer des autres théoriciens du postcolonialisme, Mbembe insiste sur le caractère singulier du semblable, sans lequel le postcolonialisme tomberait dans l'essentialisme, en créant de toutes pièces ce qu'il appelle « la postcolonie » afin de se distinguer des autres mouvements culturels qui, dit-il, mettent l'accent sur la différence et néglige la notion du *semblable*. Mbembe ne perd pas de vue les systèmes de classification qui instituent la différence pour soutenir et perpétuer sa division de classes et du monde. Car, selon ces systèmes,

différer de quelque chose ou de quelqu'un, ce n'est pas seulement ne pas être comme (au sens d'être non-identique ou encore être-autre). C'est aussi ne pas être tout court (non-être). Plus encore, c'est n'être rien (néant). [...] Ces systèmes de lecture du monde tentent d'exercer une autorité d'un genre particulier, qui consiste à assigner à l'Afrique une réserve d'irréalité telle que le continent devient la figure même de ce qui est nul, aboli, et qui, en son essence, s'oppose à ce qui est : l'expression même de cette sorte de rien dont le propre est de n'être rien du tout. (Mbembe 2000 : 13)

L'illustration de la notion de différence faite par Mbembe implique l'inexistence ou le déni d'une certaine catégorie de gens dans la mesure où celui qui est différent est présumé absent. Ces implications s'observent à travers la fiction narrative que Saïd a analysée dans Culture et impérialisme afin de montrer le lien qui unit les deux notions qui forment le titre de ce livre. Selon Saïd, c'est la culture qui a incité au cours du XIXe siècle la conquête impérialiste en Afrique (Saïd, 2000 : 14), et dont les récits ont constitué des préparatifs. Le désir d'accumuler plusieurs territoires a conduit à la décision concernant le sort de ses habitants appelés « indigènes » (Saïd, 2000 : 41). Dans sa référence à V. G. Kiernan, Saïd avance que les causes pour s'octroyer l'empire n'étaient pas tant dans les besoins matériels, bien que le matériel en ait fait partie. Mais qu'il s'est agi ultimement d'apaiser « les tensions et malaises de sociétés distordues par leur division en classes, reflétés par des idées distordues dans les cerveaux » (Saïd, 2000 : 46) en allant projeter cette division ailleurs par des récits. La racialisation doit son émergence et sa maintenance à ce genre de lecture. Saïd observe que les histoires étaient au cœur de ce qui a été dit par les romanciers et les explorateurs sur d'autres peuples, et que c'est par les histoires aussi que les peuples « non-européens » affirmeraient leurs identités et leurs passés niés (Saïd, 2000 : 13).

renvoie [...] à l'identité propre d'une trajectoire historique donnée : celle des sociétés récemment sorties de l'expérience que fut la colonisation [...]. Mais plus que cela, la postcolonie est une pluralité chaotique, pourvue d'une cohérence interne, un système de signes bien à elle, de manières propres de fabriquer des simulacres ou de reconstruire des stéréotypes, d'un art spécifique de la démesure, de façons particulières d'exproprier le sujet de ses identités. (Mbembe, 2000 : 140)

Le postcolonialisme par contre, comme le dit Homi K. Bhabha, a émergé du « témoignage colonial des pays du Tiers-Monde et des discours des "minorités" au sein des divisions géopolitiques entre Nord et Sud, Est et Ouest » (267). Bhabha insiste sur le fait que le but de la critique postcoloniale s'inscrit dans la certification disproportionnelle des inégalités ayant fait l'objet de « l'infrastructure discursive » (Mbembe, 2010 : 76) coloniale. C'est cette inégalité que nous avons l'intention de démontrer dans notre recherche par rapport à l'ouverture du marché, appelée communément mondialisation. Bhabha ne propose pas de représentations opposées en réponse à celles de l'Autre ; par contre, il suggère qu'« il faut une révision radicale de la temporalité sociale où peuvent s'écrire des histoires émergentes, la réarticulation du "signe" où les identités culturelles peuvent s'inscrire » (268).

Notre étude montrera que cette opposition binaire analysée par Bhabha entre TiersMonde et Monde premier est bien illustrée au niveau de la représentation de la technologie, là où
les enjeux de la théorie postcoloniale s'intègrent dans les préoccupations immédiates des
Africains au XXIe siècle. Ceux-ci se demandent, nous le verrons à travers les romans du corpus,
comment participer au monde tel qu'il fonctionne aujourd'hui tout en refusant de jouer le rôle

stéréotypé de l'autre-qui-arrive-en-retard sur la scène mondiale, le rôle du marché des produits d'un Occident mystificateur et le rôle d'une source éternelle de produits « bruts ».

S'agissant de la notion de développement, celle-ci est associée à un processus qui soustend l'acquisition d'une maturité que le reste du monde a déjà atteint. De ce point de vue, le concept renvoie encore une fois aux stéréotypes, servant de substitut à celui de « civilisation » utilisé pour justifier la colonisation. L'existence de plusieurs débats autour de ce concept de développement participe d'une idéologie qui pose une relation de continuité et qui finit par nier aux sociétés toute notion de souveraineté.

Selon Ashcroft, une forte contradiction entre l'expansion territoriale, dont le but a été la croissance du prestige et du pouvoir politico-économique des nations impériales, et sa justification morale d'apporter la civilisation et l'ordre aux « barbares » continue à cette ère de la mondialisation sous des formes subtiles. Ashcroft reconnaît aussi les avantages de l'action coloniale en termes médicaux, éducatifs et technologiques pour les colonisés. Mais il insiste sur le fait que "these colonized peoples, cultures and ultimately nations were prevented from becoming what they might have become: they were never allowed to develop into societies they might have been" (Ashcroft, Post-colonial Transformation, 2001:1). Nous ne partageons pas tout à fait son point de vue quant aux avantages de la colonisation. Puisque ces accomplissements étaient pour les besoins spécifiques du colonisateur – ils sont occultés par les travaux forcés, la stratégie des « mains coupées » mise en place au Congo belge par exemple pour punir ceux qui étaient accusés de n'avoir pas accompli leur devoir de cueillette de caoutchouc (Buelens, 2012 : 204). Les tueries des grévistes de l'Union minière du Katanga sur ordre du gouverneur belge dévoileront une fois de plus l'idéologie raciste, remettant en cause la mission « civilisatrice » qui la soutenait. D'après Bofane, les sévices qui ont eu lieu à l'époque

où Léopold II gérait le Congo comme sa propriété personnelle ont ouvert la voie à d'interminables galères dont le Congo continue à être victime. L'auteur revient sur la campagne des mains coupées orchestrée par le monarque belge sur fond d'exploitation économique. De la hache qui trancha les mains des résistants, à la scie qui découpa le corps de Patrice Lumumba en morceaux, et au néocolonialisme qu'il qualifie de « sauvage ». Bofane dépeint des scènes sinistres qui se sont « déployé[es] lors des guerres de l'Indépendance, du Katanga, de la rébellion de 1964, de Shaba I, de Shaba II, de Libération, et de celle dite Injuste, qui se poursuivait encore, et encore, et encore, et encore » (Bofane, 2014 : 196). Si des écoles et des hôpitaux ont été construits, ils l'ont été pour les intérêts des colonisateurs qui voulaient une catégorie particulière de main-d'œuvre, car les hôpitaux étaient construits pour le bien de leurs familles et de leurs employés. Mais nous croyons que la colonisation n'était pas nécessaire pour obtenir ces résultats. Frans Buelens cite les affirmations d'Henri Rolin : « Certes, toute la colonisation européenne en Afrique a un caractère "capitaliste" ou financier et très souvent elle aboutit à la prolétarisation de la race noire. Notre seule présence désorganise, presque fatalement, la société indigène » (Buelens, 2012 : 208). Cependant, nous sommes de l'avis que tout avait été conçu à travers la colonisation pour empêcher les peuples colonisés de concevoir un tout autre modèle de développement qui aurait pu leur convenir, sans qu'il soit dicté par les autres.

Dans son livre, *De l'idéologie coloniale à celle du développement*, Françoise Dufour suggère que ce qui se passe à notre époque est une reformulation du discours colonial avec l'emprunt de mots substituts, comme en témoignent des termes tels que *sous-développés*, *en voie de développement*, *moins avancés* (13), un champ notionnel qui renvoie au règne végétal et animalier et qui n'est pas sans rappeler l'époque coloniale.

Afin de démontrer le rôle performatif de la pratique discursive, l'auteure soutient que « [l]es *dires* ont la capacité de faire, de défaire et de refaire la réalité du monde » (11). Dufour base ses analyses sur ce qu'elle appelle la dominance le vécue entre ceux qui se disent être le centre par rapport à la périphérie. Elle avance que les façons de nommer les choses ont été à la base de la vision et de la division du monde tel qu'on le connaît aujourd'hui.

L'inadéquation du tissu économique africain, l'exploitation de l'Afrique par les grandes puissances, la corruption des dirigeants africains et d'autres facteurs extérieurs concourent au niveau de pauvreté que le continent connaît actuellement. Stratégiquement, la situation économique de l'Afrique contribue à la formulation par l'Occident de son image de sous-développement et/ou de périphérie. L'acquisition des nouvelles technologies ne peut à elle seule rendre un pays économiquement indépendant sans que celui-ci les produise. Dans *Congo Inc.*, le narrateur suggère que le manque de paix au Congo et l'indépendance économique vont de pair: « Kiro rêvait d'un Congo pacifié au napalm où l'on aurait plus qu'à exploiter les richesses du sous-sol. La main-d'œuvre est là, ne manquait que la volonté politique » (Bofane, 2014 : 83).

Les nouvelles technologies représentent pour les pays occidentaux des opportunités d'innovation et d'expansion économique. Dans *Culture et impérialisme*, Saïd souligne que « l'expansion économique européenne s'inspire du principe suivant (et le renforce) : le monde ne doit plus être gouverné par les *passions* mais par les *intérêts* » (269). Dans nos textes, nous voyons nos deux auteurs déconstruire ce paradigme de développement issu des nouvelles technologies dans un cadre social caractérisé par la carence. Les réponses de Diome et de Bofane au déploiement des nouvelles technologies de communication en Afrique s'inscriraient dans ce

_

La dominance selon l'auteur est « l'état relationnel de dépendance mutuelle dans lequel deux entités se trouvent suite à la domination de l'Une sur l'Autre combinée à l'assujettissement et à la soumission de l'Autre par l'Une et qui forme système » (Dufour : 10).

que Saïd voit comme une manière d'arrêter l'implacable poursuite hégémonique occidentale.

Pour lui, « [s]i la culture peut prédisposer et préparer activement une société à la domination d'une autre, elle peut aussi la préparer à abandonner ou à modifier cette idée de domination » (Saïd, 2000 : 287). Si les pays industrialisés voulaient voir l'Afrique s'extraire de la pauvreté par l'entremise de nouvelles technologies comme ils le prétendent, ils lui faciliteraient le processus à travers le transfert de la propriété intellectuelle par exemple.

Conçue comme une entreprise, la colonie a concouru au prestige de la métropole, et en même temps entretenait les carences dues à sa non-industrialisation. Selon Albert Memmi, « la non-industrialisation, l'absence de développement technique du pays conduit au lent écrasement économique du colonisé. Et l'écrasement économique, le niveau de vie des masses colonisées empêchent le technicien d'exister, comme l'artisan de se parfaire et de se créer » (Memmi, 1985 : 132). Cette constatation dont la colonie a fait l'objet subsiste dans la postcolonie et est représentée aussi par Bofane dans son roman dont le titre explicite Congo Inc. paraît révélateur : « Fidèle au testament de Bismarck, Congo Inc. fut récemment désigné comme le pourvoyeur attitré de la mondialisation, chargé de livrer les minerais stratégiques pour la conquête de l'espace, la fabrication d'armements sophistiqués, l'industrie pétrolière, la production de matériel de télécommunication high-tech » (272). Ce paragraphe donne à lire l'image d'une Afrique qui continue à jouer son rôle traditionnel. Ici, l'Afrique est présentée comme un lieu où les occidentaux viennent chercher non seulement les produits bruts pour la fabrication de nouvelles technologies de communication, mais aussi comme celui où dernièrement ils en ont vendu le plus. Cette production de matières brutes généralisée en termes de technologie explique en partie la mainmise de l'Occident sur ce continent pour l'empêcher de s'industrialiser.

En faisant remonter l'origine de l'exploitation à Bismarck, Bofane souligne le caractère stéréotypé de la relation entre l'Afrique et l'Europe qui s'est étendue jusqu'au XXIe siècle. Avec le développement des nouvelles technologies, le centre s'est déplacé et se situe à présent aux États-Unis, qui prennent le relais et mondialisent le concept de développement pour assurer à leurs ressortissants créateurs des nouvelles technologies des niches à la commercialisation des produits finis. Ce voyage dans le temps rappelle aussi que l'exploitation minérale se pose comme un enchaînement du processus entamé il y a longtemps dans le cadre de la « civilisation » qui se voulait légitime. La notion de développement que Dufour associe à celle de civilisation, est devenue « valeur universelle ». Comme pour la civilisation, les analogies à ce concept du développement revêtent un caractère péjoratif. Selon Dufour, si le concept de développement ne renvoie pas au Tiers-Monde, il fait écho aux pays sous-développés, aux pays pauvres, aux pays qui ne sont pas avancés du tout, aux pays en voie de développement, ou encore à la périphérie (Dufour : 57).

La volonté exprimée par l'Occident de voir l'Afrique se développer à travers la technologie s'inscrit dans une double articulation pour reprendre les mots de Bhabha :

[L]e mimétisme colonial est le désir d'un Autre réformé, reconnaissable, *comme sujet* d'une différence qui est presque le même, mais pas tout à fait¹². [...] Le mimétisme émerge comme la représentation d'une différence qui est elle-même un processus de déni. [...] Le mimétisme est ainsi le signe d'une double articulation; une stratégie complexe de réforme, de régulation et de discipline, qui « s'approprie » l'Autre au moment où elle visualise le pouvoir. [...] [L]e mimétisme est à la fois ressemblance et menace (148-149)

¹² C'est Bhabha qui souligne.

La présence de l'Autre permet l'établissement d'une distinction qui n'aurait pas existé autrement. En matière de technologies, ceux qui les possèdent sont constamment sur leur garde en termes de transfert, de peur que ceux qui ne les possèdent pas finissent par les égaler ou les dépasser, ayant obtenu le fameux savoir-faire. Prenons aussi l'exemple de la prétendue supériorité blanche. La construction de la célèbre classification raciale pose comme prémisse la supériorité blanche. Ce déni de l'humanité et le refus de reconnaissance du semblable auquel Mbembe fait allusion participent d'une institution à caractère réducteur dont l'essence est la domination. La perception qui émane de ce mimétisme traduit le sentiment d'un manque. C'està-dire l'existence de ce qui est incomplet ou encore ce qui n'a pas encore atteint le stade parfait. C'est cela qui a poussé Fanon à déclarer : « Le nègre n'est pas. Pas plus que le blanc » (Fanon, 1952 : 187). Car ces deux épithètes représentent des « fables » qui, à force de répétitions discursives ont été investies du pouvoir nominatif d'organiser le monde. Immatériels, les mots produisent les actes. Et ces actes définissent à leur tour les rapports sociaux. Raison pour laquelle Saïd affirme que la culture a joué un rôle très important et indispensable au niveau de l'impérialisme européen (Saïd, 2000 : 316). Dans son livre L'Orientalisme, Saïd cite des auteurs éminents comme Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Goethe, Nerval, Flaubert, Walter Scott et Gautier pour leur contribution « significative à la construction du discours orientaliste » (Saïd, 2005 : 182-183). La représentation de l'altérité, cependant, ne s'est pas limitée à la littérature. Saïd la retrace aussi à travers d'autres médias tels que la télévision et le cinéma : « Le cinéma et la télévision associent l'Arabe soit à la débauche, soit à une malhonnêteté sanguinaire. Il apparaît sous la forme d'un dégénéré hypersexué, assez intelligent, il est vrai, pour tramer des intrigues tortueuses, mais essentiellement sadique, traître, bas » (Saïd, 2005 : 478). Qu'ils soient Arabe, Africain, Indien ou que sais-je encore, tous les non-Européens semblent être désignés par les mêmes stéréotypes. Les technologies passées et nouvelles ont forgé l'existence d'un monde

hostile à celui dont le système de référence était constitutif d'une altérité posée comme étrange. L'essentialisation issue des études anthropologiques et ethnologiques de l'époque coloniale s'inscrivait dans une approche générale de l'établissement de distance d'avec ceux qui étaient perçus comme différents. Paradoxalement, l'anthropologie a institué « le mythe aryen [...] aux dépens des peuples "inférieurs" » (Saïd, 2005 : 182).

Dans Congo Inc., Bofane présente, dans un style imbu d'ironie, comme nous le verrons plus tard, le protagoniste Isookanga comme « spécimen humain menacé de disparition à plus ou moins brève échéance » (Bofane, 2014 : 28). Isookanga est un Pygmée décrit par l'auteur comme ayant toutes les capacités intellectuelles et physiques d'un homme « ordinaire ». En le représentant ainsi, Bofane détruit le clivage créé par la description du signifiant pygmée et démontre par cette image que « le stéréotype n'est pas l'installation d'une image fausse, [...][mais], un texte beaucoup plus ambivalent de projection et d'introjection, de stratégies métaphoriques et métonymiques, de déplacement, de surdétermination, de culpabilité, d'agressivité; le masque et le clivage des savoirs "officiels" et fantasmatiques pour construire les positionnements et les oppositions du discours raciste » (Bhabha: 143). L'exemple typique de projection se retrouve dans cette citation de Fanon à laquelle se réfère Bhabha: « "Mon corps me revenait étalé, disjoint, rétamé tout endeuillé dans ce jour blanc d'hiver. Le nègre est une bête, le nègre est mauvais, le nègre est méchant, le nègre est laid" » (Bhabha: 143; Fanon, 1952: 91). Ce n'est pas parce que Fanon était qui il était que ces adjectifs le qualifiaient. Mais c'est parce qu'on voulait qu'il soit quelqu'un d'autre que l'être qu'il voulait devenir et dont on lui refusait la possibilité. C'est ce que J. L. Austin a appelé « exercitif¹³ ». L'exercitif est un acte de discours qui « renvoie à l'exercice de pouvoirs, de droits, ou d'influences » (Austin, 154). Nous avançons

_

¹³ Il y a cinq classes d'actes de discours, parmi lesquels, on trouve les verdictifs, exercitifs, promissifs, corpotatifs et expositifs. (Austin, p. 153)

que dans le cas de l'Afrique subsaharienne, il s'agissait, tout comme il s'agit encore aujourd'hui, de l'exercitif comme acte de discours dans la mesure où celui-ci prône un « jugement sur ce qui devrait être, plutôt que sur ce qui est » (Austin : 157).

La façon dont les communautés locales consomment la culture mondiale symbolisée par les nouvelles technologies bouleverse continuellement, selon Ashcroft, « le paradigme du "développement" qui a caractérisé la représentation du Tiers-Monde par l'Occident depuis la Seconde Guerre mondiale. Alors que le développement introduit le local dans des schémas normatifs globaux, la transformation adapte ces schémas aux exigences des valeurs et des besoins locaux »¹⁴ (Ashcroft, *Post-Colonial Transformation*, 2001 : 16). Les personnages de Diome et de Bofane font de l'usage des nouvelles technologies des actes de transformation qui répondent justement aux exigences de leurs valeurs et de leurs besoins.

Le postcolonialisme peut être vu comme une résistance théorique à l'amnésie mystificatrice des conséquences coloniales, « un projet disciplinaire consacré à la tâche académique de revisiter, de rappeler et, surtout, d'interroger le passé colonial¹⁵ » (Gandhi, 1998 : 4). Dans une certaine mesure, le postcolonialisme se pose comme réparateur des torts psychologiques causés par des siècles d'esclavage et des années de colonisation. Ce passé a prédéterminé l'identité toujours dans une relation d'altérité, alors que l'identité n'est jamais figée : « elle est matière à composition ; elle se fait et se défait constamment. Il s'agit de quelque chose de finalement insaisissable. Il en est de l'identité comme d'une trace que la parole ou le sens s'efforce en vain de rattraper et d'acter. C'est la raison pour laquelle elle est falsifiable » (Mbembe, 2020 : 87).

_

¹⁴ C'est nous qui traduisons.

¹⁵ C'est nous qui traduisons.

Aujourd'hui, les nouvelles technologies (la télévision, le téléphone mobile et Internet) ont apporté une dimension visuelle qui rend accessible un monde idyllique des anciens maîtres et permettent aux ex-colonisés d'entretenir des rêves d'une vie dans un Occident représenté comme un Eldorado. Ces outils, qui présentent des avantages immenses, donnent à lire l'existence des clivages facilement associés à la perception de l'Europe comme un paradis. Les fictions issues de l'industrie cinématographique, les publicités et les représentations de modes sont autant de véhicules qui engendrent forcément de l'imaginaire au sein de la société, au point où Fanon plaide pour la désaliénation de l'homme de couleur – à qui la culture européenne a imposé, pour reprendre ses mots, une déviation existentielle (Fanon, 1952 : 11) du fait de « l'arsenal complexuel qui a germé au sein de la situation coloniale » (1952 : 24).

2.2.2 L'imaginaire social

Afin de tenir compte de ces enjeux sociaux et idéologiques dans le cadre d'une étude littéraire, nous envisageons de nous servir aussi de l'approche sociocritique, particulièrement du concept de l'imaginaire social afin d'« interroger l'implicite, les présuppositions, les contradictions, les apories, [...], l'invention pure et simple » (Popovic 2013 : 46). La sociocritique, suggère Pierre Popovic, est une méthode dont le but est de dégager la socialité des textes, enjeu crucial d'une étude des rapports entre la technologie, la mondialisation et l'expérience sociale vécue dans la littérature africaine.

Depuis les premiers travaux de sociocritique, il y a environ quarante ans, les recherches dans ce domaine se sont étendues, non seulement au discours social, mais aussi à la notion de l'imaginaire social. Si Angenot (1989) et Robin (1993) sont reconnus comme analystes du discours social, Popovic (2011) est celui qui a développé et précisé la notion d'imaginaire social. Selon lui, « [1]'imaginaire social est composé d'ensembles interactifs de représentations

corrélées, organisées en fictions latentes, sans cesse recomposées par des propos, des textes, des chromos et des images, des discours ou des œuvres d'art » (Popovic 2008 : 24). Le critique insiste sur le fait que ces fictions font référence aux héros, aux traîtres, aux aventures et à tout ce qui se rapporte au sens propre des fictions. Il suggère que l'imaginaire social est conçu comme le résultat d'une littérarité générale qui repose « sur cinq modes majeurs de sémiotisation de la réalité » : (a) la « narrativité » (d'où émane les fictions et la constitution de héros qui peuvent être imaginaires ou réels), (b) la « poéticité » (qui implique « les figures de sens, les métaphores, les métonymies »), (c) la « cognitivité » (ce sont les différentes manières d'accession et d'expansion de la connaissance – de l'académique au religieux, en passant par la mythologie. Ce sont des connaissances ayant trait à toute idéologie confondue, acceptées comme légitimes à un moment donné de l'histoire), (d) l'« iconicité » (il y a lieu de dire qu'il n'y a pas eu dans l'histoire une période où les nouvelles technologies en tant qu'outils ont favorisé la prévalence de l'imaginaire social comme celle dans laquelle nous vivons. Les jeux vidéo, les images sur les écrans de télévision, sur les sites, les peintures, les films et les photos sur Facebook sont d'une contribution sans égale à cet imaginaire), (e) la « théâtralité » (la théâtralité comme mode de sémiotisation se manifeste à travers les cérémonies et les célébrations de tout genre qu'elles soient privées, culturelles, politiques, ou les expressions corporelles, aussi bien que devant certains décors sociaux) (Popovic, 2008 : 26-27).

Nous croyons que la place de la technologie au sein de la société dépasse les questions de formes d'expression et demande une étude sociocritique parce que l'imaginaire social permet aux auteurs africains d'intégrer dans leurs récits de fiction des représentations des problèmes concrets des collectivités immédiatement touchées par la condition postcoloniale. La narrativité facilite l'analyse de héros et d'héroïnes rendus légendaires voire mystificateurs par l'effet de la télévision ou d'Internet par exemple, comme le célèbre joueur de football Maldini idolisé par les

jeunes gens de Niodior dans *Le ventre de l'Atlantique*. La poéticité nous donne accès aux aspects figurés des textes, tels que l'ironie et la métaphorisation des problèmes sociaux. La cognitivité se prête à l'analyse des débats internes des membres de la communauté représentée : au lieu d'offrir une perspective univoque et absolue, Bofane et Diome mettent en scène une multiplicité d'opinions diverses sinon contradictoires à l'égard des avantages et des inconvénients de la technologie. L'iconicité nous permet de montrer comment les auteurs se servent des images traditionnelles et nouvelles de la technologie pour exposer les problèmes entourant celle-ci. La théâtralité intègre dans le discours critique sous-jacent de nos auteurs les pratiques culturelles des communautés représentées, que ces pratiques résistent aux influences de la mondialisation, qu'elles s'y conforment ou s'y adaptent, ou qu'elles se les approprient en fonction d'intentions bien à eux.

L'imaginaire social dans sa dimension performative exerce des effets non négligeables sur les comportements individuels. Ce concept s'inscrit dans le contexte socioéconomique de l'histoire d'un peuple. Les nouvelles technologies exercent une influence fondamentale sur les gens dans la mesure où elles sont devenues une fenêtre leur permettant d'échapper à leur condition, tout en accédant par rêve à un autre monde bien meilleur. Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, la narratrice explique comment Madické son demi-frère la ssociait la réussite des joueurs sénégalais qu'il admirait, à la réussite de sa sœur Salie : « Les stars multimillionnaires du football qu'il admire passent à la télé. Aucun doute dans son esprit : sa sœur vue à la télé, surtout en France, était forcément devenue riche » (Diome, 2003 : 159). La conclusion tirée par Madické illustre l'iconicité comme forme d'imaginaire social puisque le jeune homme est en train de se construire une vision du monde en fonction des images qui passent par la télévision. Ces images

¹⁶ Salie préfère l'appeler son frère au lieu de demi-frère (Diome, 2003 : 252).

sont ensuite reliées avec ce qu'il a déjà entendu dire pour se fabriquer un monde issu de cette combinaison. Le monde de sa propre imagination est aussi réel que le monde matériel dans lequel l'on vit – l'image témoigne de cette réalité : « voir, comprendre, penser passent par l'image. Les circuits cognitifs aussi. La certitude elle-même. Il n'y a pas jusqu'aux modalités de la preuve qui ne se plient à l'image » (Mbembe, 2020 : 86). Pour Mbembe, cette image ne constitue pas sa représentation : « L'image ayant mis à mort le principe même de la représentation, il ne lui reste plus qu'une seule fonction : témoigner de l'être-là du ca, ou, si l'on veut, du cela, du trou qui dorénavant a pris la place de ce qui a été, mais n'est plus, sinon sur le mode du ça. Le ça, ici, renvoie à des pulsions libérées de toute censure » (Mbembe, 2020 : 86). Ces pulsions caractérisent aussi Isookanga dont l'idée de mondialiser a été nourrie par ce qu'il avait vu sur Internet : « Aujourd'hui, il ne pouvait plus se passer de l'ordinateur et le jeu en ligne Raging Trade était devenu sa raison de vivre. Raging Trade, c'était le jeu indiqué pour n'importe quel mondialiste désireux de se faire un peu la main dans le domaine des affaires » (Bofane, 2014 : 18). Au-delà des gains matériels dont Iso compte bénéficier à travers ce jeu, Internet accorde à Iso une autre modalité de vie – l'expression de ses aspirations humaines. D'après Mbembe, « les outils technologiques qui saturent nos existences deviennent des extensions de nous-mêmes et, à travers ce processus, d'autres relations sont créées entre les humains et les objets que les traditions africaines ont longtemps anticipées. En effet, dans les traditions africaines antiques, les êtres humains n'étaient jamais satisfaits d'être seulement des êtres humains, ils étaient toujours en quête d'un supplément à leur humanité. [...] La modernité disqualifia de telles manières d'être et les confina à l'enfance de l'Homme » (2020 : 94).

Dans son livre, *Condition de l'homme global*, traduit par Françoise Bouillot, Arjun Appadurai affirme que plus de la moitié de la population mondiale vit dans la pauvreté la plus extrême (194). Avec la prolifération de nouvelles technologies, ces gens prennent conscience de

l'existence d'autres possibilités, à travers les films à la télévision où sur Internet, pour améliorer leur vie. Les images en tant qu'objets culturels acquièrent rapidement la capacité de franchir les frontières et influencent les comportements. Selon Appadurai, « [c]ette accélération est une conséquence de la vitesse et de la dissémination d'Internet, qui s'accompagne en outre d'une multiplication simultanée des voyages, des médias transculturels et de la publicité mondiale » (79). Le pouvoir des images crée des espaces-temps imaginaires et poussent les gens qui sont dans des situations précaires à prendre des risques. Par exemple, la plupart des gens qui émigrent le font soit pour des raisons économiques, soit pour fuir des guerres. Dans le cas des Africains, les années 1970 et 1980 ont été marquées par des périodes économiques très difficiles que les économistes attribuent, à tort ou à raison, en grande partie aux plans d'ajustement structurel. Cette période, selon Appadurai, coïncide avec le début de la mondialisation telle que nous la connaissons actuellement (223). Ces mesures consistaient en la réduction des dépenses gouvernementales, celle des investissements publics et la contraction des fonctionnaires. L'impact de ces mesures est ressenti à travers tous les secteurs, notamment l'éducation, la santé et le pouvoir d'achat, si bien que les parents n'avaient plus les moyens de nourrir leurs enfants comme il faut, et encore moins de les instruire. Cette situation a engendré plus de chômage, de corruption et de pauvreté. La carence de débouchés a occasionné, d'une part, la débrouille et, d'autre part, l'inaptitude à cause du manque de compétences et de créativité. Dans ce dernier cas, le bien-être se trouve dans l'ailleurs. Les programmes d'ajustement structurel imposés par les bailleurs de fonds n'ont pas eu le même impact sur tous les pays africains, mais ils ont constitué un alibi de taille à certains dirigeants qui, au lieu de rembourser la dette contractée, se mettaient l'argent dans les poches, justifiant la misère de la population par la contrainte monétaire : « Commencée au début des années 1970, ce glissement s'est étalé sur près d'un quart de siècle. Il est loin d'être parvenu à son terme. Même s'ils n'ont joué à eux tout seuls le rôle que leurs

critiques leur accordent généralement, les programmes d'ajustement structurel des années 1980 et 1990 en ont constitué un des tournants les plus marquants » (Mbembe, 2010 : 180). Les modalités d'inclusion de l'Afrique dans l'économie internationale que nous venons de souligner signaient l'introduction de nouvelles technologies, dont notamment les télévisions éducatives (Mignot-Lefebvre, 1994).

Certes, les nouvelles technologies contribuent à l'élargissement du fossé entre les riches et les pauvres, mais elles aident les petites économies bien qu'elles soient à la base de l'informalisation accrue de l'économie.

Les exclus sociaux de cette ère de la mondialisation comparativement à ceux des siècles derniers sont généralement avantagés dans la mesure où ils inventent les moyens d'échapper à leurs conditions grâce aux nouvelles technologies, ce qui devient un peu ambigu, et donc sujet au traitement ironique des auteurs, si de telles évasions reflètent plus les conditions de l'imaginaire social que la réalité concrète. Les peurs sociales deviennent un leitmotiv pour cette génération high-tech de sortir de la périphérie où la société les a confinés pour s'imaginer une vie en-dehors de la marge. L'imaginaire social en tant que rêve permet aux marginalisés de s'extraire des carences dont les causes sont multidimensionnelles, par l'institution de leur propre centre dont ils définissent eux-mêmes les paramètres. Les images qu'Isookanga découvre pour la première fois sur Internet, deviennent des catalyseurs du désir de changer sa vie. C'est ainsi qu'Iso décide de quitter le village pour la capitale où il croit pouvoir réaliser son rêve :

Après deux jours, en passant la porte des Établissements Ekanga Kutu, magasin où officiait Bwale, Isookanga avait eu le pressentiment qu'il ne franchirait plus ce seuil encore longtemps. À cette idée, il avait rejeté les épaules en arrière et relevé le menton, le portable au bout d'un bras [...]

– Regarde comment la vie devrait être, s'écria Isookanga en désignant un calendrier des Établissements Ekanga Kutu représentant une vue nocturne du boulevard du 30 – Juin à Kinshasa. Regarde-moi toutes ces voitures. Et encore, ce n'est pas ce qu'on appelle un embouteillage, tu verrais ça, c'est fabuleux. Les lumières rouges que tu vois seraient plus nombreuses, plus brillantes! Je ne supporte plus l'obscurité ni cet obscurantisme qui règnent ici. (Bofane, 2014 : 32-33)

Deux jours de contact avec Internet suffisent pour que le protagoniste se fasse une idée nette de là où il préfère désormais vivre. Isookanga vient de se rendre compte qu'il y avait mieux ailleurs que le village ne peut lui offrir. Cela lui donne l'idée qu'Internet sera le début d'une aventure dont il ignorait encore les tenants et les aboutissants. Le calendrier qu'il voit chez son ami Bwale attire son attention sur les projections de lumières ainsi que les voitures sur le boulevard. Cette scène nocturne confirme chez Isookanga qu'il y a un monde ailleurs différent de celui dans lequel il vit et le jeune homme croit pouvoir accéder à une vie meilleure que celle de l'ignorance symbolisée par le village. Avant cette scène chez son ami Bwale, Isookanga avait fait une recherche d'images du Congo sur Google. L'image de la ville de Kinshasa sur le calendrier était une confirmation de ce qu'il avait vu sur Internet. Isookanga peut dès lors envisager sa vie à Kinshasa avec la certitude que lui confèrent les images. Selon Mbembe, « [1]a technologie ne veut rien dire [...] sans la capacité de faire rêver ceux qui l'utilisent. Un objet technique n'est bien accueilli dans un espace nouveau que s'il est efficace, et en même temps porteur de promesses, animé par un noyau utopique » (Mbembe, 2020 : 90)

Kinshasa a aussi ses réalités qu'Isookanga n'entrevoit pas encore et qui pourraient constituer des obstacles au rêve, produit de son imagination dont les images vues sur Internet ou sur le calendrier ne peuvent révéler que certaines dimensions. À Kinshasa, contrairement à ce qui

se passe en Europe, Isookanga n'aura pas à affronter le problème de la discrimination raciale auquel fait référence Diome sous la forme d'une mise en garde à ceux qui croient vouloir quitter le continent pour changer de destin. En Afrique, les jeunes ne peuvent trouver du travail et en Europe, où ils veulent se rendre, ceux de leur condition ont déjà du mal à garder leurs emplois.

La mise en œuvre idéologique de différence caractérisée par la couleur de la peau est « maintenue non seulement par la domination directe et la force mais bien plus efficacement, à long terme, par la persuasion, les processus quotidiens de l'hégémonie – très souvent créatifs, inventifs, intéressants et surtout pratiques » (Saïd, 2000 : 172). Cela est illustré par Diome sous une forme de mise en garde sarcastique à ses frères africains qui rêvent de se rendre en France ne sachant pas le traitement dont ils risquent de faire l'objet : « En Europe, mes frères, vous êtes d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers, et ça, ce n'est pas écrit dans la Constitution, mais certains le lisent sur votre peau » (Diome, 2003 : 176).

Ayant appris du régime de colonisation qu'ils étaient différents, inférieurs, les colonisés ont intériorisé les diverses présuppositions toutes faites sur eux (Fanon, 1952 : 8). Dès lors, l'occidental est perçu comme le parfait modèle de l'homme qu'il faut imiter et l'Occident comme un paradis où coulent « le lait et le miel ». Car, pour les ex-colonisés, la Métropole est synonyme de l'absence de misère, du moins dans la manière dont celle-ci a toujours été représentée. Selon Fanon, la production de ce complexe d'infériorité provient « d'un double processus » qui nécessite « une prise de conscience abrupte des réalités économiques et sociales » (Fanon, 1952 : 8) afin de désaliéner l'Africain (Fanon, 1952 : 8). Selon cette analyse psychologique qu'il effectue, Fanon avance que le double processus à la base de cet « édifice complexuel » est premièrement économique, et ensuite épidermique (Fanon, 1952 : 8) ou social.

Dans ce nouvel ordre mondial où le fossé entre les riches et les pauvres ne fait que s'élargir, il est difficile de persuader un jeune Africain que la pauvreté n'est pas propre à l'Afrique. Comme nous le verrons dans l'étude de notre corpus, les jeunes développent leur imaginaire social à partir de ce qu'ils voient dans les médias et de ce qu'ils entendent dire.

Dominique Kalifa nous présente, à travers *les bas-fonds*, la déstabilisation des structures sociales occidentales à l'aube de l'ère industrielle. Les représentations des pauvres que font les romanciers, les observateurs et les journalistes cités souscrivent à l'expression des angoisses et des inquiétudes des élites qui relèvent de l'imaginaire social à ces moments précis de crise pour dire l'intolérable autant que le tolérable, et pour concevoir ou formuler les possibles lignes de fuite (Kalifa, 2012 : 21). Des moments semblables, c'est-à-dire ceux d'angoisses et d'inquiétudes, sont aussi vécus par les jeunes Africains, représentés par les personnages décrits par les romanciers qui, contrairement à ces écrivains auxquels Kalifa fait allusion (dont Victor Hugo), émigrent vers un ailleurs géopolitique imaginaire.

Kalifa définit l'imaginaire social comme : « Un système cohérent, dynamique, de représentations du monde social, une sorte de répertoire des figures et des identités collectives dont se dote chaque société à des moments donnés de son histoire. Les imaginaires sociaux décrivent la façon dont les sociétés perçoivent leurs composantes – groupes, classes, catégories, hiérarchisent leurs divisions, élaborent leur avenir. Ils produisent et instituent le social plus qu'ils ne le reflètent » (Kalifa, 2012 : 20-21). Cette définition fait écho aux propos de Bronislaw Baczko. Celui-ci postule que ce sont les événements qui posent l'imaginaire social à des moments spécifiques et pour une période bien déterminée. Dans les sociétés occidentales du XIXe siècle, par exemple, Kalifa démontre que c'est l'ensemble des figures émanant de l'imagination urbaine qui est la cible des fantasmes de la classe moyenne. A cette époque, qui est

caractérisée par l'industrialisation, les ouvriers sont perçus comme une menace. Vivant souvent dans des greniers ou dans des caves insalubres, les ouvriers sont comparables aux clochards. Comme eux, les ouvriers ne mangent pas à leur faim. Mais la façon dont ils sont décrits ne leur rend pas justice. Nous remarquons une situation similaire dans l'œuvre de Bofane où les enfants de rue, communément appelés des « Shégués », dorment au marché central de Kinshasa à la belle étoile. Caractérisés par la souillure autant morale que physique, ils sont éparpillés dans tous les quartiers de la ville près des endroits où ils peuvent étancher leur soif et assouvir leur faim. Mais le marché central constituant un lieu de prédilection – un grenier pour eux. Leur vie tourne autour de ce Grand marché où ils aident à porter les cartons des femmes venues faire leurs courses en échange de quelques billets. Certains d'entre eux y travaillant comme vendeurs ambulants des produits recyclés comme les DVD, les téléphones cellulaires, alors que d'autres font du maraudage. C'est dans ce milieu – fief des shégués - qu'Isookanga trouve domicile, commence à vendre des sachets d'eau et devient représentant des shégués. Bofane les compare aux rats qui jonchent les égouts de Paris, de New York ou de Mumbai (Bofane, 2014 : 102) une classe d'exclus caractérisée par le vice qui constitue comme les ouvriers décrits par Kalifa, une menace sociale.

Cornelius Castoriadis suggère que les imaginaires sociaux ne sont pas le fait du social, mais qu'ils le créent. Cette assertion vient appuyer ce que Saïd affirme au sujet de l'invention du concept de l'*orientalisme*: « La notion de frontière entre l'Est et l'Ouest, les sentiments d'infériorité et de force projetés à divers degrés, l'étendue du travail accompli, le type de traits caractéristiques attribués à l'Orient : tout cela témoigne d'une division volontaire, imaginaire et géographique, effectuée entre l'Est et l'Ouest et vécue au cours des siècles » (Saïd, 2005 : 347). Ce tableau dressé par Saïd présente un caractère selon lui fallacieux – institué pour justifier l'occupation. L'auteur exprime la même perception des faits lorsqu'il explique dans son livre

Culture et impérialisme que la culture a joué un rôle indispensable dans la domination européenne du monde (2000, 316). Ces imaginaires sociaux sont exprimés, selon Kalifa, à travers les récits et les intrigues (21). Kalifa et Popovic ont selon nous des perceptions complémentaires de l'imaginaire social : l'imaginaire social renvoie à « un ensemble interactif de représentations corrélées, organisées en fictions latentes » (Popovic, 2008 : 24). Ces fictions font l'objet du démantèlement de la part de Diome et Bofane qui, par le moyen de la satire mettent en scène des personnages hantés par leur imaginaire. C'est ainsi que nous allons en examiner les impacts à travers l'humour et l'ironie – deux formes satiriques.

2.2.3 L'humour et l'ironie

L'humour et l'ironie vont nous permettre de relever de potentielles anomalies engendrées par l'usage des technologies notamment le téléphone, la télévision et l'Internet. Nous avons choisi l'ironie et l'humour parce que, misant sur la feinte, les deux procédés permettent d'articuler et de dépeindre de dures réalités historiques, culturelles et sociales. Les critiques, souvent implicites, se manifestent sous forme de jeux dans la mesure où le comique se déploie par exemple même dans une situation tragique. Ces deux procédés facilitent la compréhension de l'approche postcoloniale dans la mesure où ils servent à l'analyse de textes générés dans un contexte d'opposition aux présupposés d'une culture dominante face aux anciens colonisés. Étant donné qu'ils tablent sur la contradiction, les anomalies relevées à travers ce schéma constitue une déviation eu égard à la norme que les auteurs mettent en scène dans leurs textes où le risible exprime et subvertit la sujétion. L'objet du rire devient la cible à laquelle on conteste et critique les valeurs. Selon Jean-Marc Moura, « [e]st risible toute anomalie consistant en une déviation par rapport à une norme générale ne souffrant aucune exception : texte pour rire contre, ou l'objet du rire est une cible à laquelle on oppose des valeurs » (Moura, 2010 : 77). En même temps, l'ironie et l'humour aident à comprendre l'imaginaire social parce qu'ils déconstruisent cette

« réalité » constituée de rêve auquel les membres d'une communauté adhèrent en fonction de ce qu'ils perçoivent (que ça soit par la lecture, la vue ou les contes oraux), et dont ils se servent ensuite comme référence pour se représenter leur expérience vécue.

L'humour et l'ironie nous serviront dans cette recherche de méthode d'approche; ils ont été beaucoup utilisés par les auteurs africains dans leur démarche poétique et ces techniques aident les auteurs de notre corpus à questionner leurs rapports avec la technologie et les idéologies qui la sous-tendent. Si le but de l'art est la recherche et l'expression de la vérité, dans quelle mesure les effets d'ironie et d'humour deviennent-ils des outils au sein de cet espace de créativité qu'est la littérature et quel rôle jouent-ils dans l'exercice de cette créativité ? Ces deux procédés sont des moyens d'expression utilisés par les textes satiriques comme ceux de nos deux auteurs. Or la satire est une critique indirecte – une dénonciation parfois acerbe des déviations par raillerie des autorités, des institutions financières, internationales ou du pouvoir politique dans le but de modifier les comportements. Elle se confond à l'ironie dans le sens où la satire « répond ordinairement à une réduction souvent signalée par un nom qui annonce son travers dominant » (Moura, 2010 : 236). C'est-à-dire en disant le contraire de ce que l'on pense. Comme l'ironie, la satire ne donne pas toujours lieu au rire – caractérisée d'implacable, la satire tient lieu de leçon (Moura, 2010 : 238) par la formulation tordue de la réalité dissimulée sous forme de fiction. D'après Moura, la satire « voudrait corriger un déséquilibre jugé indigne, car s'il y a une chose que le satiriste refuse de trouver comique, c'est bien l'objet de son indignation : il parle au nom de la vérité » (Moura, 2020 : 92). En déformant la réalité, les auteurs se protègent : « l'Art constitue un refuge idéal pour les âmes sensibles, à moins qu'il ne soit plus juste d'affirmer que ces âmes sensibles ont imaginé l'art pour se protéger de la lumière trop aveuglante de la réalité vulgaire » (Guimbretière, 1960 : 349). Selon Guimbretière, l'humour et l'ironie ne constituent pas seulement des techniques pour se protéger, mais ils servent aussi à ravir l'esprit du lecteur

afin de l'amener soit à réagir soit à prendre conscience d'un problème ou d'une contradiction. Aussi, l'humour et l'ironie s'avèrent-ils des leviers satiriques efficaces dans le sens où ils participent du « jeu ¹⁷», et par conséquent aident le lecteur à se désagréger de la réalité et à se libérer par l'évasion (Guimbretière, 1960 : 350).

Citant Kurt, personnage principal de *L'Équation africaine* de Yasmina Khadra paru en 2011, Vincent Simédoh remarque que l'ironie est une manière pour les auteurs africains de subvertir le discours de l'autre sans en avoir l'air. Une façon pour eux de remettre en question les présuppositions sans offenser, et en même temps l'humour devient une valeur thérapeutique pour se guérir : « [I]ls rient de leurs déconvenues comme d'une farce ratée. Ils sont là, heureux d'être ensemble, solidaires et complices, et s'ils se moquent de leur naïveté, c'est pour s'éveiller à la fragilité des choses afin de mieux les apprivoiser. Je les envie, envie leur maturité que sédimentent tant de souffrance et d'épreuves cauchemardesques, leur recul philosophique qui supplante les traumatismes et les désastres, et leur humour qui semble tenir crânement tête à un sort injuste et traître dont ils ont quelque part décrypté le mécanisme » (Simédoh, 2012 : 2).

Un recul pour transcender les traumatismes et les désastres auxquels le continent n'a cessé de faire face depuis plus de cinq cents ans si l'on remonte au XVIe siècle avec la traite transatlantique. Le rire comme thérapie n'est-il pas aussi une manière subtile de cacher et de suggérer à la fois la frustration des auteurs africains vis-à-vis de certaines réalités sociales et politiques? Ces auteurs ne reflètent pas seulement la maturité, mais ils font aussi une démonstration du pouvoir de critiquer et de déjouer les déconfitures et les illusions créées par le rapport historique entre l'Afrique et la technologie de communication. Ils choisissent à travers leurs personnages de déconstruire les perceptions et les apories, faisant de l'humour et de l'ironie

¹⁷ C'est l'auteur qui souligne.

l'expression par excellence du dévoilement, comme si la satire était une manière de cacher et de laisser entrevoir leurs vraies intentions. Vus de ce point de vue, l'humour et l'ironie font planer une certaine ambiguïté dans la mesure où les faits les plus tragiques ouvrent la voie à la fois au comique et à la conscientisation. La satire a recours à l'humour et à l'ironie pour critiquer les autorités, les institutions et/ou le pouvoir de manière détournée – ce que le postcolonialisme n'a cessé de réclamer.

L'humour et l'ironie relèvent aussi du dérivatif, un bouclier pour se protéger contre les instincts malveillants des détenteurs du pouvoir qui cherchent souvent à réduire les auteurs au silence. Aussi, l'humour et l'ironie souscrivent-ils, comme le postule Roland Barthes, au dynamisme sémiotique en faisant «*jouer* les signes plutôt que de les détruire [...] [c'est-à-dire] les mettre dans une machinerie de langage, dont les crans d'arrêt et les verrous de sûreté ont sauté, bref c'est instituer, au sein même de la langue servile, une véritable hétéronymie¹⁸ des choses » (Barthes, 1978 : 28). L'adoption de la satire comme forme artistique permet aux auteurs de mettre en cause les vices, de se moquer de la nature humaine, et de jouer le jeu du camouflage circonscrit par le langage qu'ils adoptent. Dès lors, l'application du comique ne se limite pas seulement aux faits divers, mais elle couvre aussi les problèmes inhérents au discours social. Les représentations de la technologie dans les œuvres de Diome et de Bofane s'inscrivent dans ce schéma.

Les révolutions artistiques débutées au XXe siècle par des auteurs tels que Césaire, Senghor, Ngugi et Fanon, pour en nommer seulement quelques-uns, ont abouti aux grands changements dont les indépendances. Mais le legs du colonialisme persiste, y compris la reproduction de relations économiques et sociales d'autrefois. Les impacts psycho-affectifs de

1 8

Dans le sens où la fiction et le changement de style servent de camouflage aux auteurs qui opèrent dans un environnement qui leur est hostile.

subjectivité analysés par Fanon survivent à ces indépendances dans la mesure où « le préjugé de couleur » persiste (Fanon, 1952 : 95).

Dans leurs écrits, les auteurs africains engagent les lecteurs à une interprétation textuelle proche de leur quotidien, les aidant à se créer une image somme toute différente de celle souvent caricaturale de ce qu'ils sont. Encore faut-il que ces textes soient compris pour leur message, d'autant plus que le style que la plupart ont choisi aboutit à la réduction du sérieux de leur message parce que « le rire s'oppose aux normes sérieuses, au sacré. Il est un principe de rabaissement du sublime, du pouvoir, du sacré ; il met la hiérarchie à l'envers en inversant le haut et le bas, en précipitant tout ce qui est sublime et digne dans les gouffres de la matérialité » (Simédoh, 2012 : 2). C'est en fonction de cette manière différente de dire le monde que nous examinerons les notions d'humour et d'ironie comme formes esthétisantes à la lumière des théories littéraires et philosophiques de quelques penseurs.

Dans son livre *Le monde comme volonté et comme représentation*, Schopenhauer suggère que :

L'origine du ridicule est toujours dans la subsomption paradoxale et conséquemment inattendue d'un objet sous un concept qui lui est par ailleurs hétérogène, et le phénomène du rire révèle toujours la perception subite d'un désaccord entre tel concept et l'objet réel qu'il sert à représenter, c'est-à-dire entre l'abstrait et l'intuitif. Plus ce désaccord paraîtra frappant à la personne qui rit, plus vif sera son rire. Donc, tout ce qui excite le rire renferme deux éléments, un concept et quelque chose de particulier, objet ou événement ; cet objet particulier peut sans doute être subsumé sous ce concept, et pensé par son entremise ; mais à un autre point de vue, essentiel celui-là, il n'en relève aucunement, et au

contraire est radicalement distinct des objets que ce concept représente à l'ordinaire. (Schopenhauer, 2018 : 771-772)

Selon ce point de vue, le rire est une expression du décalage entre le concept et sa projection (caricaturale), suscité par l'image fortuite produite par la contrariété ou la répugnance. Dans les textes à l'étude, nous remarquons des cas où le désaccord entre l'objet et sa représentation est très frappant, à un point tel qu'aucun rapport n'existe entre le signifiant et le signifié. Par exemple, dans le cas de la glace et des bouts de bois concus par les enfants dans Le ventre de l'Atlantique, la conception du rire selon Schopenhauer suggère un problème de perception dans la mesure où l'effet du ridicule dépend de la compréhension de l'individu, d'où toute la question de subjectivité. Cette façon de voir le risible place ce dernier dans la catégorie de la frivolité et attire dès lors l'attention sur l'objet du rire. Le caractère subjectif est aussi souligné par Gérard Genette qui soutient pour sa part que le « comique » consiste dans un « prédicat esthétique » comme la beauté ou l'élégance (Genette, 2002 : 148). Pour Genette, « [r]ien ne fait rire tout le monde *a priori* et en vertu d'un principe universel et absolu. [...] J'appelle comique ce qui me fait rire¹⁹ » (Genette, 2002 : 148). Ainsi, l'effet comique peut se limiter à l'auteur sans qu'il n'engendre chez le lecteur le rire. Ce qui nous amène à l'étude de ces deux procédés.

L'ironie, telle que définie par Schopenhauer, est un calembour dissimulé derrière le sérieux et dont l'humour est son contraire :

Si la plaisanterie se dissimule derrière le sérieux, nous avons l'ironie ; ainsi par exemple, quand nous semblons entrer sérieusement dans des idées contraires aux nôtres et les

_

¹⁹ C'est l'auteur qui souligne.

partager avec notre adversaire, jusqu'à ce que le résultat final le désabuse sur nos intentions et sur la valeur de ses propres pensées. [...] Le contraire de l'ironie serait donc le sérieux caché derrière la plaisanterie. C'est ce qu'on appelle humour. On pourrait le définir : le double contrepoint de l'ironie [...]. L'ironie est objective, combinée envers autrui ; l'humour est subjectif, visant avant tout notre propre moi. [...] L'ironie commence par une physionomie grave et finit par un sourire, l'humour suit une marche opposée. (Schopenhauer 2018 : 781-782)

L'humour selon cette définition s'exerce comme un trompe-l'œil dans la mesure où derrière l'apparente drôlerie se niche des situations somme toute dramatiques. Le référent dans ce cas peut être l'humoriste qui rit de lui-même ou qui fait rire quelqu'un d'autre. Que de fois avons-nous entendu dire des humoristes, que derrière les comédies se dissimulent les peines. Pendant qu'il fait rire les autres, l'humoriste se fait l'objet de ses propres drôleries. D'où l'aspect thérapeutique de la notion du rire afin de ne pas sombrer.

Dans son article « Hegel, Kierkegaard et l'ironie contemporaine », Michaël Foessel définit l'ironie comme « un jeu avec le langage [qui] consiste à exprimer le contraire de ce que l'on pense en imitant la syntaxe du discours dominant [...]. Un énoncé ironique déjoue plutôt le jugement attendu en affirmant l'inverse de ce que tout le monde peut constater » (70). Selon Foessel, « [l]es dénonciations [...] insistent souvent sur ces mises en scènes où la société se donne l'illusion d'entretenir une distance avec elle-même. Faute de pouvoir articuler une critique du présent, on l'amène à se répéter jusqu'à l'absurde » (70). Il s'agira d'examiner les effets de la technologie qui font l'objet de la critique par le biais de l'ironie. Foessel insiste sur le fait que la remise en question du discours par l'ironie est le résultat « d'une insatisfaction à l'égard des discours officiels dont l'individu pressent qu'ils masquent l'essentiel » (71). Cette remise en

cause de la doxa par l'ironiste n'est pas aussi transparente que le discours dominant, même si dans les deux cas, il y a de la dissimulation. Pour le premier, la dissimulation est dans le mobile, et pour l'ironiste, celle-ci se situe dans le langage. L'ironie permet de mettre à jour ce que le discours dominant a occulté et exige, pour ce faire, de creuser le texte pour élucider le message à travers les signes dont le langage est composé et qui permet l'expression de soi. Par exemple, dans Congo Inc., le narrateur décrit la scène qui a précédé l'installation du pylône sur un ton essentiellement sérieux : « Malgré le dénuement presque total, les visages étaient radieux et brillaient de l'huile de palme dont chacun avait enduit son épiderme le matin. [...] La population debout dans la canicule eut droit à une succession de discours interminables sur la modernité en tant que fer de lance du développement. Succédant à tout cela, des tambours au loin annoncèrent enfin ce que tout le monde attendait depuis longtemps : le défilé inaugural » (Bofane, 2014 : 24-25). Ce qui est masqué ici se révèle dans l'objet du discours – ce qui institue un paradoxe par rapport à la population dont la vie est caractérisée par la tradition mais qui affiche une joie pour la modernité dont ils sont exclus. Bofane remet en cause ces discours qui font fi de cette pauvreté apparente et démontre par là que le développement dont il s'agit à travers la technologie est celui de la Chine symbolisée par China Network, propriétaire de la tour. L'idée d'avoir droit aux discours dans la canicule cache et suggère quelque chose de pernicieux et d'immoral traduit par le langage de la moquerie. Car il n'y a aucun avantage à écouter des discours au sujet de la modernité dont on n'est pas bénéficiaire, ce que la population debout semble ignorer tout en souffrant de la chaleur.

Cette remise en cause n'est pas limitée aux discours officiels, mais elle s'étend à toutes formes de discours notamment de la doxa qui, comme le remarque Saïd, ont servi de fondement à l'édification de l'infrastructure coloniale (Saïd, 2000 : 85). Car les mots ne sont pas neutres soulignait Miano récemment : « il importe de se souvenir que le langage, les mots, les

désignations, ne sont pas neutres. Les langues, qui sont des systèmes de pensée, ont été des instruments d'assujettissement, les outils d'une pénétration par effraction au cœur de visions du monde qu'elles ont contribué à brouiller. Les mots qui constituent les langues ont servi à fracturer l'unité du genre humain, à expulser des peuples de la famille humaine » (Miano, 2017 : 106). Les mots ont le pouvoir soit de construire soit de détruire, d'encourager ou de décourager. Cette constitution des mots est ce que nous appelons discours, auquel nous devons le monde ou la société telle qu'elle existe : « On en retrace l'origine au XVIe siècle où le concept a été utilisé pour décrire tout type d'élocution, de propos ou de conversation qui, avec le temps devenait de plus en plus employé pour décrire un discours formel et d'autres formes d'écrits²⁰ » (Ashcroft, Griffiths, et Tiffin, 2013 : 83).

Cependant, notre compréhension du terme de discours et son application dans notre contexte se situent hors du simple fait de parler et s'accordent avec la conception de Michel Foucault à laquelle Ashcroft fait référence et selon laquelle le discours est : « a strongly bounded area of social knowledge, a system of statements within which the world can be known. The key feature of this is that the world is not simply 'there' to be talked about; rather, it is through discourse that speakers and hearers, writers and readers come to an understanding about themselves, their relationship to each other and their place in the world (the construction of subjectivity²¹). It is the complex of signs and practices which organises social existence and social reproduction » (Ashcroft, Griffiths, et Tiffin, 2013:83).

Cette caractérisation particulière du discours renvoie à la production d'une grande partie de la littérature du XIXe siècle, laquelle a été à l'origine de la société moderne et de ses avatars, selon Saïd, car c'est à travers le discours que l'Europe s'est construit une image posée comme

²⁰ C'est nous qui traduisons.

²¹ Souligné par les auteurs.

antonymique au reste du monde, qui se découvre « subalterne » par un processus d'assignation identitaire. Il ne s'agissait pas de parler du monde tel qu'il se présentait, mais de se construire, par des discours, une société qui changerait les rapports et la manière d'être au monde.

Mbembe suggère, pour sa part, que lorsqu'il s'agit de l'Afrique, qu'il soit savant ou vulgaire, le discours sur celle-ci n'a jamais été représentatif de ce qu'elle constitue : « [...] il n'y a presque jamais de discours sur l'Afrique pour elle-même », conclut-il (Mbembe, 2000 : 10). L'Afrique est, dès lors, une création de l'Europe pour servir de comparaison avec la prétendue supériorité qu'elle s'est construite au fil des siècles. Mais cela n'est pas l'avis de Saïd qui, en référence à Frantz Fanon, rappelle que « l'Europe est littéralement la création du tiers monde » (Saïd, 2000 : 284). Saïd suggère que les auteurs de la postcolonie font une réévaluation des visions du passé pour un avenir nouveau : « On voit tout cela chez Rushdie, [...] Aimé Césaire, Chinua Achebe [...] Et désormais, ces auteurs peuvent vraiment lire les grands chefs-d'œuvre qui non seulement donnaient d'eux une image déformée, mais les jugeaient par définition incapables de lire ce qu'on écrivait à leur sujet et d'y réagir directement » (Saïd, 2000 : 71-72).

L'ironie est alors un des dispositifs choisis par les deux auteurs de notre corpus pour répondre à cette image déformée par l'entremise de leurs personnages. Car l'ironie cherche à exposer la discordance entre le réel et le langage. Elle n'est sans doute pas une simple articulation du réel, mais elle se pose en éclaireur des discours par opposition à la réalité, et elle a comme point de mire le discours social (Foessel, 2013 : 71). L'ironie serait, dans ce cas, une démonstration/construction de l'écart entre le discours et la réalité. Pour Gloria Onyeoziri, "[t]he distance that practice creates between the speaker and the subject/object of discourse is a part of the linguistic and rhetorical competence needed for its production and reception" (Onyeoziri, 2011: 26). Onyeoziri observe que l'expression par ironie s'est avérée nécessaire dans le contexte

des auteurs africains à cause de la montée de l'altérité dans l'univers de la communauté africaine. La critique insiste : "[A]t an early stage, authors needed to couch their critique of imperialism in irony in order to escape censure and satisfy their European publishers, readers, and critics; even when the need for such subterfuge became less urgent, it remained important to show the Other that his or her claim to superiority lacked solid foundations" (Onyeoziri, 2011: 25). Quand bien même certains aspects de la censure n'existent plus, il y a toujours des difficultés que les auteurs africains rencontrent dans le cadre de la publication de leurs œuvres. L'ironie reste un moyen efficace pour se moquer des discours officiels tels que ceux avancés au sujet de la haute technologie.

Pour montrer les impacts négatifs de la technologie en Afrique, l'auteur, par l'entremise du narrateur omniscient de *Congo Inc.*, dépeint une situation invraisemblable qui implique les multinationales étrangères et les Africains comme collaborateurs dans la course au développement :

Depuis, Kiro – devenu commandant Kobra Zulu – et ses hommes, sous des dénominations qui pouvaient changer à tout moment, avaient semé la terreur et la désolation pendant des années. Cette partie du Congo était devenue une zone de non-droit où la chair humaine était débitée comme de la viande à l'abattoir et où seule la poudre avait encore voix au chapitre. Ceux qui y étaient nés devaient comprendre que leurs champs, leurs maisons, leurs femmes étaient à la disposition des nouveaux conquérants et des multinationales exerçant dans les secteurs de la haute technologie et des mines. (Bofane, 2014 : 79-80)

Kiro appelé aussi Bizimungu est un ex-combattant du FPR (Front patriotique rwandais) qui s'était infiltré au Congo lors des massacres entre Hutu et Tutsi, qu'il poursuivait avec son

bataillon. Bien que démobilisé et sans uniforme, il fut reconnu et arrêté par des militaires congolais. C'est alors qu'il décida de sauver sa peau en se présentant comme quelqu'un de Masisi, territoire du Nord Kivu en proposant ses services aux militaires parqués à la frontière (Bofane, 2014 : 268-270). Au Congo, Kiro est considéré comme un Congolais mais dans ses actes, il agissait au nom du Rwanda où ses anciens collègues d'armes maintenant au pouvoir lui demandaient de leur faciliter l'accès aux terres et richesses du Kivu pour soulager le manque des ressources chez eux (Bofane, 2014 : 79). C'est dans ce contexte que le narrateur le décrit comme quelqu'un qui semait la terreur dans cette partie du pays. Ici, ce sont les armes qui dictent la loi dans le sens où la population et tout ce qui lui appartenait désormais pouvaient être à la merci des milices et de leurs maîtres. Selon le narrateur, Bizimungu et les multinationales participaient à « l'éradication systématique et méthodique d'une population donnée selon des critères qui, avec un peu de patience, seraient bien dévoilés un jour » (Bofane, 2014 : 79). L'ironie est illustrée en raison de l'écart entre le discours et la réalité et cela à deux niveaux : d'abord avec l'éradication de la population qui vit dans cette région, le développement serait impossible à cause l'absence de ceux qui peuvent le rendre possible. Ensuite, en déployant cette mise en scène, l'auteur voudrait montrer le développement par la technologie comme un trompe-l'œil et expose le vrai mobile derrière le discours qui s'inscrit dans l'enrichissement et le développement des prédateurs.

En matière de technologies nouvelles, les discours se sont multipliés quant à la pertinence de ces outils pour le développement du monde non industrialisé, particulièrement en Afrique. Nous verrons à travers les analyses qui suivent dans quelle mesure le mimétisme de ce modèle de développement facilité par les technologies peut être applicable au continent africain, et pourquoi l'emploi de l'ironie s'impose pour le dénoncer.

Henri Morier définit l'ironie comme :

[L]'expression d'une âme qui, éprise d'ordre et de justice, s'irrite de l'inversion d'un rapport qu'elle estime naturel, normal, intelligent, moral, et qui, éprouvant une envie de rire dédaigneusement à cette manifestation d'erreur ou d'impuissance stigmatise d'une manière vengeresse en renversant à son tour le sens de mots (antiphrase) ou en décrivant une situation diamétralement opposée à la situation réelle (anticatastase). Ce qui est une autre manière de remettre les choses à l'endroit. (Morier, 1975 : 555)

Cette façon de voir l'ironie justifie dans une grande mesure l'usage de ce procédé par les auteurs africains. C'est pour eux une manière de remettre de l'ordre là où il a été renversé.

L'ironie souscrit à la critique de l'injuste, de l'anormal et de l'immoral. Elle fustige le rapport inversé, et en même temps, elle se sert de cette inversion pour décrire des situations récusables.

Ce fonctionnement conduit à l'institution d'un paradoxe « parce que [l'ironie] s'oppose d'une part à l'opinion courante ou à une situation jugée inacceptable et pour ce faire adopte un raisonnement qui dissimule et contredit son énonciation, l'objet de la critique » (Simédoh, 2012 : 29). Selon Morier, l'ironiste souffre de l'injustice – il est poussé à dire le contraire de ce qu'il pense à cause de l'absurdité de ce qu'il voit. Il est un idéaliste qui cherche à porter correction à la vérité déformée. Dans ses efforts pour y remédier, il use du mépris et/ou de la condescendance pour réparer la distorsion décelée dans les discours (Morier, 1975 : 556).

Ainsi, nous utiliserons la satire sous ses deux formes principales que sont l'humour et l'ironie pour illustrer comment les écrivains du corpus se moquent du dysfonctionnement créé par l'introduction des technologies de communication en Afrique à l'heure de la modernité et de la mondialisation. L'ironie et l'humour sont des formes esthétiques de représentation et de

conception de la réalité sous forme de reproches implicites. La capacité de ces procédés à produire du travestissement discursif, leur manière de s'exprimer, c'est-à-dire, par les moyens de figures stylistiques notamment l'oxymore, l'hyperbole, l'allusion, l'exagération ou encore la syllepse, vont nous permettre de détecter des anomalies langagières. Le décalage entre le signifié et le signifiant nous aidera à bien analyser le problème de la technologie dans *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome et *Congo Inc.* de Jean Inkoli Bofane. En annonçant ce qui devrait être tout en affectant que c'est clairement ce qui est (Bergson, 1947 : 97), nous sommes en mesure de détecter de la contradiction que l'ironie établit. *Congo Bololo*, par exemple qui est sous embargo (Bofane, 2014 : 20), ne peut donc de ce fait acquérir des armes selon l'ONU. Cependant, selon le narrateur, *Congo Bololo* « était [...] l'un des seuls, [...] à posséder de l'armement furtif [...] ne sortant que la nuit pour frapper et disparaître » (Bofane, 2014 : 44). Virtuellement, *Congo Bololo* paraît fort par rapport aux autres multinationales avec lesquelles il est en concurrence dans la course aux minerais stratégiques. Ici, l'ironiste voudrait, par l'inversion, mettre de l'ordre dans une situation qu'il croit anormale.

Ainsi, dans le chapitre 2, nous allons examiner, à la lumière de la critique postcoloniale et de l'imaginaire social, les enjeux posés par la technologie en termes de leur incidence sur ceux qui y sont exposés par rapport au monde réel dans lequel ils vivent. Une attention particulière sera accordée à la critique postcoloniale pour nous guider dans notre démarche parce que l'imaginaire social nous semble faire partie intégrante de la façon dont la population africaine à l'époque postcoloniale conçoit son avenir – un avenir imprégné par un passé où l'imaginaire colonial a engendré la destruction tant au niveau culturel qu'au niveau social. Dans le chapitre 3, l'ironie et l'humour nous permettront de mettre en lumière les anomalies engendrées par la présence de la technologie dans le contexte où elle est déployée. Ces trois théories forment un tout sans lequel l'étude de la technologie serait incomplète dans le sens où ces figures

symbolisent des langages codés pour dire les choses sérieuses sans blesser en guise de remettre de l'ordre, la recherche d'un ordre autre que celui des colonialistes étant la finalité de la critique postcoloniale.

Chapitre 3 : Le postcolonialisme et l'imaginaire social : entrelacement des mondes

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'explorer la problématique sociale engendrée par les nouvelles technologies de communication, dont l'impact bouleverse l'imaginaire et crée des transformations, lorsqu'il ne fait pas peur aux personnages, et ce, à des degrés différents. Dans Le ventre de l'Atlantique, les personnages sont pour la plupart de jeunes analphabètes que l'apparition de la première télévision du village vient de mettre en contact avec un monde dont ils avaient entendu parler auparavant, et qui leur devient soudain accessible sans exiger le moindre déplacement. La télévision leur permet de s'émouvoir par l'imaginaire dans un univers de loin conforme à la réalité qu'ils se sont créée. Madické, l'un des personnages principaux du livre, et petit frère de Salie, la narratrice, n'a pas l'intention de rester à Niodior, son île natale, où il ne voit aucune perspective de vie. Pour lui, le football constitue un moyen de se tailler un avenir en France où il voit évoluer certains de ses compatriotes sénégalais qui ont réussi. Cette conception est partagée par la jeunesse africaine qui n'a pas pu franchir le seuil de l'école, et dont l'issue demeure l'émigration. Les matchs regardés à la télévision inspirent Madické, mais également les récits de ceux revenus de France. Les récits deviennent un leitmotiv qui les incite, ses amis et lui, à vouloir échapper à leur condition. Nous observons, dans Congo Inc., la montée d'un antagonisme entre les membres du même clan qui n'existait pas avant, comme c'est le cas d'Isookanga, que nous appellerons aussi Iso, et son oncle, Lomama. En effet, Iso abandonne le mode de vie ancestral dans la forêt pour la capitale, caractérisée par le système capitaliste dont il se fait le champion. Sa nouvelle perception de vie se butte cependant à celle de son oncle, gardien de la tradition, qui voit son neveu comme un complice de la destruction des valeurs sûres qui résistent depuis des millénaires aux affronts : de l'esclavage à la colonisation, en passant par les dictatures. Ainsi se chevauchent le monde que ces personnages se sont créé et le monde réel dans lequel ils vivent.

Ce chapitre sera divisé en quatre parties : nous analyserons d'abord l'entrelacement des mondes chez les protagonistes, suivi de l'interaction d'Iso et Salie dans leur rapport à l'univers réel et virtuel; ensuite nous examinerons comment les notions de la modernité et de la mondialisation s'articulent dans les deux textes à l'étude; nous interrogerons le rôle de l'homme de Barbès dans cette mondialisation; et nous étudierons enfin le rapport entre l'Ici et l'Ailleurs créé par la technologie dans le contexte de la mondialisation.

3.1 Le réel et le virtuel

Isookanga, le personnage principal de *Congo Inc.*, vole un ordinateur portable appartenant à une anthropologue belge venue à Wafania (une localité située non loin de la ville de Boende dans la province de l'Équateur), avec la délégation de Kinshasa afin d'assister à l'installation d'un pylône de communications. Iso est un pygmée²², vivant au fin fond de la forêt équatoriale dans un pays qu'on peut supposer être le Congo actuel. Iso appartient à l'ethnie Ekonda, dont il attend de devenir un jour chef, lorsqu'il succèdera à son oncle maternel, Lomama, qui veille à sa formation. Lors de l'érection du pylône de télécommunication, Iso vole l'ordinateur de la chercheuse belge : « Progressivement en rampant, il avait tendu le bras et mis la main sur l'étui contenant l'ordinateur d'Aude Martin, posé au sol, non loin de ses pieds. L'Ekonda²³ avait battu en retraite, silencieux, dans la même position que précédemment mais à reculons » (Bofane, 2014 : 30). L'irruption de l'ordinateur dans la vie d'Iso crée des émotions qui transformeront complètement ce personnage :

_

Désigne un groupe ethnique vivant de la chasse et de la cueillette tout au long de l'Équateur, pour ceux-là qui habitent la grande forêt, et dont la taille ne dépasse généralement 1,50 m. Il y a aussi des pygmées loin de la forêt, appelés pygmées de la savane.

Ethnie congolaise rattachée au groupe culturel Mongo dans la province de l'Équateur qui est située au Nord de la République Démocratique du Congo.

Le jeune Ekonda s'en souvenait encore avec émotion : le défilé, l'allure de la délégation venue de la capitale, la chercheuse blanche et son ordinateur portable que le jeune homme avait discrètement récupéré. C'est sûr, sans cet appareil, Isookanga aurait pété les plombs depuis longtemps. Il avait d'abord dû apprendre à le manier, ensuite trouver près du village, un endroit pour pouvoir recharger la batterie régulièrement. [...] Aujourd'hui, il ne pouvait plus se passer de l'ordinateur et le jeu en ligne *Raging Trade* était devenu sa raison de vivre. *Raging Trade*, c'était le jeu indiqué pour n'importe quel mondialiste désireux de se faire un peu la main dans le domaine des affaires. Il était simple. Par le biais de groupes armés et de compagnies de sécurité, des multinationales se disputaient un territoire appelé *Gondavanaland*. (Bofane, 2014 : 18)

Depuis l'évolution des technologies de communication, il y a de cela quelques décennies, aucun autre segment de la société n'y a été si dépendant que celui représenté par les jeunes, et Isookanga ne fait pas exception à la règle. Non seulement l'appareil a créé en lui une dépendance, mais celui-ci occasionne un détachement de la vie réelle, et ce, en raison de l'évasion que le jeu en ligne lui permet de vivre. L'ordinateur vient briser la monotonie des activités quotidiennes auxquelles Isookanga est accoutumé, alors qu'il lui sert en même temps de thérapie. Grâce au jeu vidéo *Raging Trade*, le personnage côtoie un autre monde qui lui était jusque-là inconnu et il apprend l'existence d'un mode de vie nouveau. Dans cet univers imaginaire, Isookanga trouve une raison de vivre qui façonnera sa vie et le conduira à une transformation radicale. C'est à partir de ce jeu vidéo qu'Iso développe le goût de devenir un *businessman*, ce qui l'amène à adopter un style de vie totalement contraire aux modes de vie et aux valeurs qui caractérisent les pygmées.

En effet, depuis que l'ordinateur est entré dans sa vie, la perception du monde a changé chez le jeune Ekonda. Iso ne voit plus l'avenir en termes de traditions. Lorsque Bizumungu, l'exrebelle, lui rappelle sa vie dans la forêt, Iso associe la forêt à l'archaïsme. Le monde dans lequel il aimerait vivre désormais est celui de la modernité, symbolisée par l'ordinateur et le développement urbain. L'accès à la haute technologie, notamment à l'ordinateur, présente des possibilités illimitées aux yeux d'Iso. En s'opposant à l'extension de la forêt, Isookanga croit que celle-ci va rendre la surface à développer plus réduite, alors que le temps est venu de pouvoir évoluer en embrassant la modernité, le monde étant devenu selon lui si petit. Comme le dit Mbembe :

En effet, notre monde – contrairement au monde de la période des « découvertes », au monde colonial des explorations, des implantations et des conquêtes – est devenu très petit. Il n'est plus extensible à l'infini. C'est un monde fini, traversé de part en part par toutes sortes de flux incontrôlés, voire incontrôlables, des mouvements migratoires, des mouvements de capitaux liés à la financiarisation extrême de nos économies et aux forces de l'extraction qui dominent la plupart d'entre elles, notamment au Sud. Il faut ajouter, à tout cela, les flux immatériels portés par l'avènement de la raison électronique et digitale, l'accélération des vitesses, le bouleversement des régimes du temps. (Mbembe, 2017 : 20)

L'arrivée de l'ordinateur sur le marché a eu plusieurs effets, dont les transformations de l'espace réel et du virtuel, de l'entrelacement des mondes au sens de la mondialisation et du dysfonctionnement social, psychologique et économique. Ce que Mbembe dit ici s'articule différemment chez le personnage. Iso affirme que le monde est devenu petit pour d'autres raisons. Il y a deux mouvements : le village devient grand dans l'imaginaire, dans le sens où le

jeune homme envisage de le transformer, et en même temps, Iso rejoint le monde à travers son jeu, et deux articulations se créent.

Appelé à succéder à son oncle Lomama à la chefferie du village Ekanga, Iso n'envisage plus de se plier à cet avenir tracé d'avance que la tradition exige de lui. Il voudrait quitter son village pour se rendre dans la capitale afin d'y « mondialiser ». Les ambitions du protagoniste sont nourries par les découvertes faites dans un monde virtuel. Ce fait annonce le rôle crucial joué par la technologie dans la construction de cette modernité qu'on appelle mondialisation au sens où Held et al cité par Bolduc et Green (2000 : 8) la définissent comme étant un processus englobant toutes les transactions internationales sur les plans commercial, financier et économique.

Dans cette partie, l'objectif est de démontrer comment la technologie entraîne l'entrelacement des mondes, mais aussi l'imbrication de la modernité et la mondialisation. Isookanga – Iso/okanga²⁴ symbolise une marque de certification internationale qui confère aux produits leur conformité aux normes établies. En nommant ce personnage ainsi, Bofane lui confère les mêmes attributs que n'importe quel autre humain contrairement aux perceptions désignant le pygmée comme un sous-homme en raison de ses traits physiques. Dans le monde virtuel, il est à Gondwana, qui rappelle le temps où les continents n'étaient pas encore divisés et

_

²⁴ Iso est le diminutif d'Isookanga. ISO renvoie aussi au nom de l'Organisation internationale de normalisation créée en 1946 dont le siège social se trouve à Genève. Loin d'être un acronyme, ISO vient du mot grec « isos », qui veut dire « égal ». Les spécificités techniques internationales établies par ISO sont semblables aux régulations transnationales qui sous-tendent « l'organisation de la production » et font partie selon Nianga de l'internationalisation des échanges à cette ère de la mondialisation (118). Ces normes sont créées par les membres de l'organisation répartis à travers 164 pays et couvrent quasiment tous les domaines de l'économie incluant la technologie.
https://www.iso.org/fr/about-us.html Consulté le 21 décembre 2019.

Nianga, Nafi. « Normes ISO, droit international et émancipation des pays en développement : éclairages (et impasses) de perspectives d'économie politique internationale ». *Revue québécoise de droit international*. Hors série septembre (2014) : pp.117-145.

où ils constituaient un seul bloc. Le jeu fait revenir ses joueurs à l'origine de ce monde unique, avant la division des continents :

Lorsque les terres du *Gondavanaland*²⁵ apparurent sur l'écran, Isookanga oublia tout et se concentra pour déplacer avec prudence des rampes de missiles sol-sol. Pour déblayer le terrain sur lequel il comptait progresser. [...] Les troupes de *Mass Graves Petroleum*, celles de *Skulls and Bones Mining Fields*, les membres de compagnies de sécurité embauchés par *American Diggers* tombaient, hachés par des tempêtes de shrapnels projetés par *Congo Bololo*. *Congo Bololo* est un raider de la pire espèce. En accaparant toutes les matières premières des terres qu'il avait pu conquérir grâce à son talent de répartition des forces, il avait réussi à affaiblir d'autres concurrents aussi rusés qu'*Uranium et Sécurité*, qui ne pouvaient plus s'approvisionner ni en munitions ni en carburant, ses lignes d'approvisionnement s'allongeant au fur et à mesure de sa progression d'est en ouest sur le terrain du *Gondavanaland*. (Bofane, 2014 : 44)

Raging Trade illustre la capacité d'Internet à unir sur la même plateforme des individus de régions éloignées comme à l'origine où les deux hémisphères faisaient partie d'une même masse appelée Pangée. Ce jeu vidéo constitue une mise en abyme de ce qui se passe dans le monde réel, y compris en Afrique, caractérisée comme ce jeu par une extrême violence. Sur la toile, Iso est absorbé par l'imaginaire qui le détache de la réalité de sa vie dans la forêt. Dans le jeu, il élimine des terrains tous ceux qui lui font ombrage, y compris les autochtones qui n'ont du

-

Une masse de terre dont le nom, tiré d'une région historique au centre de l'Inde, a été donné par Eduard Suess au XIXe siècle, tandis que la croyance selon laquelle ce supercontinent était jadis composé de tous les continents de deux hémisphères revient à un météorologiste allemand, Alfred Wegener, d'avoir imaginé vers 1912 une seule grande masse continentale appelée Pangée dont Gondavanaland formée de l'hémisphère sud constituait la moitié sud de ce supercontinent. https://www.britannica.com/place/Gondwana-supercontinent Consulté le 21 décembre 2019.

reste nulle part où aller pour laisser leurs territoires libres à l'exploitation. Le prix à payer pour la transformation rime chez lui avec ces massacres. En effet, quand il ne s'en prend pas aux propriétaires de terres, le représentant de *Congo Bololo* se défait des diverses milices embauchées par les corporations, mais il s'attaque aussi à ceux qu'il perçoit comme des protecteurs des intérêts américains qui, selon lui font obstacle à son ascension dans leur poursuite en exploitation des minerais pour fabriquer des produits de haute technologie.

Mass Graves Petroleum, Skulls and Bones Mining Fields, American Diggers et Uranium et Sécurité représentent des corporations étrangères qui exploitent les terres de Gondavanaland afin de vendre différents produits nécessaires à l'industrie de la haute technologie avec lesquelles Congo Bololo est en compétition. Chacun de ces noms attribue à la compagnie qui le porte un sinistre rôle qui renvoie aux pertes énormes en vies humaines, c'est-à-dire des compagnies dotées de la capacité à infliger la mort parmi la population innocente vivant sur les terres de Gondavanaland. Ici, l'auteur se moque, à l'aide de noms ironiques de ces compagnies, de la notion même de la mondialisation qui donne à ces dernières le pouvoir de tuer, ce qui s'avère contraire à la fameuse « Déclaration universelle des droits de l'homme » de 1948 au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. En dépit de leur mission consistant à répandre la désolation lors de l'exploitation des terres, ces compagnies jouissent d'une certaine sécurité que leur offre la capacité de dissuasion procurée par le nucléaire comme c'est le cas de *Uranium et Sécurité*. La production des fosses communes auxquelles fait allusion l'auteur se fait en deux temps : d'abord, pendant l'exploitation de l'uranium, et ensuite, après l'utilisation de l'arme nucléaire. Mass Graves Petroleum et Skulls and Bones Mining Fields semblent avoir des troupes sur ces terres, alors que American Diggers est dépeint par le narrateur comme ayant enrôlé les membres de compagnies de sécurité – une référence à peine voilée à la présence de la mission de l'ONU représentée par les casques bleus au Congo accusés d'être au service des États-Unis. La force de

l'ONU s'inscrit dans la possession d'armes que les autres mondialistes ont de la difficulté à se procurer. Ce qui est ironique, car selon Bofane, « Congo Bololo venait d'écoper d'un embargo sur les armes » (Bofane, 2014 : 179).

Affaibli, *Congo Bololo* ne peut se procurer d'armes pour défendre son territoire, devenu désormais un lieu d'affrontement de diverses troupes représentant différentes compagnies rendues puissantes en raison des armes, et du rang qu'occupent leurs pays au sein de l'ONU. À travers son personnage principal, Bofane se moque du rôle de l'organisation internationale, censée œuvrer à la sécurité et à la paix de tous, qui semble être devenue un outil dont se servent les plus influents membres pour promouvoir leurs intérêts nationaux. Avec *Raging Trade*, l'absence de règles fait en sorte que la survie de chaque corporation dépend certainement du déploiement de la force, mais surtout des liens avec les plus puissants de ce monde comme dans la vraie vie, ainsi que le constate Iso avec amertume :

J'avais laminé tout le monde dernièrement, mais il y en a un, *Kannibal Dawa*, qui a méchamment repris du poil de la bête malgré les pertes que je lui ai fait subir. Il a exercé un lobbying crapuleux, et maintenant il a obtenu un siège de membre non permanent au conseil de sécurité de l'ONU. Là, il peut tout faire. Il peut acquérir des armes à l'uranium appauvri au prix du marché, commander des photos satellites, se fabriquer un Dôme d'acier s'il en a envie, mais surtout il peut influencer des résolutions. (Bofane, 2014 : 178-179)

Isookanga croyait avoir anéanti les troupes de ses adversaires jusqu'à ce qu'il se rende compte que la force émanant des armes était subordonnée au rang qu'occupe le pays d'origine de la corporation au sein de l'organisation internationale. Avec ce statut de membre non permanent au conseil de sécurité de l'ONU, *Kannibal Dawa* devient invincible. Désormais, il a le pouvoir

de faire tout ce qu'il veut sur le territoire de *Gondavanaland*. Il peut obtenir et posséder les armes les plus sophistiquées pour se protéger, anéantir qui il veut et orienter les décisions en sa faveur.

Ce commerce, qui fait rage comme le stipule le nom du jeu, a transformé Gondavanaland en un site étranger où, par leurs troupes interposées, les différents pays se font la guerre entre eux pour le contrôle d'un des produits les plus importants à la production des ordinateurs, des téléphones intelligents et des voitures électriques. Selon le narrateur, « [1]e coin où ils avaient dû rassembler leurs troupes regorgeait d'or, de diamants et de cobalt. Ce qui devait arriver était arrivé. Ils avaient commencé à se tirer dessus pour le contrôle des richesses. De loin, Congo Bololo avait assisté au carnage en ricanant » (Bofane, 2014 : 178). Le narrateur suggère que les affrontements dans cette partie du monde, lesquels passent pour une guerre civile, sont plutôt inhérents au contrôle des richesses d'un autre pays par les plus influents. Cette phrase rappelle aussi la raison avancée par Bismarck²⁶ au sujet de la partition de l'Afrique, dont celle du libre accès commercial afin d'éviter des guerres entre Européens sur ces territoires, conduisant ainsi à leur occupation pour ensuite en réclamer l'autorité. Une extrême violence a caractérisé les puissances colonisatrices dont le rapport de force était supérieur à celui des autochtones. Selon le narrateur, Congo Incorporé²⁷ répond au Testament de Bismarck²⁸ lors de la Conférence de Berlin. L'œuvre que les pays occidentaux attendaient accomplir, pour reprendre les mots du Chancelier allemand soulignés par l'auteur dans l'épigraphe, était de faire du Congo une corporation au service du monde entier. Le narrateur attribue ce qui se passe à Gondavanaland à l'accomplissement de l'œuvre de Bismarck entamée depuis le XIXe siècle, en énumérant les

_

[«] Le nouvel État du Congo est destiné à être un des plus importants exécutants de l'œuvre que nous entendons accomplir... ». Remarques de Bismarck lors de la clôture de la conférence de Berlin en février 1885 — reprises dans l'épigraphe par Bofane.

Nous soulignons — Congo Inc.

²⁸ Le sous-titre du livre.

grands évènements qui ont marqué le monde à cause de la contribution du Congo. De la production du caoutchouc pour le démarrage de la révolution industrielle, à la génération de l'uranium pendant la Deuxième Guerre mondiale, en passant par la fabrication de nouvelles technologies comme une suite logique des vœux émis par les grandes puissances de l'époque. Dans ce scénario ironique, c'est Iso l'autochtone qui semble posséder les armes les plus sophistiquées avec lesquelles il affaiblit ses concurrents expérimentés. Mais ses armes sont virtuelles.

Le caractère tragique de ce que décrit le roman de Bofane réside dans le fait que la guerre à *Gondavanaland* paraît être une guerre entre des troupes qui représentent des entités étrangères, à l'instar d'Iso, et où les représentants des troupes de ladite nation semblent inexistants.

Isookanga est représenté comme un homme engagé et doué. Cependant, du point de vue de l'anthropologue, Isookanga n'est pas perçu comme acteur mais comme pygmée :

La jeune femme, le téléphone à la main, avait posé à Isookanga des questions sur son mode de vie, son alimentation, son habitat, les coutumes de sa tribu, avait demandé si on était patriarcal ou plutôt matriarcal, quelle était la place exacte de la femme dans leur société, si entre les autorités et la population la cohabitation était harmonieuse. Bref, rien de neuf. Isookanga avait répondu le plus franchement possible et en avait profité pour exposer ses vues sur la modernité. [...] Dès le début, Aude Martin avait ressenti une émotion indéfinissable en parlant à Isookanga. D'abord, son statut de spécimen humain menacé de disparition à plus ou moins brève échéance lui conférait une aura de fragilité qui avait immédiatement touché la chercheuse. (Bofane, 2014 : 28)

L'image que l'anthropologue belge se fait des pygmées est celle de gens vivant en pleine forêt, totalement exclus du monde du XXIe siècle. Sa peinture du pygmée reste liée aux stéréotypes et à une vision du monde datant de l'époque coloniale. Au-delà de la prétendue objectivité des questions de la chercheuse et de la réelle émotion ressentie par Aude Martin en face d'Iso, le narrateur brosse le portrait d'un individu métamorphosé. La perception qu'entretient l'anthropologue de ce peuple rappelle le discours colonial, qui n'a pas encore changé à propos des anciennes colonies. À travers ses questions, l'anthropologue belge paraît décrire un personnage marqué par la différence qui le rend anormal, faisant de lui un objet de curiosité. Et pourtant, depuis l'irruption de l'ordinateur dans la vie d'Isookanga, il a connu une transformation remarquable qui vient contredire ce qu'Aude Martin considère comme primitif en lui, et qui constitue donc un caractère de différenciation entre eux, dans leurs rapports. La citation suivante montre un décalage entre la manière dont le protagoniste se voit et celle dont il est perçu par Aude Martin. Pour celle-ci, Isookanga, sur qui la chercheuse est venue enquêter, demeure un pygmée, dont le mode de vie est différent de celui du reste du monde, en particulier du monde occidental. Or, dans ses entretiens avec l'anthropologue, Isookanga exprime des besoins communs à tous les hommes vivant dans les villes, question de démontrer qu'il répond aux mêmes normes et aspirations de la modernité que tous les autres, et il n'hésite pas à faire connaître à l'anthropologue son désir de changement :

Il avait tenté de convaincre son interlocutrice qu'il fallait absolument désenclaver la forêt en posant des pylônes de télécommunication partout, afin que chacun puisse être connecté au reste du monde. Ouvrir des autoroutes de l'information, certes, mais pas seulement, il fallait aussi ouvrir des autoroutes tout court, pour que les biens de consommation, qui abondaient ailleurs, puissent profiter à tous. (Bofane, 2014 : 28)

Il ne s'agit pas seulement de connexion Internet pour accéder à l'information et à un autre univers – Iso tenant aussi à souligner l'importance des infrastructures modernes avec lesquelles il associe la dissémination des biens de consommation partout ailleurs. C'est une démonstration de la réflexion du personnage détaché de sa culture en raison de l'influence de la technologie. Malgré le changement qui s'est opéré en lui, aux yeux de l'anthropologue, Iso, l'homme moderne, est toujours perçu comme un primitif – faisant encore l'objet d'études au XXIe siècle. Par ailleurs, Bofane se moque du discours des sciences sociales dans leur capacité à poser « le silence de l'indigène » (Saïd, 2000 : 161).

Cette capacité dépendait, selon Saïd, « de l'Europe à faire entrer [l'indigène] dans ses modes de figuration, pour mieux le voir, le maîtriser et surtout le posséder » (Saïd, 2000 : 161). Saïd accuse les auteurs du XIXe siècle pour l'évocation qu'ils font d'autres régions du monde, notamment l'Afrique, l'Inde ou l'Orient, dans leurs textes. C'est un discours avancé par des académies, discours qui postulait le développement de la linguistique, de l'archéologie, de l'historiographie, de la biologie expérimentale et la discipline de l'orientalisme. Ces « sciences nouvelles et prestigieuses » influencées par les grands instituts scientifiques de Paris soutenaient les « intérêts impériaux » (Saïd, 2000 : 160). Le critique souligne l'ampleur de l'influence des idées d'origine coloniale sur le pouvoir des idées racistes qui ont été l'objet des études dans le monde scientifique du XIXe siècle, et affirme que l'incidence des théories qui prétendaient prouver la supériorité de la race blanche grandissait au fur et à mesure que l'écart se creusait entre les puissances européennes et le reste du monde non européen (Saïd, 2000 : 162). La notion de hiérarchie s'était étendue à tous les domaines. George Stocking cité par Saïd, rappelle que :

Dans l'anthropologie naissante, darwinisme, christianisme, utilitarisme, idéalisme, théorie des races, histoire du droit, linguistique et folklore des voyageurs intrépides

constituaient un cocktail ahurissant, mais dont toutes les composantes étaient prêtes à vanter au superlatif les valeurs de la civilisation blanche. (Saïd, 2000 : 163)

Ces observations s'inscrivent dans une dynamique idéologique que Saïd a analysée dans son livre *L'orientalisme* (2005 : 217-220), où il souligne l'impact des disciplines sociales au regard de relations entre l'Europe et le reste du monde. Saïd insiste sur l'apport de nombreux auteurs des XVIIIe et XIXe siècles aux sciences sociales à travers, par exemple, la théorie de la classification (2005 : 216). Le pouvoir de ses disciplines dites scientifiques était fondé sur un discours commun au sujet des non-Européens partagée par les auteurs à travers les époques qui, affectera ce que pourront faire les bureaucrates, les administrateurs et les armées dans les colonies (2005 : 220). De même, Achille Mbembe dénote un « éclatement de l'univers » de ces sciences alors qu'elles ont servi de modèle de référence à la « rationalité scientifique » (2000 : 30). Mbembe brosse à son tour un portrait de la doxa sur l'Afrique dont les caractéristiques provenaient des « grands récits²⁹» qui semblent avoir perdu, selon lui, leur crédibilité.

Ces réflexions déterminent la rencontre de l'anthropologue belge Aude Martin et d'Iso.

La présence d'Aude Martin ne se justifierait plus parce que « le primitif » d'hier est devenu
l'homme moderne d'aujourd'hui et ne peut continuellement être un objet d'études. Même si
Aude Martin paraît objective, elle sera perçue malgré elle comme étant au service d'une certaine
idéologie. Quant à Iso, nous découvrons un homme déterminé à voir de grandes transformations
dans sa région dont il ne mesure pas l'ampleur.

-

Selon Mbembe, il s'agit de la « croyance en l'inéluctabilité du progrès rationnel, en le sujet individuel, en une vérité universelle » *De la postcolonie* : *Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala, 2000, p. 30.

Le protagoniste de *Congo Inc*. présente les caractéristiques d'un sujet sorti du néant, auquel l'auteur confère des attributs antithétiques à la manière dont l'anthropologue le conçoit. Isookanga n'affiche pas de comportement schizophrène; au contraire, la rationalité dans son expression témoigne de sa lucidité qui cache une certaine naïveté, lorsqu'il évoque la question de l'infrastructure. Le point soulevé par Isookanga met en valeur ses connaissances sur la modernité, en faisant en même temps une déconstruction de sa primitivité.

Dans la partie ci-dessus, nous avons voulu problématiser le sujet de cette étude en relation avec l'ordinateur. Notre but est d'expliquer l'imaginaire créé par Internet et de montrer comment cela génère de l'entrelacement³⁰. De plus, nous tentons par la même occasion dans la partie ci-dessous de nous interroger sur la dynamique de l'entrelacement de l'ici et de l'ailleurs dans *Le ventre de l'Atlantique* au sujet du phénomène de la mondialisation.

Niodior est une petite île située aux larges des côtes du Sénégal où la télévision, ramenée de France par l'homme de Barbès, permet aux personnages de regarder leurs équipes favorites jouer au football, y compris l'équipe nationale du Sénégal. Il y a d'abord eu les matchs de la Coupe d'Europe de football en juin 2000, suivis deux ans plus tard par les matchs de la Coupe du monde Corée/Japon en 2002, où l'équipe nationale sénégalaise était représentée :

Cet après-midi du 29 juin 2000, les conditions météorologiques sont favorables, le ciel est d'un bleu rêvé, la télé ne grésille pas, même si le propriétaire a dû cogner dessus pour la mettre en marche. Les yeux posés sur elle ont la fraîcheur de l'innocence. Des jeunes à fleur de l'âge, aux corps sculptés par de longues années passées à courir derrière des boules de chiffons, puis des ballons inespérés, se meuvent, se compactent et laissent

_

³⁰ L'imbrication de deux mondes : virtuel et réel.

déferler sur leur front lisse un surplus d'énergie liquéfiée. Le regard aiguisé, ils lancent des pronostics. (Diome, 2003 : 15)

La scène décrite par la narratrice est celle d'une pièce remplie de jeunes gens apeurés qui craignent de ne pas pouvoir regarder le match à cause d'une télévision qui ne semble pas fonctionner comme il faut. Salie est cette narratrice et aussi la sœur de Madické, supporteur de l'équipe nationale italienne où joue Maldini son idole pendant la demi-finale de la Coupe d'Europe de football 2000. La maison est remplie à pleine capacité vu le nombre de personnes venues pour la cause. Aussi la description de la scène suggère-t-elle la fascination des jeunes qui verront leurs idoles sur l'écran pour la première fois :

Le village venait d'accueillir sa première télévision! L'homme de Barbès, arrivé la veille au soir, avait attendu le milieu de l'après-midi, peu avant l'heure habituelle du coup d'envoi, pour défaire ses valises. [...] Pour la première fois de leur vie, la majorité des habitants pouvait expérimenter cette chose étrange dont ils avaient déjà entendu parler: voir les Blancs parler, chanter, danser, manger, s'embrasser, s'engueuler, bref, voir des Blancs vivre pour de vrai, là, dans la boîte, juste derrière la vitre. [...] Quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils virent un des leurs compatriotes donner des nouvelles du pays et de l'étranger avec des images à l'appui! (Diome, 2003: 49)

Cette télévision qui fascine est l'unique poste que la plupart des villageois aient vu de toute leur existence. Cet outil, qui sert de porte d'entrée à la modernité, permet à ces insulaires de se connecter à d'autres mondes et leur donne accès à des cultures différentes. La télévision a été rapportée de France par l'homme de Barbès, qui attend pourtant le jour suivant, et l'heure où le plus de curieux possible seront attirés par ce qu'il leur présentera, curieux qu'il tient

particulièrement à surprendre avec des gadgets rapportés d'Europe. Ce qui impressionne est le fait que la télévision a la capacité d'offrir un nouvel horizon à ces gens qui vivent isolés de tout. La télévision leur permet, pour la première fois, de voir en images ce dont parlent leurs compatriotes qui reviennent de France. Cette fois, ces jeunes peuvent voir le pays de leurs propres yeux et donner libre cours à leur imagination, comme le remarque la narratrice :

Mon frère galopait vers ses rêves, de plus en plus orientés vers la France. Il aurait pu désirer se rendre en Italie, mais il n'en était rien. Les fils du pays qui dînent chez le président de la République jouent en France. Monsieur Ndétare, qui lui apprenait la langue de la réussite, avait étudié en France. La télévision qu'il regardait venait de France et son propriétaire, l'homme de Barbès, respectable notable au village n'était pas avare en récits merveilleux. (Diome, 2003 : 82)

Les fruits de ces déplacements imaginaires ne se font pas attendre. Inspirés d'une part par ce qu'ils ont vu, et d'autre part par ce que leur a raconté l'homme de Barbès, ces jeunes insulaires aspirent maintenant eux aussi à se rendre en France. Celle-ci est perçue comme un lieu d'où émergent les réussites. Madické, dont l'équipe favorite est l'Italie, dans laquelle joue son idole Maldini, ne s'intéresse pas à ce pays comme lieu d'épanouissement possible pour sa carrière potentielle de joueur professionnel. Pour lui, c'est la France qui symbolise la réussite. Elle a été représentée dans le discours colonial comme un paradis terrestre, un discours entendu autrefois à travers la « mission civilisatrice » dans les écoles primaires des colonies. Ces représentations intériorisées sont transmises d'une génération à l'autre et continuent à perpétuer les mythes sur lesquels la colonisation s'était bâtie, de la même façon que les représentations des Africains continuent à définir les rapports entre l'Europe et l'Afrique.

Le statut de notable rattaché à l'homme de Barbès s'inscrit dans le même schéma, celui de l'image de la France comme ancienne métropole pour les Niodioriens. La télévision n'a peut-être pas été fabriquée en France, mais le simple fait qu'elle en provienne confère à celui qui l'a apportée au village un rang respecté. Pour Dominic Thomas, « le titre lui-même d'"homme de Barbès" devient sans ambigüité un honneur dans le contexte africain, et le prestige qu'il retire de l'élévation de son statut social à la suite de ses multiples retours à Niodior » (Thomas, 2013 : 222). Comme si les images diffusées par la télévision ne suffisaient pas, le récit de l'homme de Barbès retentit à l'oreille de ces jeunes comme une validation de tout ce que leur imaginaire a pu produire. Madické est maintenant plus que jamais convaincu que la France reste sa seule porte de sortie, l'homme de Barbès en étant indiscutablement l'emblème. Thomas dira :

L'homme de Barbès émerge comme un emblème de possibilités et donc de puissance, mais en réalité, contextualisé dans le cadre du capitalisme mondial, il devient paradoxalement un instrument de l'oppression persistante, car son métarécit le relègue dans une position de subjugation perpétuelle tout en déclenchant des migrations successives, lesquelles maintiennent un mythe servant, en définitive, les intérêts capitalistes des marchés européens qui contrôlent et marginalisent encore davantage l'Afrique. (Thomas, 2013 : 222)

L'asservissement de l'homme de Barbès à son employeur français n'est pas nouveau pour les Africains. En effet, ces derniers en ont souffert, d'abord au sein du régime esclavagiste, et ensuite pendant la colonisation où la mise en place du statut de subalternité caractérisée par l'indigénat était la norme (Mbembe, 2010 : 122). Dans le contexte actuel de la mondialisation capitaliste, l'asservissement se manifeste sous des formes inédites rendues possibles par les

technologies qui font que ceux qui en sont victimes n'arrivent pas à l'identifier ni à s'en apercevoir facilement. Le récit de l'homme de Barbès fait état des choses qu'il admire de la France, mais dont il demeure exclu. Aussi l'homme de Barbès n'est pas vu pour ce qu'il a été en France, mais pour ce qu'il a rapporté avec lui de la France, le poste qui suscite des envies et le désir d'émigrer :

Le sceptre à la main, comment aurait-il pu avouer qu'il avait d'abord hanté les bouches de métro, chapardé pour calmer sa faim, fait la manche, survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut avant de trouver un squat avec des compagnes de fortune? Pouvait-il décrire les innombrables marchés où, serrant les fesses à chaque passage des pandores, il soulevait des cageots de fruits et légumes, obéissant sans broncher au cuistre boueux qui le payait une bouchée de pain, au noir? Perpétuel clandestin, c'est muni d'un faux titre de séjour, photocopie de la carte de résident d'un copain-complice, qu'il avait ensuite sillonné l'Hexagone, au bon vouloir d'employeurs peu scrupuleux. (Diome, 2003 : 89)

La description de la vie réelle du sujet est peu flatteuse par rapport aux récits que l'homme de Barbès raconte de la France et particulièrement de Paris. Le fait d'avoir été en France l'a enduit d'une aura symbolisée ici par le sceptre métaphorique qu'il tient à la main. Comment, dans ces circonstances où il est presque vénéré par les villageois, pourrait-il parler de ses déboires, lui qui passait son temps à soulever des caisses de légumes et de fruits comme journalier, métier pour lequel il recevait une rémunération en dessous du salaire minimum en tant que clandestin? L'homme de Barbès, qui a acquis une si belle réputation auprès de ses concitoyens, cache la misère qu'il a affrontée pendant son séjour dans l'Hexagone, où il aurait vécu comme un sans-abri, n'eût été le secours de l'Armée du Salut. Ce statut de clandestin l'a dépossédé de son humanité, le soumettant aux conditions d'un vassal pour obtenir un piètre

gagne-pain de ses employeurs sans scrupule qui l'ont exploité pour améliorer leurs bénéfices parce qu'il n'avait pas les documents appropriés lui permettant de travailler légalement.

Pour l'homme de Barbès, élevé au rang de notable, tous les mensonges sont motivés par le nouveau statut qu'il a acquis dans ce petit village isolé en plein milieu de la côte Atlantique. La perception des insulaires vis-à-vis de leurs compatriotes revenus de France est aussi responsable de cette attitude développée par l'homme de Barbès, c'est-à-dire celle de projeter l'image de réussite que leur confère la France. Par ses récits, l'homme de Barbès veut se démarquer de tous ses compatriotes qui aspirent à se rendre en France; il a vu des choses auxquelles ces derniers ne peuvent accéder qu'en rêves. La France devient paradoxalement une société dont il se découvre en marge, où les organisations charitables deviennent une planche de salut pour les exclus de la mondialisation comme lui.

Respecté dans son village pour avoir été en France, l'homme de Barbès n'ose parler de ses déboires pour ne pas nuire à cette image nouvelle dont il jouit depuis son retour de la métropole. Sa description de la France est semblable à celle des colons à l'époque où ils « vendaient » la civilisation au reste de l'humanité, faisant miroiter à ceux qu'ils appelaient « sauvages » comment la vie en métropole était paradisiaque. Et pourtant, l'homme de Barbès n'a jamais pu se trouver un emploi décent, ni un titre de séjour. Au contraire, le phénomène de la mondialisation, censé unir le monde, brille par l'exclusion qu'il engendre. La mondialisation donne lieu à d'énormes décalages parce qu'elle n'est pas vécue de la même manière par tout le monde.

La France de l'homme de Barbès est caractérisée par la famine qu'il endure à longueur de journée, une situation moindrement enviable que celle de ses compatriotes restés au pays.

L'image du vécu d'un homme marginalisé, se pose comme paradoxe par rapport à celle de

l'inclusion censée représenter la mondialisation. Les Africains défendent la modernité alors que leurs besoins primaires ne sont pas satisfaits. Dans le virtuel, Isookanga embrasse la modernité, mais dans le réel on constate une insuffisance en besoins fondamentaux.

L'arrivée de l'ordinateur et la mention de *Gondavanaland* rappellent le Gondwana de l'origine, avant la division des continents quand la terre était une. Alors que ISO voudrait dire : « respecter les normes communes », et Ekanga, le village, fait partie de cette communauté. Internet nous ramène à ce monde d'enchevêtrement, quelle que soit la particularité de chaque région. Cela sous-entend que les régions du monde, où qu'elles soient, rejoignent l'humanité globale par Internet :

- Raging Trade? C'est quoi?
- C'est un video game pour mettre la main sur des matières premières, Vieux. Et ça se passe au *Gondavanaland*.
- C'est quoi, ce pays pourri?
- C'est le Gondwana, Vieux. Comme à l'époque lorsqu'il y avait encore la Pangée, dans le protozoïque. L'Amérique du Sud, l'Afrique, l'Inde, l'Australie, le tout en bloc; les minerais, quoi.
- Comment tu connais ce jeu, toi?
- C'est normal, je suis un mondialiste. Tout ce qui concerne les mines, le pétrole, m'intéresse. Déjà là-bas, au village, j'avais l'ordinateur portable. C'est là que j'ai

appris. Il est diabolique. On est nombreux à jouer dans le monde, et pour l'instant je contrôle presque la situation. (Bofane, 2014 : 177-178)

À travers ce dialogue entre Isookanga et Kiro Bizimungu, l'ancien rebelle, Isookanga explique à son interlocuteur ce que l'ordinateur lui a permis d'accomplir. Par le jeu vidéo qu'il a découvert grâce à Internet et qui se déroule sur un territoire qui semble être l'actuel Congo, Isookanga est fier de faire partie de cette humanité globale sans frontières. Dans cet univers nouveau fait de terreur, l'enjeu commercial tourne autour des minerais et du pétrole, des produits essentiels à la modernisation d'un pays. Longtemps dépeinte comme une société traditionnelle et repliée sur elle-même, l'image de ce pays évolue au fil des péripéties du personnage dans ce scénario : un individu qui se sert d'un instrument de communication moderne à partir d'un village perdu en pleine forêt équatoriale.

Dans cet espace enfoui, le protagoniste est en contact avec le reste du monde. La différence absolue contenue dans les discours ethnographiques et dans les représentations littéraires se dément par le caractère ethnique du personnage, comme nous venons de le souligner, et l'habileté remarquable démontrée par sa participation à ce jeu impliquant plusieurs acteurs interconnectés à travers le monde.

Isookanga et ses antagonistes se sont engagés dans une compétition acharnée pour les richesses à travers ce jeu sans merci qu'il qualifie de diabolique et dans lequel il croit maîtriser la situation. L'unité de l'humanité se fait à un prix qui s'inscrit dans un rapport de forces avec l'Occident, déterminé à continuer l'exploitation des ressources des régions lointaines du monde. Dans son article « Nations, internationalismes et mondialisation », Anne-Marie Thiesse suggère que l'objectif de la mondialisation était formulé lors de la première exposition internationale à

Londres en 1851, à travers les propos tenus par le prince Albert que nous avons cités à la page 23 (Thiesse, 2014 : 22).

Ce discours reconnaît la division du travail dans le système capitaliste comme fondement de la révolution industrielle et culturelle et confère aux puissances occidentales le quasimonopole de l'accès aux ressources planétaires. Il ne s'agit pas du partage des ressources de la planète, mais de la compétition pour en disposer. C'est sur ce principe que la mondialisation telle que nous la connaissons aujourd'hui est fondée. Isookanga, dans son univers virtuel, paraît faire le poids par rapport à ses nombreux compétiteurs avec lesquels il se dispute le territoire de *Gondavanaland*, regorgeant de matières premières, minérales et pétrolières, même si en réalité, ce sont les États-Unis et la Chine qui sont les vrais maîtres du continent et de ses ressources.

La description mise en place ici par l'auteur – pour la représentation des entités qui régissent le monde – ressemble fort à la situation actuelle du Congo. À travers cet ordinateur, on passe de l'espace réel au virtuel. Le roman facilite la rencontre de deux espaces : le réel et le virtuel. Ainsi, le discours fictif fait du problème technologique la base d'une médiation littéraire entre le contexte historique et le concept d'un univers virtuel.

À la suite de ces évènements mémorables, Isookanga s'était enfermé deux jours durant avec l'appareil de la chercheuse. [...] Ensuite il avait dû tâtonner un moment en posant les doigts un peu partout. [...] Un sourire éclaira son visage mais il se reprit très vite car il fallait rester concentré. Après être passé par de multiples phases d'humeurs, le jeune homme avait finalement réussi à écrire les lettres composant "Congo RDC" dans un long rectangle marqué Google. Il pressa encore le museau, la flèche pointant le mot "Images". Il y eut un déclic et le monde s'ouvrit à lui d'une façon qu'il n'aurait jamais imaginée alors que son royaume n'était constitué que d'arbres, d'arbres et encore d'arbres. C'était pas une

vie. C'était pas ça. Même pour le ressortissant d'un peuple qu'on disait premier, comme lui, Isookanga. (Bofane, 2014 : 32)

Nous remarquons, dans ce passage, le processus d'apprentissage par lequel Isookanga se familiarise avec l'outil technologique. Le cadre dans lequel le narrateur situe ce personnage paraît révélateur. L'image du personnage habile au maniement de l'ordinateur dont il vient à peine de prendre possession fait contraste avec les caractéristiques de l'homme primitif représenté dans les grands récits comme étant ontologiquement paresseux et flegmatique. Au beau milieu de cette forêt qui constitue « son royaume », Isookanga fait l'expérience d'un monde nouveau, différent de celui dans lequel il vit. Il est en mesure d'accéder à ce monde imaginaire par le virtuel. Ce monde, devant lequel il s'extasie, s'imbrique dans son monde réel, résultant d'une forme d'entrelacement entre ces deux mondes.

L'ordinateur permet à Iso de sortir du monde réel pour entrer dans le monde virtuel et vice versa dans un mécanisme constant de disparition des frontières. C'est tout l'espace romanesque qui est transformé par la technologie, celle-ci devenant une sorte d'outil créateur de l'imaginaire. Cela produit du coup ce que Mbembe appelle une *esthétique de l'entrelacement* (Mbembe, 2010 : 228) en référence à la mobilité et à l'itinérance historiques des Africains, par laquelle il définit son concept d'*afropolitanisme*³¹. Pour Mbembe :

Ce n'est donc pas seulement qu'il y a une partie de l'histoire africaine se trouvant ailleurs, hors d'Afrique : il y a également une histoire du reste du monde dont les Nègres sont, par la force des choses, les acteurs et dépositaires. Au demeurant, leur manière d'être au monde, leur façon d'"être monde", d'habiter le monde, tout cela s'est toujours

_

³¹ Une culture métissée.

effectué sous le signe sinon du métissage culturel, du moins de l'imbrication des mondes, dans une lente et parfois incohérente danse avec des signes qu'ils n'ont guère eu le loisir de choisir librement, mais qu'ils sont parvenus, tant bien que mal, à domestiquer et à mettre à leur service. (Mbembe, 2010 : 228-229)

Mbembe brosse le portrait d'un phénomène qui n'est pas nouveau dans le contexte africain et dont les origines remontent à la colonisation, et avant elle, à l'esclavage. En effet, la culture dont les Africains se prévalent et qui, souvent à tort, leur est attribuée fréquemment en termes de «tradition» fait partie d'un métissage issu des rencontres antérieures dans le contexte pénible évoqué par Mbembe. Le mélange de la culture occidentale à celle de l'Afrique a abouti à un métissage qui a affecté toutes les sphères de la vie sociale, économique et culturelle, impact souvent vu notamment dans le domaine de la technologie de la communication. À l'égard du métissage, le critique souligne :

Qu'il s'agisse de l'islam, du christianisme, des manières de s'habiller, de faire du commerce, de parler, voire des habitudes alimentaires, rien de tout cela ne survécut au rouleau compresseur du métissage et de la *vernacularisation*. C'était le cas bien avant la colonisation (Mbembe, 2010 : 228).

Mbembe remet en cause la notion de la pureté culturelle avancée dans le discours colonial, car, selon lui, les cultures ont emprunté les unes aux autres, formant ainsi un amalgame qui résulte des modes de « dispersion et des circulations » (Mbembe, 2010 : 24) issus des siècles derniers.

En effet, Mbembe fait écho à Saïd qui affirme que :

Les cultures ne sont pas imperméables. La science occidentale a emprunté aux Arabes, qui ont emprunté à l'Inde et à la Grèce. Et il ne s'agit jamais d'une simple question de propriété, d'emprunt et de prêt, avec des débiteurs et des créanciers absolus, mais plutôt d'appropriations, d'expériences communes, d'interdépendance de toutes sortes entre cultures différentes. C'est une norme universelle. Qui n'a jamais calculé la contribution exacte de la domination à l'immense richesse des États anglais et français ? (Saïd, 2000 : 310).

Par cette norme universelle, Isookanga ressemble à tous les êtres humains qu'il a rejoints. Sa capacité d'adaptation et les habiletés développées à ce jeu violent de *Raging Trade* lui ont permis de naviguer dans les deux espaces en même temps :

Dans cet univers virtuel, Isookanga incarnait *Congo Bololo*³². Il convoitait tout : minerais, pétrole, eau, terres, tout était bon à prendre. C'était un raider, Isookanga, un vorace. Parce que le jeu l'exigeait : c'était manger ou se faire manger. Mais l'enjeu essentiel restait l'exploitation des ressources minières. Pour cela, dans la vraie vie, il fallait d'abord prospecter, ensuite obtenir des licences auprès des gouvernements, s'acquitter de taxes, payer de la main-d'œuvre, construire des infrastructures... Le jeu faisait fi de tout cela. (Bofane, 2014 : 19)

Dans le jeu, Isookanga est le représentant de *Congo Bololo*. Toutes ces organisations se battent sur le même territoire *Gondavanaland* pour l'exploitation minière. *Raging Trade* est un

Bololo désigne le caractère de ce qui est amère en Lingala. Une des quatre langues officielles parlées en République Démocratique du Congo.

jeu sanglant caractérisé par la prédation, aux allures de *Wild West*, où règnent la terreur et l'anarchie et où la force est mesurée par la possession d'armes sophistiquées. Les raids dont Iso est reconnu champion constituent une forme d'attaques difficiles à arrêter par le camp adverse dans la mesure où ils sont difficiles à prévoir. Leurs effets font des victimes innombrables, car les conflits armés font partie des règles du jeu comme dans le passé, dans la mesure où la relation entre prédation et commerce était balisée par les guerres. Pour Mbembe :

Aujourd'hui, [...] [l]'exploitation de ces ressources a donné lieu à de nouveaux cycles de l'extraction et de la prédation. Une grande partie de la ponction se fait par le biais soit de la guerre soit d'interminables conflits de basse intensité. C'est l'extrême fluidité et volatilité de cette nouvelle frontière de la ponction, de l'extraction et de la prédation qui confère aux conflits africains leurs significations internationales. (Mbembe, 2010 : 184).

De l'avis du narrateur, les exploits d'Isookanga se limitent à l'imaginaire (Bofane, 2014 : 19), car il n'a pas les mêmes habiletés dans le monde réel que dans le monde virtuel. Dans la vie réelle, les exigences que le narrateur souligne s'inscrivent dans le refus des entreprises à vouloir passer par des voies officielles en privilégiant plutôt les conflits, qui aident ces entités à éviter de s'acquitter de leurs devoirs envers les pays hôtes.

Ce ne sont pas les seules raisons pour lesquelles Isookanga redoute la vie réelle. Dans le monde réel, il est constamment sous l'emprise de son oncle, le Vieux Lomama, à qui il est appelé à succéder un jour comme chef du village d'Ekonda. Il doit être initié à des pratiques traditionnelles telles que la chasse aux petites bêtes, qu'il réprouve puisqu'elle vient empiéter sur le temps qu'il voudrait consacrer au jeu :

La rage d'Isookanga à cet instant avait atteint son paroxysme. Déboulant de la forêt, il héla un gamin, lui balança le sac de jute renfermant les petites bêtes et lui ordonna d'aller le déposer chez Vieux Lomama à l'autre extrémité du village. Il se précipita ensuite vers sa case. [...] Le jeune homme était prêt pour rejoindre la session de jeu qui avait débuté depuis déjà une bonne quinzaine de minutes. (Bofane, 2014 : 13)

Ici, Iso passe sans transition du monde virtuel au monde réel en comparant la poursuite de petites bêtes dans la vie réelle et la poursuite d'hommes dans le jeu virtuel. Il semble ne trouver aucun intérêt à ce monde auquel il est habitué au profit d'un monde qu'il vient à peine d'expérimenter et qui le transporte dans un imaginaire laissant derrière lui ce monde connu et réel, celui de la canopée et des fougères qui l'exaspèrent. Il n'y a pas longtemps, ce milieu constituait la raison d'être du protagoniste, avant qu'il ne devienne soudainement un obstacle au profit du jeu vidéo. Au milieu de cette immense végétation, où s'enchevêtrent des plantes et où s'épanouissent des espèces qui contribuent à l'enrichissement de l'écosystème, Iso se faufile comme un habitué sans prendre le temps d'en apprécier la splendeur :

L'exaspération provoquée par les innocentes bestioles depuis plus d'une heure avait stimulé les facultés d'Isookanga, lui permettant de tracer plus rapidement sa route à travers la forêt, d'éviter les branches basses, d'ouvrir des brèches dans le feuillage aussi sûrement que l'étrave d'un brise-glace en période de réchauffement climatique. La silhouette du jeune homme vêtu d'une simple culotte en écorce battue paraissait insignifiante parmi les arbres qui se dressaient, cathédrales sur leur socle de racines géantes. La canopée, de temps à autre, ouvrait des puits de lumière qui faisaient luire les gouttelettes d'humidité en suspension, au milieu desquelles dansaient des insectes se disputant la place avec des fougères venues du pléistocène, des lianes tombant de nulle part, des troncs agonisants

luttant contre la décomposition. Dans cet enchevêtrement de vie et de mort, pendant que la sève luttait pour monter, des orchidées aux couleurs invraisemblables se pavanaient dans la bruine gorgée d'odeurs de sucs, de déchets organiques et de glandes animales abandonnés là pour marquer le territoire. (Bofane, 2014 : 11)

De l'entrelacement de la vie et la mort déployé par les organismes végétaux à l'entrelacement des deux mondes produits par la présence de l'ordinateur, nous assistons à une dynamique où le réel rejoint le virtuel. La taille d'Isookanga présente un avantage qui lui permet de se faufiler à travers les lianes et les petits trous entre les arbres. Dans le monde virtuel, Isookanga arrive à surmonter les limites que lui impose le monde naturel constitué de dense végétation. Il s'agit d'un refus d'enfermement dans un espace fini caractérisé par l'abondance de la végétation, dont la survivance est liée à la lumière qui semble limitée par son effusion dans ce labyrinthe si dense à laquelle le personnage ne veut plus être associée. Symboliquement, les fougères, les lianes et les arbres géants forment une symbiose que l'on pourrait dépeindre comme une représentation d'une sorte de communauté. Cette image de la vie végétale de laquelle le narrateur tire une comparaison avec l'ère quaternaire, période située entre le pliocène et l'holocène, symbolise celle du protagoniste qui est aussi décrit comme un homme « du monde premier » par celui-ci. C'est une vie de lutte à laquelle Isookanga a appris à s'échapper grâce à l'ordinateur. Le personnage se reterritorialise dans ce monde qu'il vient de quitter, suggérant un mouvement de va-et-vient entre le réel et le virtuel – l'entrelacement des mondes.

Dans leur article, « Penser pour un nouveau siècle », Achille Mbembe et Felwine Sarr suggèrent qu'« [e]n posant comme point de départ l'entrelacement [...] entre l'Afrique et le monde, nous congédions enfin l'illusion d'une séparation toujours déjà donnée et toujours tenue

pour évidente entre le signe africain et le temps du monde » (8). Mbembe et Felwine insistent sur le fait que

[d]éterritorialisation et reterritorialisation vont de pair. Loin d'être antinomiques, sujet et objet font partie d'une seule et même trame. L'ici et l'ailleurs s'entrelacent. La nature est dans la culture et vice versa. Êtres humains et autres existants entretiennent des rapports de co-constitution. Il n'y a plus d'histoire qui ne soit à la fois celle des personnes humaines, des ensembles techniques, des objets, de la matière minérale, organique, végétale et géoclimatologique, voire des esprits. (Mbembe et Sarr, 2017 : 10)

La binarité *Ailleurs – Ici* fera l'objet d'une analyse approfondie dans la quatrième partie de ce chapitre. Dans *Le ventre de l'Atlantique* l'ordinateur introduit aussi Salie dans le monde virtuel au milieu d'un espace clos censé être anonyme.

La temporalité comme notion à l'aube du XXIe siècle appelle inéluctablement à une modification des perceptions chez Salie par rapport à la réalité. L'anxiété éprouvée par Salie, liée au paiement de l'abonnement anti-virus, est justifiée. En effet, elle n'aurait aucune excuse au cas où l'abonnement serait suspendu, d'autant plus que l'acquittement de la facture peut se faire d'une manière virtuelle et à n'importe quelle heure, contrairement au mode traditionnel qui exigerait qu'elle attende le lendemain pour le faire à travers un guichet ou par courrier :

Impossible de dormir, je faisais la crêpe : dès qu'un côté du lit devenait trop chaud, je me roulais vers l'autre. N'y tenant plus, je fis coulisser la couette qui pesait maintenant une tonne. [...] Indiscret, l'œil du capitalisme me pourchassait jusqu'au fond de mon lit et m'intimait ses ordres : *Norton antivirus! Votre abonnement Symantec expire! Pour continuer à bénéficier des nouvelles mises à jour de Live Update, cliquez sur* renouveler!

Avant d'aller me coucher, j'avais suivi la démarche indiquée, la croyant inoffensive. Mauvaise surprise! L'écran réclamait 22,83 euros. « Reste là, chéri, je ne t'ai rien demandé, moi », avais-je murmuré avant de cliquer sur *annuler*. Et je pestais contre les grippe-sous qui ont reculé les frontières de leur marché jusqu'au milieu de nos salons. (Diome, 2003 : 213)

De la même façon qu'Isookanga dans Congo Inc., Salie entre dans le virtuel par l'ordinateur. L'auteure se sert de l'humour pour formuler une critique du capitalisme libéral dans ce qu'il a de négatif comme conséquences sociales, telles que le manque de sommeil dans le cas de Salie, mais aussi les impacts économiques et politiques. Mécontente de l'intrusion du capitalisme dans toutes les sphères de sa vie, Salie s'insurge contre le système qui envahit son espace. Cette vision de Salie fait contraste avec celle d'Isookanga. Pour ce dernier, le capitalisme apparaît comme une planche de salut dans la mesure où le système lui permet de sortir des sentiers battus pour partir à la découverte d'un nouveau monde qui offre plus de possibilités, puisqu'il n'a pas de frontières. Malgré son appréhension, Isookanga embrasse le changement et trouve dans le jeu une raison de vivre. Ce monde nouveau et capitaliste est celui dans lequel il se plaît et aimerait vivre : « C'est dans un monde semblable que je veux évoluer. Parler le langage des technologues, approcher les dialectes de demain » (Bofane, 2014 : 34). Pour Salie, par contre, le recul des frontières ou leur disparition donne à lire un mécanisme de surveillance et de contrôle qui entraîne l'anxiété. Les entreprises privées comme Symantec sont motivées par l'accumulation du capital. Symantec est une corporation américaine, leader mondial dans la sécurité en ligne, et possède plusieurs filiales, dont la plus connue est Norton. Les réactions de Salie vis-à-vis de la technologie de Symantec sont somme toute mitigées. On s'attendrait à son emportement contre le système qui l'empêche de dormir; au contraire, Salie manifeste envers

celui-ci de l'affection que l'on peut remarquer à travers la personnification de l'écran désigné par le surnom de « chéri » (suggérant tout de même un certain niveau de sarcasme). Le fait de donner vie à un être inanimé non humain entraîne une transposition de pensées et de sentiments humains à l'écran de l'ordinateur. La personnification produit aussi un effet allégorique dans le sens où l'écran devient une représentation d'une chose/idée abstraite que l'on cherche à rendre concrète. Dès lors, les réactions de Salie sont celles de la résignation, mais également de la sympathie. Cette compassion de Salie au regard de la cible qui est bien entendu le système capitaliste s'exprime par la nonchalance du personnage dans sa réponse à ce qui semble être un monologue adressé à l'écran qui ne fait qu'afficher des messages agressifs. En ne faisant rien pour contrer l'omniprésence du capitalisme qu'elle déplore, son inertie suggère un sentiment de connivence et l'expression du paradoxe.

Depuis l'avènement d'Internet, les multinationales peuvent aller chercher leurs marges de profit partout dans le monde. D'une part, l'avertissement contre le virus dont Salie fait l'objet sonne comme une menace et fait peur, ce qui la contraint à réagir si elle veut éviter l'infection de son ordinateur. D'autre part, l'avertissement relève d'une manipulation de la part de Symantec pour amener Salie à s'exécuter en pleine nuit :

Non contents d'avoir fait de nous leur clientèle captive, ils nous manipulent par écran interposé et prélèvent leur tribut dans nos bourses *via* internet. « Non, je n'obéirai pas cette fois! » [...] Mais j'étais sous la tutelle de la haute technologie plus que je ne croyais. Affalée sur mon lit, j'implorais Morphée, en vain. Mon sommeil était confisqué, un mot clignotait au milieu de mon cerveau : Virus! Virus! Je bondis. Non! Mon ordinateur! Il m'était insupportable de le laisser contaminer par l'Ébola informatique. Vite, un vaccin! Je devais l'immuniser contre toute attaque, et tant pis pour la carte

bancaire, après tout, ce n'est que la lame indolore que le marketing a trouvée pour nous tailler les veines. (Diome, 2003 : 213-214)

L'évolution de Salie dans le monde virtuel ne se produit pas comme dans le cas d'Isookanga. Au départ, Salie résiste à la menace, mais pour combien de temps? Un constat se dégage, et établit une corrélation entre sa dépendance vis-à-vis de la technologie et l'absence de sommeil. L'expression de la dépendance envers la technologie se reflète par l'importance que le personnage accorde à ce support technologique, à la valeur de la carte bancaire, perçue comme un vaccin qui retarderait la mort de l'ordinateur. L'idée de la mort rôde à travers tout le passage et semble aussi s'appliquer à Salie au point où le scintillement du mot « virus » au sein de son cerveau donne l'impression d'en être infectée. Sachant bien que le virus d'Ebola présente un danger mortel (évoquant un stigma associé à ses propres origines africaines), Salie semble éprouver des sentiments de nervosité et d'angoisse liés à la perte (mort) de son chéri ordinateur, et de sa propre mort en raison de la contagion, c'est-à-dire que la mort de son ordinateur serait aussi la sienne, au cas où elle ne parviendrait pas à immuniser celui-ci par le paiement sur sa carte bancaire.

Notons par ailleurs que l'ordinateur est indispensable pour elle, car Salie est une écrivaine qui affirme trouver de la joie dans l'écriture. En effet, elle attribue à l'action d'écrire une forme de complicité maternelle, parce que l'écriture lui permet de dire et de faire ce que sa mère n'a pas osé. Il s'agit d'un contraste avec la télévision, Madické étant la victime de ce que l'appareil projette, contrairement à l'ordinateur qui permet à Salie de produire son propre contenu : « l'écriture m'offre un sourire maternel complice, car, libre, j'écris pour dire et faire tout ce que ma mère n'a pas osé dire et faire » (Diome, 2003 : 227). Le virus menacerait de tuer son œuvre et même plusieurs de ses œuvres; celles en état embryonnaire et d'autres constituées

des idées qui attendent d'être développées, dans le sens où l'ordinateur renferme les capacités de transformation des textes, et permet à l'écrivaine d'en créer plusieurs variantes en un temps record et de les conserver. À l'intérieur du texte, on peut enlever des paragraphes entiers et les placer ailleurs, on peut changer la structure et maintenir l'original sous un autre nom. Lorsqu'il est contaminé par un virus, il peut aussi annihiler tous les projets stockés dessus et lui faire subir de grandes pertes si ces derniers ne sont pas sauvegardés sur une clé. Ainsi, nous avons souligné ci-dessus que le rire provoqué par l'humour non seulement crée la décompression, mais il exprime aussi la peur. Autant Salie semblait d'abord indifférente aux menaces de Symantec, autant sa réaction ici montre quelqu'un en panique. La lutte de Salie avec le virtuel s'achève par un échec parce que la protagoniste finit par obéir aux ordres de la compagnie. Le paiement virtuel effectué par coup de force ne lui laisse aucun choix si elle veut continuer à bénéficier du service.

En effet, Salie effectue une transaction réelle en ligne, après quoi elle retrouve la paix et le sommeil. Elle échappe de justesse au pire en sauvant, par ce fait même, son ordinateur et sa propre vie d'écrivaine dont l'ordinateur est le support. Ici, nous passons du monde réel au monde virtuel dans la mesure où le paiement se fait avec une carte par l'entremise d'une structure dématérialisée. Le capitalisme est un système puissant, difficile à contourner, et encore moins pour des gens comme Salie, exilés de leur pays natal, qui doivent vivre en marge de ce système. Symantec a des règles qui doivent être respectées par ceux qui utilisent ses services tout comme les pays d'accueil ont les leurs à faire respecter :

De même que nous sommes obligés de renouveler régulièrement notre abonnement antivirus d'ordinateur chez Symantec, certains sont tenus d'aller faire réactualiser leur visa anti-expulsion au pays. Chaque année, ils doivent glisser une part de ce que leur rapportent

leurs buts dans l'escarcelle de l'ambassade, pour avoir le droit de respirer au pays des Droits de l'homme. Le prix du visa que les Sénégalais payent pour venir en France équivaut à un salaire mensuel local, alors que n'importe quel Français peut se rendre au Sénégal à loisir, sans aucune formalité. (Diome, 2003 : 248)

Il existe un lien entre l'obligation pour Salie de renouveler l'abonnement et celle de la réactualisation du visa anti-expulsion. Comme l'obligation qu'a Salie vis-à-vis de Symantec, les Sénégalais vivant en France n'ont d'autre choix que de renouveler leur visa s'ils veulent demeurer sur le territoire et gagner leur vie. Faire payer un visa aux Sénégalais qui veulent venir en France constitue une des politiques mises en place par la France pour contrôler ceux qui entrent sur son territoire. La narratrice semble suggérer cependant que la France exploite le statut du Sénégal comme ancienne colonie, exigeant de ses ressortissants la réactualisation de leur visa en contradiction avec leurs principes des « Droits de l'homme ». Le caractère à sens unique de cette politique française vis-à-vis du Sénégal met en évidence l'existence de l'impérialisme sous des formes inédites, occultées par la notion de la mondialisation.

Maboula Soumahoro avance que les liens entre la France et l'Afrique obéissent à une logique historique qui a imprégné les esprits, les pratiques culturelles ainsi que les corps, à tel point que les Africains continuent à lutter avec ce problème jusqu'à ce jour (179). Cette logique s'inscrit, selon Soumahoro, dans une « réalité des dominations qui pèsent de tout leur poids sur les individus, les peuples et les entités politiques perçus et inventés comme "africains", de même que leurs descendants et leurs extensions diasporiques » (179). Il s'agit de ce que Fanon a appelé « le préjugé de couleur ». Une perception motivée par la haine de ceux dont la couleur de la peau apparaît différente de la nôtre, une haine qui, dans une large mesure, fait abstraction de leurs

acquis sociaux aux dépens du signe extérieur, devenu le critère sous lequel on les juge (1952 : 95).

Tout comme la contagion de l'ordinateur par le virus, le discours sur l'Afrique a aussi contaminé, selon Soumahoro, « le territoire, ses populations et sa diaspora » (Soumahoro, 179). L'élite, constituée de journalistes, de prétendus savants et d'éminents hommes politiques, a légitimé le discours raciste, comme l'a si bien démontré Edward Saïd dans son livre, Culture et impérialisme. Il est fondamental que les élites favorisent la production d'un discours alternatif à celui du XIXe siècle, un discours exempt des stéréotypes et qui prône l'équité et l'égalité. Le retour en force des clichés auquel nous assistons dans les médias, où les représentations des personnes de couleur créent de la paranoïa et un désir de se protéger par l'érection des frontières, rappelle l'ancienne époque où ces dernières servaient au maintien de ceux que l'on déteste, loin de « chez nous », afin de sauver la culture occidentale de son extinction. Selon Saïd, « la raison profonde de ces idées fausses est la dynamique impériale, et surtout sa tendance à la séparation, à l'essentialisation, à la domination et à la réaction » (2000 : 79). Dans la France profonde, la politique identitaire se pose comme site de débats acharnés pour la reprise du pays perçu comme appartenant uniquement à la majorité « blanche », que les personnes de couleur sont accusées de vouloir s'approprier. Pour Mbembe, « [1]a réactivation des frontières est donc d'une part, l'une des réponses (de court terme) au processus (en temps long) de repeuplement du monde » (Mbembe, 2017 : 20). D'autre part, l'auteur évoque le désordre et le chaos que les puissances occidentales nourrissent dans des contrées lointaines et qui leur reviennent sous d'autres formes telles que les attentats, avec comme conséquence « la pulsion autoritaire chez nous-mêmes, la demande de fascisme et le désir d'apartheid, le retour à la loi et à l'ordre que l'on observe à peu près partout » (Mbembe, 2017 : 20). Mbembe insiste sur la difficulté de vivre en sécurité chez soi, alors que l'on entretient du désordre ailleurs, là où on se croit éloigné des possibles

conséquences. La libre circulation évoquée dans le discours officiel comme caractéristique de la mondialisation se limite à ceux des pays développés – tandis qu'aux autres, elle est d'ordre virtuel comme c'est le cas des jeunes de Niodior qui ne peuvent y parvenir que par la télé.

La Coupe du monde de football et la Coupe d'Europe permettent ainsi aux habitants de Niodior, amateurs du football de voir leur équipe jouer. Salie nous décrit ses émotions lors du match entre la Turquie et le Sénégal. Lorsque la Turquie bat l'équipe nationale du Sénégal à la Coupe du monde de football, le rêve de Salie de voir son équipe à la finale s'est estompé, et avec lui, l'exaltation causée par l'évènement :

Tenace, la Turquie avait rongé les griffes du lion, le Sénégal avait perdu en quart de finale et n'était plus en lice. Le rêve s'arrêtait là. La Coupe du Monde continuait, mon exaltation s'estompait graduellement et ma patience touchait à sa fin. Prise en otage par les médias durant cette période où le sport, sans en avoir l'air, instaura son totalitarisme consensuel à l'échelle de la planète, je vivais chaque instant passé devant l'ordinateur comme un acte de résistance. (Diome, 2003 : 245)

Ce sentiment aurait été différent si Salie n'avait pas suivi le match. Les médias galvanisent les foules, suscitent des passions et influencent la réalité. Dans son salon, où elle regarde le match, Salie a l'impression d'être prise en otage par la télévision. L'action de regarder le match aurait été nourrie par le désir de tenir Madické au courant des matchs joués en Europe, car Salie venait d'avouer qu'elle n'aimait pas beaucoup le foot (Diome, 2003 : 12). En effet, frustré par les dysfonctionnements de la télé de l'homme de Barbès, Madické appelait sa sœur souvent à cette époque pour lui demander de regarder les matchs afin de lui en faire le reportage au cas où il ne pourrait les regarder en entier en raison du grésillement de la télé. La défaite de l'équipe nationale du Sénégal la ramène à la réalité : Salie semble ne plus vouloir regarder la

télévision pour se tourner vers l'ordinateur comme une manière de résister au pouvoir de la télévision. L'ordinateur représente l'écriture, alors que la télé constitue une corvée qu'elle s'impose pour aider son frère à réaliser son rêve de devenir footballeur. En effet, retourner à l'ordinateur et à l'écriture constitue un acte de résistance pour Salie.

3.2 La modernité et la mondialisation

La navigation dans le monde virtuel a complètement transformé la façon dont Isookanga perçoit le monde, à un point tel que son regard sur son environnement immédiat a aussi été bouleversé. Depuis le vol de l'ordinateur, il s'est immergé dans l'apprentissage du fonctionnement de l'appareil, lequel lui a permis d'adopter un nouveau vocabulaire et a suscité en lui un désir de transformation. Les aspirations d'Isookanga gravitent autour de la modernité et cela commence par le processus de familiarisation avec les sites web :

C'est dans un monde semblable que je veux évoluer. Parler le langage des technologues, approcher les dialectes de demain. Regarde, même ce gibier que je livre pour ton oncle à Kin'. En te le fournissant, je ne suis aujourd'hui rien de plus qu'un vulgaire braconnier. Jadis on m'aurait surnommé "Isookanga le plus grand des chasseurs". Du substantif "chasseur" au terme "braconnier", tu ne remarques pas qu'il y a là comme une dégénérescence ? C'est pas pour moi, la forêt, Bwale. J'ai d'autres ambitions, je veux avoir une vision des choses. [...]

- Comment tu dis, déjà, avec le point?
- Dot.com.
- Et l'autre?

- World Wide Web, articula Bwale pour la énième fois. (Bofane, 2014 : 34)

Isookanga se rend vite compte que son inclusion dans la mondialisation exige qu'il apporte un changement à son mode de vie. Dans ce nouvel environnement, Iso constate avec désolation que le statut du plus grand des chasseurs qu'il aurait pu revendiquer hier n'a plus la même signification. En fait, avec la mondialisation, la protection de l'environnement devient une question cruciale qui concerne tous les habitants de la planète. Mais Iso a l'air de s'en moquer. Du grand chasseur qu'il aurait pu être, Iso semble être content de ne pas être qualifié de braconnier. Ainsi, le héros comprend très vite qu'il est en face d'un monde différent où les simples gestes du quotidien n'ont pas la même signification qu'auparavant.

Tant et aussi longtemps que l'on n'est pas exposé à la différence, on ne comprend pas qu'un mode de vie puisse être répugnant. Pour Iso, ce mode de vie constituerait une régression dans la mesure où il voudrait appartenir à un monde en évolution, caractérisé par les nouvelles technologies de communication. L'avenir, selon cette nouvelle vision des choses, s'inscrit forcément dans la modernité.

Iso exprime sa volonté de vivre dans le moment présent. Et ce moment présent se caractérise par un nouveau vocabulaire lié à la modernité, et avec lui une nouvelle définition du monde et de ses objets. C'est un monde marqué par des mutations constantes qui exigent de lui qu'il s'y adapte. Continuer à chasser du gibier ferait de lui un homme du passé dont il ne veut plus faire partie. Or, la conservation du mode de vie des pygmées ne saurait le faire échapper à cette représentation qu'il semble trouver dégradante. C'est une représentation de l'homme de couleur dont parle Fanon dans son livre *Peau noire*, *masques blancs*, soutenant qu'il faut

« libérer de l'arsenal complexuel » (Fanon, 1952 : 24) dans le sens de son intériorisation des valeurs occidentales. Cette intériorisation a poussé l'Africain à l'abandon de ses propres valeurs, provoquant au passage son aliénation car il veut imiter l'homme blanc. Une des conséquences du mimétisme est le vol en éclat des qualités dont celui-ci était imprégné avant sa rencontre avec le colon. Il advient alors chez l'Africain ce que Fanon qualifie d'extorsion de l'originalité. Pourtant, comme Homi Bhabha le suggère, dans sa théorie d'« ambivalence », même en imitant, l'Africain ne saura jamais devenir «tout à fait» ce que l'Autre voudrait qu'il soit. En effet, l'Africain a été « fixé » et/ou « prédéterminé » par l'Autre, et la tentative de s'assimiler ne peut le faire échapper à l'idée que l'on se fait de lui. Pour Fanon, « []le colonisé se sera d'autant plus échappé de sa brousse qu'il aura fait siennes les valeurs culturelles de la métropole. Il sera d'autant plus blanc qu'il aura rejeté sa noirceur, sa brousse » (Fanon, 1952 : 14). La même attitude caractérise Isookanga dans son refus d'être traité de braconnier. La déchéance que le protagoniste évoque est une caractéristique qui a été associée aux non-Européens dans le discours colonial, et qui a joué un rôle dans la construction de la prétendue suprématie blanche. Ainsi, Isookanga voudrait laisser derrière lui un monde connu pour un avenir incertain et miser sur la technologie qu'il vient à peine de découvrir. Il refuse de laisser le poids du passé déterminer son avenir, qu'il conçoit désormais différemment car il sait qu'il y a une autre manière d'être au monde. Pour reprendre la pensée de Mbembe, « le préjugé selon lequel par rapport à l'Occident, les autres sociétés seraient primitives, simples ou encore traditionnelles dans le sens où le poids du passé y prédéterminerait les comportements individuels et limiterait, comme a priori, les aires de choix » (Mbembe, 2000 : 25) est une absurdité. L'Occident s'est toujours auto-proclamé moderne en qualifiant par conséquent les autres sociétés de traditionnelles. Cette modernité est devenue forcément une composante de la binarité tradition/modernité par laquelle l'expression de la prétendue supériorité était illustrée. Par

conséquent, celui dont le mode de vie n'était pas comparable au leur est infériorisé.

Curieusement, ce sont les Africains qui ont été victimes de ces préjugés contenus dans le discours occidental sur la modernité. Cependant, dans le texte de Bofane, le Vieux Lomama est perçu comme garant de la tradition, mais par sa défense de l'écosystème et de la préservation du biome, il paraît plus moderne que bien des ressortissants des pays développés que son neveu, devenu l'homme moderne, cherche à imiter. Le discours dont il s'agit est un discours foucauldien tel que défini par Ashcroft, Griffiths et Tiffin :

[A] discourse is a strongly bounded area of social knowledge, a system of statements within which the world is not simply 'there' to be talked about; rather, it is through discourse itself that the world is brought into being. It is also in such a discourse that speakers and hearers, writers and readers come to an understanding about themselves, their relationship to each other and their place in the world (the construction of **subjectivity**). It is the complex of signs and practices which organises social existence and social reproduction. (2013, 83)

Le monde que ce discours crée est composé de stéréotypes et de clichés qui ont fini, au fil du temps, par être vécus comme des réalités et par façonner les relations sociales ainsi que l'existence au monde des uns et des autres. C'est ainsi que Mbembe attribue à ce « processus de subjectivation » (Mbembe 2010 : 122) une réverbération raciale qui s'inscrit dans un exercice de défiguration envers ceux que l'on a choisi de désigner différemment. Dans l'une des nombreuses manières de concevoir la postcolonialité, Mbembe avance que « [1]es procédures de racialisation du colonisé constituaient le moteur de cette économie du mensonge et de la duplicité. La race constituait en effet la région sauvage de l'humanisme européen » (2010 : 81-82). Aussi insiste-t-

il sur la nécessité de la critique postcoloniale, dans laquelle il met en valeur le travail de déconstruction de ce qu'il appelle la «prose coloniale» effectué par les ex-colonisés. Mbembe insiste :

[La critique] cherche à en démasquer la puissance de falsification – en un mot la réserve de mensonge et les fonctions de fabulation sans lesquelles le colonialisme en tant que configuration historique de pouvoir aurait échoué. [...] L'on sait aussi que la colonisation ne cessa de mentir à son propre sujet et au sujet d'autrui. (Mbembe, 2010 : 81)

C'est en réponse à ce discours colonial que Bofane présente un personnage qui n'a pas l'air d'être attaché aux traditions et qui dément les perceptions et les attentes essentialistes avancées dans le discours colonial. Parmi les choses fausses que l'auteur tente de démontrer et de dénoncer à travers son personnage, il y a la déforestation et les autres crimes contre l'environnement, qu'ils soient perpétrés par les Européens, les Africains ou les Chinois. La participation d'Iso à la déforestation et à la mondialisation qu'il préconise constitue une autre forme de colonialisme, dont il ne semble pas se rendre compte en tant que victime directe des conséquences du réchauffement de la planète. Cette participation à la déforestation relève d'un effet colonisateur – du déracinement pour s'adapter aux valeurs de l'Autre. En effet, la forêt ne permet pas seulement le dégagement de l'oxygène dans l'atmosphère, mais elle est aussi pour les autochtones une source d'eau potable, de plantes médicinales et de nourriture : « Sans la coutume, crois-tu que cette forêt qui te nourrit existerait encore? Et nous? Crois-tu que nous serions encore là, à craindre pour notre avenir? Et l'avenir, c'est toi, Isookanga » (2014, 16). Le vieux Lomama lie le sort de la forêt au destin de tout le clan, et rappelle à son neveu qu'il lui appartient en tant que futur chef Ekonda d'y veiller. La menace à sa survie et à celle du clan que

nous avons évoquée ci-dessus lui semble moindre à Iso par rapport à son attrait pour l'immédiat dès le premier moment où il a découvert ce que l'ordinateur pouvait offrir.

Comme beaucoup de jeunes, Isookanga déborde d'ambition, un sentiment qui s'est accru depuis qu'il possède un ordinateur. Il se prend déjà pour un mondialisateur qui brûle du désir de communiquer avec le monde et de contrôler les marchés mondiaux. Il veut être dans le « mainstream ». Le fait de faire partie d'une minorité raciale n'est pas un obstacle à ses ambitions. Au contraire, il semble motivé par l'attrait économique et un goût ardent de moderniser sa région. Or, pour y arriver, Isookanga est conscient du fait qu'il aura besoin d'être dans l'échange, entendu ici comme le marché boursier, afin de se faire beaucoup d'argent pour être en mesure d'influer sur les décisions qui concernent sa région. Lorsque Kiro Bizumungu, l'ex- rebelle devenu membre du gouvernement, lui demande ce qu'il est venu faire à Kin', la réponse d'Isookanga est centrée sur son rêve d'aller mondialiser :

- Être dans le mainstream, toucher à la haute technologie, communiquer avec le monde :
 être dans l'échange, quoi.
- Et la forêt alors?
- Vieux, c'est ringard. J'y étais il y a pas longtemps, mais avec quelle vitesse j'en suis parti! Il faut arrêter avec ce romantisme rétrograde qui consiste à faire croire que la forêt devrait s'étendre. Vous imaginez ? Où on mettrait les autoroutes, les grandes surfaces, les parkings, les centres de production... au sommet des arbres ? Il faut être réaliste et vivre avec son temps. (Bofane, 2014 : 157)

Avec toutes les connaissances qu'Iso a acquises depuis qu'il a été exposé à la technologie, le temps est venu de faire de ses rêves une réalité. Il croit que le village ne lui offre pas ce dont il a besoin pour s'épanouir en tant que mondialisateur. Car le village ne correspond plus aux nouvelles aspirations d'Iso au point où il se croit obligé de se rendre dans la capitale pour être dans le courant dominant, là où l'accès à l'ordinateur est facile et où il peut rencontrer des gens avec qui communiquer. C'est là aussi qu'il pourra communiquer avec d'autres mondialisateurs comme lui. Aveuglé par le discours colonialiste sous sa nouvelle forme mondialisante, Iso pense que la forêt est maintenant démodée; alors qu'elle a toujours constitué une source importante de nourriture et de vie, il pense qu'elle est devenue l'antinomie du progrès.

Dans l'imaginaire du protagoniste, il est temps de commencer à vivre comme « tout le monde », et cela passe par la modernisation. Les choses qu'il a vues sur son ordinateur, Isookanga voudrait les voir reproduites chez lui. Le processus de transformation est entamé dès l'instant où le personnage fait la connaissance d'une culture différente via le virtuel.

La modernité prônée par Isookanga n'est pas vue d'un bon œil par les habitants de son village. Quelques jeunes admirateurs la soutiennent, tandis que le Vieux Lomama, son oncle et le chef du village Ekonda, n'y voit que des ennuis. Depuis l'installation du pylône de télécommunication dans le village, l'oncle d'Isookanga blâme cette structure pour tous les maux que connaissent les villageois :

Ce bout de métal n'avait apporté que des ennuis depuis son érection. D'abord, au niveau de la paix sociale, il avait causé des dégâts, parce que parmi la population d'Ekanga il avait des détracteurs – les plus nombreux – et des partisans qui se réjouissaient d'enfin intégrer la modernité. On avait beau leur demander à quoi l'antenne pouvait bien leur servir –

téléphoner à qui ? Surfer sur quoi ? — ils défendaient la tour de fer comme si c'était un membre de leur propre famille. Ensuite, question subsistance, la nourriture avait pris la poudre s'escampette. Il fallait désormais parcourir des kilomètres pour la débusquer. Il y avait des gens qui ne réfléchissaient pas plus que le bout de leur nez. Parmi eux, son propre neveu, Isookanga. Ce petit, c'était n'importe quoi. La modernité, la modernité. Est-ce que ça se mange, la modernité ? Pourtant jusqu'à l'adolescence Isookanga avait été à bonne école, et puis en l'espace de quelques années il avait rué dans les brancards et s'était mis à défendre des idées qui n'avaient rien à voir avec les Ekonda et la préservation de leur biotope. (Bofane, 2014 : 200)

L'intégration dans la modernité a plus de détracteurs que de partisans, chacun pour des raisons différentes. Les uns pensent que le pylône de télécommunication est venu perturber leurs habitudes de vie, alors que les autres sont d'avis que l'antenne a permis une connexion avec le monde extérieur. Dans ce passage, Bofane adopte le point de vue du Vieux Lomama, selon qui, les visions divergentes de ces deux camps sont à l'origine de dissensions au sein du village. Ceux qui sont pour le *statu quo*, par conséquent opposés à l'antenne, avancent que la présence du pylône porte atteinte à leur survie et accusent ceux qui font l'éloge de la modernité, dont Isookanga et ses partisans, d'amnésie et d'avoir une vision limitée qui ne tient pas compte de leur réalité.

Ici, la modernité n'est pas célébrée par la majorité, car elle est perçue comme la cause de la famine et potentiellement de la disparition des Ekanga. En attribuant le changement observé chez son neveu à la présence de l'antenne, le Vieux Lomama voit dans la technologie une menace à leur survie et aussi à son poste de garant de la tradition. À long terme, les partisans de la modernité finiront par remettre en question le mérite de la chefferie et l'autorité même du

chef, si celui-ci est perçu comme un obstacle aux transformations auxquelles s'attend le camp de la modernité. L'apparente corrélation entre la modernité et la famine signale deux visions contradictoires que nous aurons à développer dans le chapitre suivant, il suffit de dire ici qu'Isookanga voit son avenir dans la modernité, alors que son oncle y voit sa fin à lui et celle de son monde :

Il y a chez moi des vieux comme mon oncle Lomama qui tiennent absolument à tout conserver en l'état. En dehors de leur propagande néfaste sur la préservation de la forêt primaire, ils utilisent toutes sortes de techniques pour maintenir la canopée sur leurs têtes.

[...] Ces gens-là croient quoi ? Que c'est avec un tronc d'arbre qu'on fabrique des ordinateurs puissants, un iPhone ou un missile ? [...] Pour que le peuple puisse manger à sa faim, il faut des usines de conditionnement, de l'agriculture intensive, transgénée scientifiquement. (Bofane, 2014 : 158-159)

Cette observation d'Isookanga paraît très ironique dans le sens où sans la préservation de cette forêt, le clan Ekonda entier ne survivrait pas. En effet, la forêt constitue d'une part l'habitat pour eux, et d'autre part une source vitale qui leur procure tout ce dont ils ont besoin pour leur survie. Le Vieux Lomama a raison de militer pour le maintien de cette forêt qui constitue, comme l'Amazonie, l'un des écosystèmes dans le monde dont le rôle est celui de stabilisateur climatique. La forêt primaire, comme c'est le cas ici, serait une forêt originelle, où l'influence humaine ou artificielle est très réduite. C'est cette influence que le Vieux Lomama tente de limiter, vu l'importance de la forêt non seulement pour son clan, mais aussi pour la planète entière en raison des enjeux qu'elle implique. La valeur que le Vieux octroie à l'environnement est caractérisée par Iso de nuisance, car il voit dans la position de son oncle un handicap au développement de sa région. En plus de l'amélioration de la qualité de l'eau obtenue par le

processus du filtrage émanant des racines d'arbres, notamment l'emmagasinage de l'eau de pluie et la purification de l'air. Les arbres jouent un rôle primordial dans l'écosystème à un point tel qu'un seul arbre en santé aurait une capacité d'absorption de l'air d'environ 7000 particules de poussière par litre d'air³³, jouant ainsi le rôle de purificateur d'air. Il est certain qu'un tronc d'arbre ne peut fabriquer un ordinateur, un iPhone ni un missile, mais les mérites de la conservation dont le Vieux Lomama s'est fait l'apôtre dépassent de loin l'argument de son neveu qui aimerait bien voir la forêt disparaître. Le raisonnement d'Iso met en évidence son égoïsme et dévoile en même temps l'étendue du lavage de cerveau subi par des idées fausses véhiculées par les jeux vidéo. Isookanga ne semble pas être en mesure de faire la part des choses entre ce qu'il voit en ligne et sa vie réelle. Le danger de ses rêves dont Iso ne se rend pas compte réside dans la déforestation issue de ce processus de désenclavement dont il parle afin d'ouvrir son village. Les conséquences de la déforestation seraient forcément plus dévastatrices en termes de perte d'habitat pour les animaux en particulier, et de l'écosystème d'une manière générale que les avantages engendrés par l'urbanisation. Les conséquences de la déforestation seraient catastrophiques pour lui en termes des bouleversements probables, y compris des inondations, des érosions, des glissements de terrain, sans compter la désertification et la disparition des espèces végétales et animales formant l'écosystème. Symboliquement, cette déforestation évoque le déracinement du personnage qui ne voudrait plus être associé à la forêt qui a servi à son clan de canopée et de moyen de vivre mais dont il ne veut plus assurer la gestion en tant que futur chef Ekonda. Le paradoxe est qu'Iso est un homme de la forêt, mais qui se veut aussi un homme moderne dont les intérêts pour la modernité semblent dominer en lui jusqu'à éclipser cet honneur de la chefferie à laquelle il a été destiné toute sa vie.

http://www.bees-ong.org/L-importance-de-l-arbre-dans-la-vie-de-l-homme-et-des-ecosystemes.html Consulté le 10 janvier 2020.

On est dès lors à l'étape de l'opposition entre tradition et modernité, une modernité qui progresse pour atteindre les coins du monde les plus reculés. Nous assistons à une transformation de la société traditionnelle dont la pensée a évolué d'une manière dangereuse. Surfer sur Internet a permis à Isookanga de connaître le monde, de s'identifier à d'autres, de pouvoir penser autrement et d'acquérir des habiletés nouvelles mais aussi de repenser son propre monde social et écologique.

Cette expérience a radicalement bouleversé sa vie au point où le Vieux Lomama exprime sa peur de son neveu dont les idées semblent menacer la sauvegarde de l'écosystème et aussi la succession au pouvoir du clan Ekonda. En plaidant pour l'élimination de la forêt en vue de faire place aux développements de l'urbanisme, Iso remet en question des valeurs traditionnelles qui, jusque-là, étaient les seules à guider ses actions. Les transformations qui ont commencé avec l'installation du pylône ont conduit à un élargissement de vision que l'on n'a pas vu venir, considérant les caractéristiques de l'homme représenté par le narrateur comme pygmée. L'adhésion d'Iso à des idées progressistes et avant-gardistes dites modernes l'amène à considérer la possibilité de vivre ailleurs, là où il pourra mettre en pratique ce qu'il a appris en surfant sur Internet et où il sera à l'abri des ennuis incessants de son oncle, et à celui aussi de « la compagnie des cercopithèques dans la forêt » (Bofane, 2014 : 26). Iso cherche plutôt à rencontrer des gens avec qui parler le langage des technologues.

Dans la capitale, où Iso se rend, il fait la connaissance de Zhang Xia, un Chinois venu aussi dans cette partie du monde pour les mêmes raisons, c'est-à-dire le goût de la mondialisation. En Zhang Xia, Isookanga trouve un associé. Outre le goût de mondialiser qui les unit, Zhang Xia a une expérience de la vie réelle qu'Iso n'a pas. Il a été le premier à faire des affaires dans cette province minière, appelée Lubumbashi, avant de se retrouver dans la capitale.

Cet effort semble attirer l'attention d'Isookanga qui le soupçonne d'être déjà un acteur de la mondialisation. Iso pense que, s'il travaille avec Zhang Xia, il pourra aider celui-ci à trouver la solution à ses problèmes d'argent pour regagner la Chine où l'attendent sa femme et son fils :

Cet homme – on dirait un avatar du camarade Deng – avait pris un vol China Airlines jusqu'à Dubaï. De là, un Ethiopian Airlines – après une escale à Addis-Abeba – tout droit vers Lubumbashi, et aujourd'hui il se retrouvait coincé quelque part à Kinshasa. Ce n'était pas normal! "J'ai aussi été bloqué au village pendant un temps, pensait Isookanga, et j'en suis sorti. Et la canopée, et les arbres, ont essayé de me retenir par tous les moyens; Oncle Lomama a tout tenté, mais rien. Grâce à l'ordinateur et à la touche Enter, j'ai eu la force de quitter ce piège qu'étaient la forêt et la vie au village. Devenir chef... Sans matières premières? Avec pas même une industrie de services? Pour ce type, il doit y avoir une porte de sortie." Son signalement était extrême-oriental, après tout il était au cœur du système globalisé. (Bofane, 2014 : 74-75)

Iso semble éprouver de la compassion pour Zhang Xia qu'il vient de rencontrer à Kinshasa, au grand marché, vendant de l'eau dans une boîte de polystyrène. Ce Chinois de Sichuan, venu avec un compatriote, M. Liu Kaï, entrepreneur en travaux publics et privés, a été abandonné par celui-ci, avec qui il travaillait à Lubumbashi. M. Kaï a été accusé de détournement de fonds publics. Il retourne en Chine, laissant derrière lui un disque dont le contenu porte sur les matières minières et leur emplacement géographique à travers tout le pays. Posséder ce disque devient forcément important pour Isookanga, car cela lui permettrait de connaître le contenu en matières premières du sous-sol de son village pour de futures exploitations.

En voyant dans Zhang Xia l'incarnation de Deng d'une part, Isookanga suggère que ce Chinois partage, comme lui, les valeurs modernes. D'autre part, les soupçons qu'Iso fait peser sur Zhang Xia pour être passé directement à Lubumbashi, sans avoir à passer par la capitale, impliquent que les véritables mobiles de sa présence dans le pays demeurent flous.

L'ordinateur comme vecteur d'épanouissement peut aussi constituer un moyen par lequel les problèmes économiques que connaît Zhang Xia peuvent être résolus. Partant de son propre exemple, Isookanga note que si la tradition n'a pas pu le retenir au village, il est prêt à se servir de son ordinateur pour venir en aide à cet ami qu'il vient de rencontrer. Isookanga voit aussi dans l'ordinateur un vecteur de développement dans le sens où les connaissances acquises peuvent permettre la modernisation du village d'Ekonda, sans laquelle il n'envisagera pas d'en briguer la chefferie.

L'ordinateur devient un outil qui offre forcément des possibilités illimitées, par lequel l'emprise de la tradition peut être brisée. En adoptant le point de vue d'Iso, l'auteur affirme :

Quand on utilise des bits pour communiquer, qu'importe qu'on parle pygmée, lapon ou japonais. [...] Être grand, ne pas l'être, qui s'en soucie, quand seul le nombre de gigas est pris en compte ? La matérialité est devenue totalement obsolète. Dans l'univers globalisé du monde virtuel, même le ciel ne constitue plus une limite. (Bofane, 2014 : 22)

Iso trouve de la consolation dans le fait que ce qui le distingue des autres n'a aucune importance lorsqu'il s'agit pour lui de naviguer dans un monde virtuel. Cela lui permet au contraire d'échapper aux constants rappels de sa condition de la part de son oncle; selon Iso, « [c]'est à cause de gens comme Vieux Lomama [...] [q]ue partout nous sommes appelés Pygmées depuis

toujours » (Bofane, 2014 : 20). Iso voudrait oublier le passé vers lequel son oncle a tendance à le ramener, au profit de l'univers virtuel – celui de l'imaginaire.

La technologie se pose comme transcendante à la nature dans la mesure où les arbres n'ont pas pu l'empêcher de se soustraire de la vie du village pour mener celle d'un mondialiste. Isookanga, inspiré par ce qu'il a vu sur l'ordinateur, est passé d'un état « sauvage » à un statut d'homme moderne qui rêve du développement des industries de service, en pleine forêt équatoriale. Ce développement passe dès lors par la recherche des matières premières nécessaires à cette modernité.

Bien que les besoins des deux personnages soient divergents, leurs solutions impliquent des efforts de collaboration qui reposent sur une vision capitaliste du monde que les deux hommes partagent. Isookanga l'a bien compris : si Zhang Xia en est arrivé à rester coincé à Kinshasa, cela fait partie du prix à payer pour profiter de la mondialisation, c'est-à-dire que les risques associés aux pertes sont proportionnels aux gains que l'on peut tirer du marché mondial désormais connecté. Si Isookanga soupçonne Zhang Xia d'être au centre du système globalisé, cela peut s'affirmer par la position de la Chine, qui paraît être au centre des échanges mondiaux. À l'orée de la forêt se lèvent le spectacle et la menace d'un nouveau colonialisme, ici à la chinoise. Cette position n'est pas étrangère aux Africains, qui ont été à tour de rôle pourvoyeurs de la main-d'œuvre et des matières premières lors des périodes précédentes de la mondialisation et au cours de la révolution industrielle avec la production du caoutchouc. La permanence des caractères en mandarin introduisant chaque chapitre du roman d'un bout à l'autre signale, symboliquement, celle de la Chine en tant que seule puissance dont les intentions outrepassent, celles de la Belgique, au XIXe siècle, sous le règne des compagnies concessionnaires. Notre lecture de la symbolique caractérisée par la langue chinoise augure, nous semble-t-il, une

présence permanente de la Chine à *Gondavanaland* et, par ricochet, en Afrique d'une manière générale. La permanence de la présence chinoise en Afrique s'illustre par la diffusion du mandarin sur le Continent³⁴. Une domination culturelle qui est exercée avec la collaboration des Africains comme le démontre également le rapport établi entre Iso et Zhang Xia dans la mesure où ce dernier transcende une simple aide. En effet, Isookanga, l'introduit dans son circuit qui consiste à exploiter des minerais, à travers le *Raging Trade* dans lequel, pense-t-il, celui-ci pourrait gagner rapidement beaucoup d'argent, comme tous les mondialisateurs :

Après avoir peaufiné sa stratégie commerciale et exposé quelques principes rudimentaires de la mondialisation, Isookanga double-cliqua sur une icône et la fenêtre d'accueil de *Raging Trade* apparut. Zhang Xia connaissait le jeu mais n'y avait encore jamais joué. Ils y passèrent un moment; Isookanga au clavier, le jeune Chinois comptant les points. [...] La multinationale *Congo Bololo* était passée maître en la matière. Ses agents infiltrés pouvaient poser des balises GPS où ils voulaient : au cœur des stations radars, dans les sites de tirs souterrains, à l'intérieur des arsenaux dissimulés dans des quartiers résidentiels. (Bofane, 2014 : 95)

Avant de faire la rencontre de Zhang Xia, Isookanga était déjà un homme transformé dont les façons de penser et de concevoir le monde avaient été imprégnées par ses découvertes en ligne. La libre circulation des biens et des individus ainsi que l'ouverture des marchés sont quelques-uns de ces principes de la mondialisation qu'Isookanga prône et qui cadrent avec ce qu'il est venu faire dans la capitale. Au-delà du rapprochement, la mondialisation profite dans une large mesure aux entreprises transnationales qui n'ont aucun égard aux vies humaines, étant

_

Byaruhanga, Catherine. BBC – Africa https://www.bbc.com/afrique/monde-47696190. Consulté le 21 avril 2020.

fixées sur la recherche maximale du profit. *Congo Bololo* et les autres multinationales possèdent leurs propres milices qui s'occupent du déblayage des terrains, en facilitant l'accès aux matières premières. À *Gondavanaland*, il y a une lutte impitoyable entre les multinationales sous forme de raids et les dommages collatéraux font partie du jeu. Zhang Xia est l'initié chargé ici de compter les points pendant qu'Iso s'occupe de déstabiliser et, à la limite, d'annihiler les compétiteurs pour s'emparer des ressources convoitées.

Dans cette lutte à mort entre les multinationales, force est de constater que ces dernières sont engagées dans une course dont la finalité s'articule autour du pouvoir de dominer le marché de technologie. Un bref aperçu historique montre que

[c]ommerce et prédation ont toujours été sous-tendus par la possibilité de la guerre, de préférence sous forme de raids. Les luttes de pouvoir et les conflits autour de la captation, du contrôle et de la répartition des ressources tout cela s'est toujours déroulé le long de lignes par définition translocales. (Mbembe, 2010 : 183)

Les raids pour le contrôle et l'exploitation des minéraux ne sont pas des phénomènes nouveaux en Afrique. Mbembe rappelle que le drame de la colonisation repose sur l'initiative de morceler les terres à partir des sites, des échanges et des arrangements. Il insiste sur le fait qu'avant la colonisation, le découpage du continent s'est effectué à partir d'« une fédération de réseaux, un espace multinational, constitué, non de "peuples", ou de "nations" en tant que telles, mais des réseaux (Mbembe, 2010 : 183). Selon Mbembe, la colonisation a fait ériger à ces nouveaux états, constitués autrefois de réseaux, « des frontières rigides à ce qui étaient, structurellement, un espace de circulation et de marchandage, flexible, à géométrie variable » (2010, 183). Pour Mbembe, on n'a pas tenu compte de l'existence de ces réseaux dont les conflits africains trouvent leur origine.

Ce qui est nouveau dans le cadre de cette mondialisation, c'est le fait que les multinationales utilisent ces mêmes logiques de prédation et des raids à leur profit. La destruction qu'entraînent les raids en termes de pertes de vies humaines et d'environnement se fait avec la collaboration des locaux. En s'associant avec Zhang Xia pour jouer au Raging Trade, Iso participe virtuellement aux pillages des ressources et ouvre la voie à d'autres mondialisateurs comme eux. Congo Inc. se pose comme symbolique de l'Afrique et en même temps comme laboratoire de l'avenir pour les nations puissantes qui la prennent d'assaut à la recherche des ressources minières. En dehors de Raging Trade, qui joue le rôle de mise en abîme de ce qui se passe dans le monde et dans le pays, Iso ne bénéficie de rien. Dans la vie réelle, il arrive tout au plus à vendre des sachets d'eau sale. En mettant en scène un personnage qui prédomine dans le monde virtuel, mais qui, dans le monde réel, mène une vie minable, Bofane veut montrer que les richesses du pays sont virtuelles pour ses habitants car elles ne concourent pas à leurs avantages. En fait, ces dernières décennies, les Chinois ont envahi l'Afrique à un point tel qu'il n'est plus rare de les trouver même dans les villages les plus reculés, mêlés à la population locale, dans laquelle ils occupent tous les secteurs de production, y compris le commerce qui autrefois était réservé aux nationaux.

Le narrateur décrit les méandres de la mondialisation dont les ramifications remontent au découpage du continent, afin de montrer les similarités entre la période coloniale et l'époque actuelle où les acteurs sont obnubilés par le désir de faire main basse sur les minerais sans rien donner en échange à la population, ni au pays duquel ils les tirent. Le narrateur montre que le nerf de cette guerre réside dans le sous-sol de cet espace parfois appelé *Gondwana*. Iso a quitté la forêt avec la hantise de se faire un nom par voie d'extraction des produits de sous-sol, exactement comme tous les autres acteurs de la mondialisation, notamment *Uranium et Sécurité*, *American Diggers*, *Skulls and Bones Mining Fields*, *Hiroshima-Naga*, *Goldberg & Gils Atomic*

Project, Mass Graves Petroleum et Blood and Oil. Ironiquement, ces noms évocateurs de toutes ces multinationales sont une représentation de ce que chacune d'elles pose en termes de conséquences et de leur domaine d'opérations. Hiroshima-Naga, par exemple, rappelle les deux villes japonaises (Hiroshima et Nagasaki) sur lesquelles les Américains ont largué des bombes atomiques en août 1945. En les identifiant par ces noms, l'auteur tourne en dérision le processus de la mondialisation qu'il assimile à l'exploitation minérale par les compagnies majoritairement américaines, aux dépens des destructions des vies humaines. Selon Isookanga, la voie vers le développement exige certains sacrifices : « On a besoin de cuivre, d'étain, de cobalt, de coltan. Pour se développer véritablement, il faut du pétrole, et beaucoup : des barils et des barils » (Bofane, 2014 : 159).

Isookanga est si fortement motivé par le désir du développement de sa région qu'il est prêt à tout faire pour y arriver. *Congo Bololo* ainsi que toutes les autres compagnies sont protégées par des groupes armés, comme souligné précédemment. Conscient de la férocité de la compétition qu'elles se livrent entre elles, Iso, qui incarne *Congo Bololo*, est attiré par tous les produits du sous-sol confondus, même s'il est beaucoup plus intéressé par les matières premières. La possession d'armes et la facilité à acquérir des renseignements permettent à Iso d'exceller dans le virtuel. Ce qu'il y a de réaliste dans le jeu vidéo, c'est l'initiation d'autres groupes à la violence³⁵, c'est-à-dire que, au-delà du pillage des ressources auxquelles les Africains participent, ils sont à la fois les bourreaux de leurs frères et des victimes. Ils contribuent autant au réchauffement du climat qu'ils en sont les victimes en encourageant, par leurs actions, les autres à suivre leurs pas : « Zhang Xia observait les boules de feu qui explosaient avec une rapidité incroyable sur des paysages idylliques faits de collines verdoyantes

_

Migabo, Valentin. http://theconversation.com/une-centaine-de-groupes-armes-seme-le-chaos-au-congo-130100. Consulté le 21 mars 2020

parcourues de rivières cristallines » (Bofane, 2014 : 96). Le jeu montre également que les Africains donnent droit de passage à d'autres de pouvoir les asservir comme dans le cas de la Chine. Il s'agit d'une nouvelle forme de colonisation qui obéit au consentement comme le symbolisent, rappelons-le, les sous-titres en mandarin.

La violence extrême pratiquée par Iso dans le jeu vidéo s'inscrirait à l'image de la violence exercée sur ceux qui vivent dans les régions où se concentre l'exploitation minière.

Nous observons chez le protagoniste l'exercice de la violence de trois ordres. D'abord, il y a la violence envers la terre de *Gondavanaland*, qui symbolise la terre de l'Afrique à laquelle il participe pour la recherche de minerais et du pétrole. Cette violence qu'il commet comporte des ressemblances avec celles du XIXe siècle qui débouchèrent sur l'institution de la colonisation quand des compagnies concessionnaires se ruèrent à la recherche des matières premières.

Ensuite, il y a le viol de la chercheuse et anthropologue belge Aude Martin décrit par le narrateur comme un acte de vengeance sur l'esclavage subi par les ancêtres d'Iso, et sur la colonisation exercée par les Belges :

La tête du boa cherchait une victime et Isookanga se sentit happé, le corps projeté de tout son poids vers Aude Martin. [...] Arc-bouté sur ses cuisses, il ignorait que chaque coup de rein qu'il lui portait était – pour elle – comme le fouet que ses ancêtres avaient subi lors de l'esclavage; que chaque assaut entre ses cuisses ouvertes était aussi impitoyable que la hache tranchant des mains, que la chicote infligée par Léopold II et ses descendants [...], Aude ne résistait plus. [...] [E]lle se sentait comme ces femmes violées du Kivu, abandonnées de tous, méprisées, torturées, mutilées, persécutées, mises au ban, prises en otage, réduites en esclavage, souillées, resouillées, mais luttant toujours. (Bofane, 2014 : 195-196)

Dans le cas d'Aude Martin, ce viol ne semble pas être gratuit. Celle-ci le perçoit comme une dette redevable à ses ancêtres, en particulier Léopold II, qui ont déshumanisé et érodé l'avenir. La comparaison du viol qu'elle subit en référence à celui de femmes de Kivu est une manière symbolique de démontrer l'universalité de la douleur et l'humanité. Les femmes de Kivu étaient des victimes d'une guerre dont l'auteur fait remonter l'origine à cette date fatidique du février 1885 reprise en marge du roman qui a scellé, selon Bofane, le destin de l'Afrique.

Enfin, la troisième forme de violence est celle qui est subie par les autochtones travaillant pour des compagnies étrangères avec lesquelles Isookanga est en compétition, comme le décrit le narrateur dans la citation ci-dessus. Dans le jeu, le pygmée tue délibérément ses compatriotes sans aucun état d'âme. Comme dans toute guerre, les dommages collatéraux sont essuyés par les autochtones dépossédés de leurs terres.

Pour se démarquer de ses concurrents, Iso se sert de tactiques aussi cruelles qu'abominables : de la terreur à l'éradication de la population, des viols aux bombardements massifs, aussi bien que par la réduction en esclavage des mères et de leurs enfants, qui deviennent alors des creuseurs chevronnés. Dans le passage suivant, le narrateur décrit la vie sur le territoire de *Gondavanaland* :

Caché dans un pick-up Toyota, le canon d'une mitrailleuse de calibre .50 apparut à l'écran et se mit à envoyer des projectiles qui fracassaient la poitrine des hommes qu'étripaient sur le champ de bataille les furieuses et les malotrus combattant pour le compte de *Congo Bololo*. [...] [O]n entendait sur le clavier le cliquetis des doigts d'Isookanga s'évertuant à annihiler quiconque s'interposait entre les matières premières et la puissance de son armement redoutable. C'était cela *Raging Trade*, on ne faisait pas de quartier. (Bofane, 2014 : 97)

Les matières premières semblent avoir plus de valeur que les humains, dont la compagnie n'hésite pas à se débarrasser pour rester compétitive. Rappelons que chaque compagnie dispose de sa propre milice, dont elle se sert sur le terrain pour la protection de son espace. Dans un autre exemple, le narrateur décrit comment Bizimungu, l'ex-rebelle ayant été à la tête d'une vraie milice, préconisait la violence envers les villageois dont le péché était d'être nés sur ledit territoire :

Et en poussant l'effort un peu plus loin, si on parvenait à éradiquer sa population le plus silencieusement possible, on pourrait atteindre le stade de maître parmi les maîtres du monde. Ainsi, les hommes de Kiro Bizimungu, dit Commandant Kobra Zulu, avaient débarqué par camions afin de contribuer à réaliser l'utopie d'ex-hommes d'État et de milliardaires réunis à Urugwiro Village. (Bofane, 2014 : 133)

L'éradication de la population ouvrirait la voie à des exploitations minières qui ferait entrer ces milliardaires dans la cour des grands, un projet que le narrateur caractérise ironiquement d'utopique, sachant que cela ne sera jamais le cas. Cette critique est adressée aux Africains que Bofane juge naïfs dans la mesure où ils s'entretuent au lieu de se souder pour faire front commun et lutter ensemble afin de se libérer du nouveau colonialisme du XXIe siècle. La référence à Urugwiro Village³⁶ met de l'avant l'implication d'un des pays africains à l'origine des tourments dont la population est victime. En pointant du doigt la participation du gouvernement rwandais dans les massacres qui se déroulent sur fond minier, Bofane veut montrer aussi que les pays africains ont servi, à différentes époques, les intérêts des occidentaux contre leurs frères. Dans sa reconstitution des évènements ayant conduit à la mort des casques

-

Représente selon l'auteur le « Siège de la présidence du Rwanda » (Bofane, 2014 : 133).

bleus, un des personnages déclare que « les Rwandais sont la tête de pont des Américains en Afrique, comme le Congo l'a été d'ailleurs » (Bofane, 2014 : 260).

L'auteur représente la collaboration des Africains dans le pillage des ressources. Nous ne cesserons de souligner que ce qui se passe dans le jeu et dans une bonne partie du livre remplit une fonction mimétique de ce qui se produit dans la réalité. Bizimungu révèle que la signature de la fin des hostilités dans le cadre des Accords de Paix ne signifie pas la fin de la guerre. Au contraire, c'est une occasion de recréer « le groupe armé mais avec un autre sigle » (Bofane, 2014 : 186). Bizimungu, qui occupait à Kinshasa le poste de Directeur Général de l'Office de préservation du parc national de la Salonga à Kinshasa, après la signature des Accords de Paix, continuait à vaquer à ses activités d'ancien Commandant. L'homme avait été impliqué dans la mort des casques bleus de l'ONU, et se défendait de l'avoir fait parce que « [1]a livraison [d'armes] n'avait pas été conforme » à la commande (Bofane, 2014 : 185). En revenant voir Waldemar Mirnas, l'Officier de l'ONU à Kinshasa, désormais chargé de la logistique, Bizimungu lui manifesta son désir d'obtention d'armes en échange des matières premières : « Nous, on aura toujours besoin de matériel pour bien faire notre travail, et les matières, là, j'en ai encore, je peux vous payer de la même façon qu'avant, il suffit de me le dire » (Bofane, 2014 : 186). Encore une fois, l'auteur tente de démontrer que la guerre au Congo est une guerre qui s'autofinance et en même temps elle est nourrie par la quête des minerais. En impliquant Waldemar Mirnas, Bofane dénonce l'Organisation internationale qu'il représente de contribuer au ravage de la région. Les conflits armés qui se déroulent à l'Est du pays pendant plus de vingt ans ne semblent pas avoir une fin en vue à cause des enjeux économiques dont profitent les acteurs impliqués. L'entrée dans la mondialisation par l'Afrique se fait à son dépens, dans la mesure où ces minerais exploités illégalement se retrouvent vendus sur le marché noir sans que

cela profite à tous comme dans le cas du Congo. L'exploitation artisanale de ces minerais sur fond de guerre fait que le Congo ne peut améliorer le bien-être de sa population puisqu'une grande partie du capital lui échappe. Paradoxalement, *Congo Bololo* semble être impliqué dans cette exploitation illégale des minerais sur son propre territoire. Dès lors, il lui serait pratiquement impossible de veiller au développement du pays et à la sécurité de sa population étant donné la complicité³⁷de celle-ci.

Cette complicité est aussi démontrée dans *Le ventre de l'Atlantique* où l'homme de Barbès revenu de France, contribue à faire de l'Afrique un dépotoir en ramenant avec lui des objets usagés (160). La menace à la santé que provoque la pollution créée par les objets toxiques jetés dans la nature tels que le frigo et la télévision, affecte directement les Africains. L'image paradisiaque de la France que l'homme de Barbès cherche à projeter est démentie par l'état des fournitures qu'il a pu ramasser avant de retourner au pays.

3.3 L'homme de Barbès et la mondialisation

La victoire de l'équipe du Sénégal sur celle de la France au match d'ouverture de la Coupe du monde de football de 2002 suscite des célébrations qui vont au-delà d'un simple jeu. La ferveur qui explique l'engouement des jeunes venus assister aux matchs ne se limite pas à la passion de ces derniers pour le sport, mais va jusqu'à la possibilité que le sport offre de pouvoir se rendre en France pour y jouer au foot. Pendant ce temps, l'homme de Barbès est le lien par lequel les habitants de Niodior accèdent à la France grâce à sa télévision et à ses récits. Cependant, la télévision que l'homme de Barbès ramène de France n'est pas en bon état. C'est une vieille télévision qui ne fonctionne pas bien, ce qui n'amuse pas les spectateurs venus

Kavanagh, Michael J. Bloomberg News. https://www.bnnbloomberg.ca/un-experts-show-vast-gold-smuggling-networks-from-congo-to-dubai-1.1449747. Consulté le 16 juin 2020.

regarder les matchs. L'homme de Barbès prétend avoir eu accès à la prospérité de la Métropole, mais le mauvais état du téléviseur fait écho à la vie minable qu'il a menée en France, sans l'admettre à ses concitoyens :

Dès les premiers éclairs, la télé avait clignoté puis, émettant un dernier bip, s'était brutalement éteinte. Il ne voulait pas penser au pire : ce bip n'était pas un dernier soupir, cette télé ne pouvait avoir rendu l'âme. Il se dit que c'était un caprice électrique, juste un choc, une sorte d'attaque cardiaque provoquée par la violence des éclairs. Dans le salon, il tenta seul une longue réanimation, sans succès. Il lui fallut le verdict du propriétaire pour se décider à quitter le chevet de la malade :

– Je crois qu'elle est morte, il n'y a rien à faire, elle n'a jamais aimé la saison des pluies.
L'année dernière aussi elle m'a lâché dès le premier coup de tonnerre, heureusement j'ai réussi à la faire repartir. Pour le coup, je crois que c'est fini.

La main posée sur la télévision, l'homme palabrait en souriant. Jetant un coup d'œil sur la pendule du salon, Madické réalisa avec amertume que la série de tirs au but aussi était finie. Il ânonna quelques politesses et prit congé. (Diome, 2003 : 28)

Ce n'est pas la première fois que la télévision tombe en panne. Son propriétaire se rappelle le même scénario survenu l'année précédente et évoque des difficultés dues au changement de saison. Or, pour la narratrice, cette panne intervient à un très mauvais moment : celui où Madické veut regarder la télévision. Si l'homme de Barbès a acquis le statut de notable du village, il le doit en partie à la possession de la première télévision de l'île. C'est lui qui introduit les villageois à la mondialisation, mais une mondialisation ébréchée, dans laquelle tout

ce qu'il a ramené de France est de deuxième et de troisième main, à commencer par la télévision (2003, 15). Celle-ci n'est pas adaptée à l'environnement où il l'a apportée, étant donné que ce petit village de Niodior est dépourvu des infrastructures de base, nécessaires à son bon fonctionnement. C'est un lieu où l'électricité fait défaut et où les aménagements modernes sont quasi inexistants.

Dès que les matchs s'achèvent et que les jeunes n'ont plus d'intérêt à rester, c'est au clair de lune que l'homme de Barbès en profite pour stimuler l'imaginaire des insulaires à propos de ce qu'il connaît de Paris :

Au clair de la lune, à la fin des matchs diffusés à la télé, l'homme de Barbès trônait au milieu de son auditoire admiratif et déroulait sa bobine, l'une de ses épouses passant à intervalles réguliers pour servir le thé.

- Alors, tonton, c'était comment là-bas, à Paris ? lançait un des jeunes. [...]
- C'était comme tu ne pourras jamais l'imaginer. Comme à la télé, mais en mieux, car tu vois tout pour de vrai. Si je te raconte réellement comment c'était, tu ne vas pas me croire.
 Pourtant, c'était magnifique, et le mot est faible. Même les Japonais viennent photographier tous les coins de la capitale, on dit que c'est la plus belle du monde. (Diome, 2003 : 83)

La fin des matchs devient le meilleur moment pour l'homme de Barbès d'affirmer son autorité auprès des siens, qui le considèrent déjà comme l'emblème de cette réussite après laquelle ils voudraient courir eux aussi. C'est cette image que ces derniers ont de lui qui les pousse à lui poser des questions, et ses réponses font de lui un modèle à imiter. En insinuant que

ses récits ne peuvent refléter toute la réalité de Paris qu'il veut leur transmettre, l'homme de Barbès encourage ses auditeurs à se rendre eux-mêmes à Paris, pour arriver à saisir la beauté de la capitale française. Ce qu'il ne dit pas à ses compatriotes, c'est que, pendant son séjour en France, il a vécu en marge de la société. D'ailleurs, le nom qu'il porte, Barbès, désigne un quartier parisien « chargé des représentations négatives qui définissent la classe inférieure des immigrants » (Thomas, 2013 : 221). Pour Dominic Thomas :

L'homme de Barbès émerge comme un emblème de possibilités et donc de puissance, mais en réalité, contextualisé dans le cadre du capitalisme mondial, il devient paradoxalement un instrument de l'oppression persistante, car son métarécit le relègue dans une position de subjugation perpétuelle tout en déclenchant des migrations successives, lesquelles maintiennent un mythe servant, en définitive, les intérêts capitalistes des marchés européens qui contrôlent l'économie et marginalisent davantage l'Afrique. (2013 : 222)

Ce que fait miroiter l'homme de Barbès à ces jeunes, il ne l'a pas vécu de près. Ce discours, qui a tout l'air du discours colonial, cache certaines réalités qui font partie du quotidien des immigrants que l'homme de Barbès n'ose dévoiler.

La perpétuation de l'oppression que l'homme de Barbès suscite à travers ces migrations massives le met dans une position de promoteur de l'asservissement, dans la mesure où ses compatriotes, en suivant ses traces, feront l'objet du même ostracisme, c'est un cercle vicieux qui ne saurait être arrêté que si la précarité de son statut social est dévoilée et que de meilleures politiques soient mises en place à l'échelle locale pour aider les jeunes à concevoir leur avenir autrement que par l'émigration. Salie tente de mettre à nu ce que d'autres n'osent dire, afin de décourager son frère d'aller en France. Car, ne devient pas riche qui veut, surtout si l'on peine à avoir l'autorisation légale de travailler sur le sol français. Dire que « [1]à-bas, tout le monde peut

devenir riche, regardez tout ce que j'ai maintenant » (Diome, 2003 : 87), c'est nier le fait qu'en France, la misère est l'apanage des Africains. En effet, l'homme de Barbès n'a jamais révélé à ses auditeurs comment il est parvenu à accumuler les biens qu'il a ramenés avec lui et pour la possession desquels il se vante. Nous apprenons de la narratrice qu'il a été itinérant en France avant d'être vigile, le seul emploi qui lui ait permis de sortir de sa clandestinité et dans le cadre duquel il a souvent eu à traquer des compatriotes immigrants qu'il jugeait suspects, ne les pensant pas capables d'acquérir honnêtement les articles qu'ils désiraient :

[L]a période synonyme pour lui de sortir des ténèbres, l'apothéose même de sa carrière en France, c'était lorsqu'il passa de maître-chien à chien du maître : vigile dans une grande surface, il errait entre les rayons, se pourléchant les babines devant des marchandises hors de sa portée. Pour se venger de sa frustration, il flairait le voleur parmi ses frères d'itinéraire qu'il jugeait assez arrogants pour faire leurs courses comme les Blancs, ou trop pauvres pour être honnêtes. [...] Ses victimes avaient fini par comprendre que le pire ennemi de l'étranger, ce n'est pas seulement l'autochtone raciste, la ressemblance n'étant pas un gage de solidarité. (Diome, 2003 : 90)

Enviant des choses qu'il n'a pas les moyens d'acquérir, le personnage devient un objet de dérision. L'homme de Barbès propage un mythe qui n'est pas loin de l'image de la France à l'époque du colonialisme et de sa « mission civilisatrice ». La différence, c'est que celle-ci ne prônait pas la venue des Africains en France, à part une rare élite qui y allait pour faire des études. Les premières grandes immigrations d'Africains (du Maghreb) datent des années 1960, et ils n'étaient pas censés rester en France. Le désir de l'homme de Barbès de rester en France n'est pas à la mesure du statut d'homme respecté parmi les siens. Notable dans son village, il vit en servitude dans le prétendu eldorado occidental. Par conséquent, la conception qu'il avait de la

France se change en une réalité qu'il n'aurait jamais envisagée. En abandonnant tout ce qu'il est pour devenir le chien du maître, l'homme de Barbès tombe dans une servitude volontaire. Il épouse l'idée définie par l'Occident selon laquelle ses semblables brillent par la malhonnêteté.

Ce procédé psychologique, qui consiste en l'intériorisation de la conception qu'a l'Autre de sa personne, fait que les gens en face de lui deviennent des miroirs. C'est l'intériorisation d'une certaine infériorité nourrie par l'idéologie coloniale. L'infériorisation se pose dans le contexte de la racialisation. L'homme de Barbès vit « dans une société qui rend possible son complexe d'infériorité, dans une société qui tire sa consistance du maintien de ce complexe, dans une société qui affirme la supériorité d'une race » (Fanon, 1952 : 80).

Cette infériorisation s'inscrit dès lors dans une relation d'endossement des constructions dont il a été affublé, et dans lesquelles il est emprisonné. Selon Fanon, « [le] nègre doit, qu'il le veuille ou non, endosser la livrée que lui a faite le Blanc » (Fanon, 1952 : 27). La démonstration de cette concession est exprimée par le métier qu'il exerce, qui repose sur la force physique, symbolisée par le substantif nègre que l'on lui collera. Pour Achille Mbembe,

le Nègre est avant tout un corps – gigantesque et fantastique –, un membre, des organes [...] Et, si force il est, il ne pourrait s'agir que de la force brute du corps, excessive, convulsive et spasmodique, réfractaire à l'esprit; onde, rage et nervosité tout à la fois, et dont le propre est de susciter dégoût, peur et effroi. (2015 : 66)

Ces caractéristiques font de l'homme de Barbès un personnage à craindre. En réalité, sa force physique découle de l'exercice de ses métiers antérieurs :

[I]l avait pratiqué le marteau-piqueur, de chantier en chantier, par tous les temps. [...] Ses muscles s'étaient affermis, [...] il comprit que son corps était son unique capital et

l'investit dans la gonflette. Mastodonte, il banda ses muscles et cibla des emplois bien précis. Doux comme un agneau, ses mâchoires carrées lui dessinèrent bientôt un profil de gardien. (Diome, 2003 : 89)

Comme aux siècles précédents, l'Afrique est un continent considéré comme le pourvoyeur de la main-d'œuvre mondiale (Coquery-Vidrovitch, 2011 : 92), ses ressortissants étant ciblés pour leur endurance physique.

Dans le contexte de la mondialisation actuelle, le corps de l'homme de Barbès constitue une marchandise semblable à celle de ses ancêtres, à cette différence près que ces derniers n'étaient pas dédommagés pour leurs services. Selon Thomas, le corps de l'esclave ne constitue aucunement un capital précisément parce que « l'esclavage n'est pas un travail rémunéré au sens strict du terme » (Thomas, 2013 : 225). Mais n'empêche, c'est au service des mêmes intérêts que se déploie le schéma à l'origine du capitalisme mondial dans la structure duquel les Africains continuent à jouer le même rôle : celui de « *minerai* vivant dont on extrait du *métal* » (Mbembe, 2015 : 67). C'est-à-dire l'utilisation de l'émigré africain comme force de travail ou marchandise, dont on se débarrasse après usage (Thomas, 2013 : 225).

Mbembe insiste sur le fait que « [c]e passage de l'homme-minerai à l'homme-métal et de l'homme-métal à l'homme-monnaie est une dimension structurante du premier capitalisme » (2015 : 68). L'esclave africain ainsi caractérisé est devenu en cette ère de mondialisation «la norme, du moins le lot de toutes les humanités subalternes » (2015 : 14). Notons que l'intériorisation de l'homme de Barbès n'est pas propre à l'Africain. Elle s'applique à tous les ex-colonisés et s'exprime souvent sous forme de consentement aux représentations et aux assignations, la majorité des sujets ne réalisant pas que tout cela se fait à leurs dépens. Dans ce cas-ci, Il appartient à l'homme de Barbès de se rendre compte qu'il lui faut s'élever au-dessus du

statut qui lui est assigné par son employeur qui, en faisant de lui son chien, l'enferme dans une assignation identitaire de subordination, réservée aux esclaves et aux colonisés.

Nous ne sommes pas sans savoir que le pouvoir de représenter ou encore de dépeindre l'Autre procède d'un ancrage systémique, dont le calcul a été nourri par le désir hégémonique s'inscrivant dans la durée. Selon Edward Saïd,

[1]e pouvoir de représenter, décrire, caractériser et dépeindre n'est pas aisément accessible à tout membre de toute société. De plus, le « quoi » et le « comment » de la représentation des « choses » sont circonscrits et règlementés au niveau social, même s'il reste une marge de liberté individuelles considérable. [...] Dans tous ces domaines – le sexe, la classe, la race –, la critique s'est à bon droit concentrée sur les forces institutionnelles qui, dans les sociétés occidentales modernes, orientent et limitent la représentation de ces êtres perçus comme subordonnés par essence ; et elle a conclu que la représentation elle-même était faite pour que le subordonné reste subordonné et l'inférieur reste inférieur. (2000 : 136)

Saïd souligne l'effort délibéré de la part de l'élite occidentale de maintenir l'Autre dans un statut de subordination à perpétuité, une manière de prouver sa prétendue infériorité. Ainsi, où qu'il aille, l'ex-colonisé est jugé non pas selon ses mérites, mais selon la perception résultant des représentations faites de lui. La façon de le dépeindre obéit à un système dans lequel l'Autre ne constitue rien de moins qu'une marchandise, plutôt qu'un être humain ayant des aspirations (Fanon, 1952 : 177). Pour Mbembe,

[e]n faisant passer l'esclave par le laminoir et en le pressurant de manière à en extraire le maximum de profit, on ne convertit pas seulement un être humain en objet. On produit le Nègre, [...] c'est-à-dire, le sujet de race, ou encore la figure même de ce qui peut être tenu

à une certaine distance de soi – ce dont on peut se débarrasser une fois que *cela* n'est plus utile. (Mbembe, 2015 : 68)

Ainsi, lorsque l'homme de Barbès dit à ses compatriotes qu'en France, ils peuvent acquérir tout ce qu'ils veulent sans faire allusion aux difficultés qu'il y a rencontrées, c'est un déni de sa propre vie mais aussi une reproduction volontaire du mythe de la supériorité blanche. Parmi les objets qu'il ramène au village, il y a des biens dont la nécessité pose problème :

Tenant à être bien accueilli par ses dames – après le gros matériel, comme l'électroménager qu'il choisissait d'occasion –, il leur achetait du nécessaire de toilette, en imitant les clientes des magasins pour le choix des produits. Il lui était même arrivé d'emmener une douzaine de paires de gants à sa dulcinée de l'île, afin de protéger ses mains contre les meurtrissures des coups de pilon. Mais celle-ci ne les utilisa guère ; après un essayage peu probant, elle les avait jetés sur le toit de son poulailler. L'attention était louable, mais ce n'était pas un bout de France plastique qu'il fallait pour la combler. (Diome, 2003 : 160)

La France que l'homme de Barbès raconte aux jeunes insulaires est loin de celle que luimême a connue, et il en revient avec des produits qui ne répondent pas aux besoins de la population. En quoi les gants dont il a eu besoin en France pour faire le nettoyage des locaux serviraient-ils à sa femme? Aussi constatons-nous que la vie moderne, l'objet de ses récits à ses concitoyens, l'homme de Barbès ne l'a pas vécue personnellement pendant son séjour en France. Les divers métiers qu'il exerce en France, son train de vie laisse croire qu'il avait du mal à trouver le temps de regarder la télévision. Lorsque ses compatriotes lui demandent des détails au sujet de Paris, l'homme de Barbès répond que c'est « [c]omme à la télé » (Diome, 2003 : 83). Il semble prendre connaissance de certaines de ces choses en même temps qu'eux par le biais de la télévision. Car de sa vie en France, l'homme de Barbès « avait d'abord hanté les bouches du métro, chapardé pour calmer sa faim, [...] survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut avant de trouver un squat avec des compagnons d'infortune » (Diome, 2003 : 89). Tout porterait à croire que ce qu'il raconte aux insulaires est un produit de l'imaginaire. Car, selon la narratrice, « la période pour lui de sortir des ténèbres » (90), c'est lorsqu'il était « vigile » dans un centre d'achat.

L'homme de Barbès introduit la mondialisation dans son village par le biais du mythe, alors que lui-même y entre par l'usure. Il suscite l'imaginaire « de vies possibles » (Appadurai, 2005 : 98) pour les autres par ses récits et sa télévision, sans toutefois mentionner les traitements inégaux dont il a fait l'objet pendant son séjour en France. En effet, l'imaginaire social est ce « rêve éveillé que les membres d'une société font, à partir de ce qu'ils voient, lisent, entendent, et qui leur sert de matériau et d'horizon de référence pour tenter d'appréhender, d'évaluer et de comprendre ce qu'ils vivent ; autrement dit : il est ce que ces membres appellent la réalité » (Popovic, 2013 : 29).

Ce que Madické et ses amis voient à la télévision ne s'est pas limité aux matchs. Ces derniers sont souvent interrompus par des publicités qui véhiculaient un mode de vie différent du leur. Pour eux, ce que la télévision leur montre est une réalité à laquelle ils imaginent prendre part, au sens où l'apparition à la télévision devient le couronnement d'une vie. Madické ne tardera pas à le mentionner à Salie dès qu'il apprend que sa sœur venait de passer à la télévision après la publication de son livre (Diome, 2003 : 159). Selon la narratrice :

L'immigré qui lui avait rapporté ces nouvelles avait amplifié son espoir. Les stars multimillionnaires du football qu'il admire passent à la télé. Aucun doute dans son esprit :

sa sœur vue à la télé, surtout en France, était forcément devenue riche. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire d'habiter dans le tiers-monde pour succomber à la magie des médias.

(Diome, 2003 : 159)

Il n'est pas nécessaire de venir d'Afrique pour associer une image vue à la télé à la réussite, puisque cela se produit aussi en Occident. La particularité du cas de l'Afrique provient de la rareté de la présence d'une figure connue par les médias occidentaux. Convaincu de la réussite de sa sœur, Madické ne peut penser à la France que comme le pays idéal pour réaliser ses rêves, autant pour lui que pour sa sœur, qu'il accuse de l'en empêcher par égoïsme : « Des gens disent ici qu'un journal de chez nous a aussi écrit des choses à propos de ton livre. Alors, avec tout le fric que tu gagnes maintenant, si tu n'étais pas égoïste, tu m'aurais payé le billet, tu m'aurais fait venir chez toi » (Diome, 2003 : 159). La perception qu'a Madické de sa sœur est la même qui caractérise beaucoup d'Africains vivant sur le continent : vivre en France rime avec le bonheur. La France reste pour les ex-colonisés un pays mythique à découvrir absolument.

L'asservissement politique ayant officiellement pris fin avec les indépendances, un constat qui mérite d'être souligné semble se dégager, quelques décennies plus tard, dans la relation entre l'ancien colonisé et l'ex-colonisateur. Il s'agit de l'existence des chaînes symboliques entre ces deux figures unies par l'Histoire. Selon Dany Laferrière :

Un comportement inédit chez les anciens colonisés qui restent toujours confinés dans l'espace qui leur est accordé. L'ancien colonisé ne quitte un tel lieu que pour se rendre à l'ancienne métropole. Les chaînes sont invisibles. Le cordon ombilical relie encore l'ancien colonisé à l'ancien colon. Ceux qui étaient colonisés par l'Espagne vont spontanément à Madrid quand ils ont envie de voir à quoi ressemble le monde extérieur.

Les anciens colonisés du Portugal se rendent d'abord à Lisbonne. Les anciens colonisés de la France privilégient Paris. Les Haïtiens restent massivement implantés en Amérique [le continent]. [...] Partout, sur ce continent, ils occupent majoritairement des fonctions subalternes. (173)

Bien qu'invisibles, des liens n'ont pu être annihilés par l'indépendance des pays d'Afrique, liens que la mondialisation a mis à nu, dans tout ce qu'ils ont d'abject. Lorsque ses habitants ne sont pas tenus à l'écart du centre métropolitain, où ils vivent dans l'errance, ils sont en grande partie sous-employés. La mondialisation est venue amplifier cet état de fait, comme on le voit dans l'exemple de l'homme de Barbès, qui multiplie les emplois qui le confinent au même niveau que celui vécu par ses compatriotes avant lui sous le régime de la colonisation. De ce point de vue, la mondialisation s'inscrit dans le sillage de l'impérialisme, car elle renforce les inégalités de l'époque coloniale, d'où l'ironie de Bofane à l'égard d'Iso qui veut « mondialiser ». Comme Ashcroft le remarque:

Globalization is the radical *transformation* of imperialism, continually reconstituted, and interesting precisely because it stems of large-scale phenomena, its homogenizing tendencies are effected in a heterogeneous array of local situations. (Ashcroft, *Post-Colonial Transformation*, 2001 : 213)

La mondialisation est constituée par la présence des nouvelles technologies de communication, qui restent néanmoins tributaires des mêmes principes que les mondialisations précédentes décrites par Coquery-Vidrovitch, quand l'Afrique a joué, dès sa rencontre avec l'Autre, le rôle de pourvoyeur de main-d'œuvre et de matières premières. Par ailleurs,

auparavant, l'Afrique a eu à pratiquer le troc : son or contre le sel au Ve siècle avant Jésus-Christ (Coquery-Vidrovitch, 2011 : 87), sans qu'elle ait été exploitée par les Carthaginois.

Dans cet environnement, issu de la mondialisation accélérée par l'émergence des technologies nouvelles, même le rapprochement facilité par ces dernières s'exerce sur fond d'inégalités. Nous découvrons, dans les échanges téléphoniques entre Madické et sa sœur Salie, cet écart entre les deux protagonistes. Le premier habite Niodior, ce petit village éloigné de tout, et éprouve des difficultés à appeler sa sœur qui vit à Strasbourg, alors que cette dernière n'en éprouve aucune. Cependant, elle doit chaque fois faire face à une facture très élevée si elle veut garder contact avec son frère, qui n'a pas d'autre moyen de communiquer. En effet, celui qui vit ailleurs peut se permettre d'appeler ceux qui sont restés au pays, puisqu'il est considéré comme ayant un pouvoir d'achat plus fort qu'eux : « Je profitais de chaque coup de fil pour tenter de le dissuader » (Diome, 2003 : 159). Ces appels se sont avérés cruciaux, car Salie va convaincre Madické de ne pas croire aux pouvoirs des marabouts, de rester plutôt dans l'île, où il va prospérer comme il n'aurait pu le faire en France. Et c'est dans ce contexte que l'Ailleurs se pose comme un attrait par rapport à l'Ici.

3.4 La mondialisation, l'Ailleurs et l'Ici

Le phénomène de la mondialisation, avec son ouverture globale, a transformé les espaces jadis réfractaires, en les soumettant à l'accessibilité de tous, et même à ceux au bout du monde, non seulement par le biais de moyens techniques, mais aussi par l'imagination. Les scénarios et les images, fonctionnant comme des icônes (Popovic, 2013), offrent un grand pouvoir d'imagination aux gens ordinaires, à tel point qu'au gré des images mouvantes relayées par les médias (la télévision, l'électronique), ces gens se meuvent à travers différents espaces, instituant ainsi « un nouvel ordre d'instabilité dans la création des subjectivités modernes » (Appadurai.

2005 : 31). Dans *Le ventre de l'Atlantique*, les espaces simulés hantent l'imaginaire des protagonistes, suscitant une dynamique de vie qui fait qu'ils n'ont guère besoin d'effectuer des déplacements (Simédoh, 2009) dans un sens ou dans un autre pour appréhender l'Ailleurs.

L'espace est une construction

qui ne choisit, pour signifier que telles ou telles propriétés des objets réels. Dans cette dynamique, un lieu quelconque ne peut être saisie qu'en se fixant par rapport à un autre lieu, instaurant ainsi un rapport ici/vs/ailleurs, ouvert/vs/clos, statique/vs/dynamique, convergent/vs/divergent, englobé/vs/englobant. [...] L'important est de voir que les conditions se trouvent réunies pour considérer l'espace comme une forme susceptible de s'ériger en un langage spatial permettant de parler d'autre chose que de l'espace. (Simédoh, 2009 : 94)

Dès lors, la télévision, l'ordinateur et le téléphone agissent comme des espaces transitoires d'où provient l'éclatement des espaces romanesques.

Outre sa catégorie analytique, Pierre Singaravélou conçoit l'Ailleurs comme « une notion relative qui ne prend sens qu'à partir du lieu précis d'où on l'énonce » (23); ce lieu d'énonciation devient forcément l'Ici et Singaravélou rejoint de ce fait Simédoh dans sa caractérisation de l'espace. Chez les deux protagonistes de Diome, lesquels vivent dans des espaces géographiques très différents, les lieux d'énonciation confèrent des significations distinctes aux notions d'Ici et d'Ailleurs. Pour les habitants de Niodior, l'île constitue le seul univers qu'ils connaissent. Pour les jeunes qui viennent regarder les matchs de football à la télé pour la première fois, celle-ci sert de lien au monde extérieur dans la mesure où elle permet d'entrer en contact avec d'autres cultures et leur offre différentes façons de se voir et de s'imaginer:

Madické et ses copains s'extasièrent à la vue des beaux stades et du court reportage; quelques scènes furtives, un bref récapitulatif des matchs français de la veille : un Sénégalais avait marqué un but, après avoir fait bouffer la pelouse au grand blond qui voulait empêcher sa consécration. (Diome, 2003 : 51)

La vue des beaux stades d'Europe et des scènes furtives qu'offre la télévision fait de cette technologie un instrument de déterritorialisation dans le sens où Madické et ses copains sont, dans leur imaginaire, transportés du « du ventre de l'Atlantique » en France. Les images mobiles constituent, selon Popovic, des icônes. Dans ce cas-ci, ce sont des icônes qui nourrissent l'imaginaire de ces jeunes insulaires : « il n'est d'image quelle qu'elle soit, qui ne soit directement branchée et parlée sur et par des mots » (Popovic, 2013 : 38). Les images à la télé lors de ces matchs deviennent forcément des sujets de discussion et des sources de rêverie pour ces personnages par leur mise en contact avec d'autres cultures aux moyens de ces reportages. L'accès que donne la télévision à ces stades engendre alors un imaginaire idyllique pour ces jeunes de Niodior. Par l'absorption de la distance entre le point d'observation et l'espace observé, la télévision unit les deux espaces.

L'accès par l'imaginaire à une culture différente passe par ces images télévisées de l'Ailleurs dont l'émerveillement suscité par les stades français est l'expression. Contrairement à l'Ailleurs dont l'Afrique a été le symbole dans les représentations littéraires coloniales, où les descriptions du continent relèvent souvent du mystère, l'Ailleurs, pour Madické et ses amis, renvoie à l'Europe, particulièrement la France.

Selon Michel Beniamino et Carmen Husti-Laboye, l'Ailleurs « est une catégorie polyvalente douée de multiples fonctions : celles de localisation, d'individualisation, de différenciation, mais aussi d'intériorisation des valeurs issues d'une modification sensible du

sens initial et spatial » (431). Dans le contexte de cette étude, l'Ailleurs est analysé dans sa fonction de localisation, déterminée ici par l'emplacement des protagonistes par rapport à

un axe qui débute avec l'"ici" et finit par un "au-delà" mythico-religieux, dont les étapes intermédiaires sont le "là-bas" et l'"ailleurs" lui-même. Ces "étapes" sont souvent accompagnées par une dimension de la temporalité qui leur est corollaire. Dans cette perspective, l'ailleurs ne semble être qu'une étape intermédiaire, dont la position est conditionnée par l'ici qui fonctionne tout d'abord comme limite initiale du monde, une limite pour laquelle l'ailleurs devient en quelque sorte une "finalité", située cependant sur le plan de l'ontologiquement possible. (431)

Eu égard à ce point de vue, l'Ici agit comme point de départ, dans ce cas-ci Niodior, où se tiennent les sujets en fonction d'autres espaces éloignés, et posés comme l'Ailleurs. Pour Madické, c'est la France qui correspond à ce lieu observé d'où son imaginaire tire son origine. Ainsi, la télévision permet à Madické de voir l'espace des stades, tandis que Salie ne peut entrer dans celui de Madické que par l'imagination :

Là-bas donc, au bout du monde, je devine un jeune homme trépignant, sur une natte ou un banc archaïque, devant une vieille télévision qui, malgré son grésillement, focalise autour d'elle autant de public qu'une salle de cinéma. Généreux, le propriétaire de l'unique télévision du quartier l'installe dans sa cour où tous les voisins affluent sans prévenir. La demeure est ouverte à tous. Le sexe, l'âge et le nombre de spectateurs varient en fonction du programme. (Diome, 2003 : 15)

L'Ailleurs pour Salie devient Niodior, son village, qu'elle décrit comme le bout du monde. Par contre, Madické est capable de s'imaginer la belle vie de Salie en France, par l'association

d'images présentées à la télévision. Ce fossé entre la vie de Salie à Strasbourg, où son frère l'imagine vivant dans l'opulence, et la vie de Madické dans un village qui vit encore en marge de la modernité, explique le désir ardent de Madické et de ses copains de trouver leur salut dans l'Ailleurs, à l'exemple du propriétaire de la télévision. Un Ailleurs rêvé, présenté comme moderne par opposition à un Ici traditionnel, dont le symbole est cette télévision qui, bien que grésillante, demeure génératrice de cet Ailleurs et permet aux auditeurs de l'homme de Barbès des escapades dans leur imaginaire, pour sortir d'un quotidien « misérable » dans lequel la tradition les a enfermés.

Pour Arjun Appadurai:

Les médiascapes³⁸, qu'ils soient produits par des intérêts privés ou étatiques, tendent à être des comptes rendus fondés sur l'image et le récit de fragments de réalité. Ils offrent à ceux qui les perçoivent et les transforment une série d'éléments (personnages, actions et formes textuelles) d'où peuvent être tirés des scénarios de vies imaginées, la leur aussi bien que celles d'autres personnes vivant à des milliers de kilomètres. Ces scénarios peuvent être – et sont en effet – désagrégés en ensembles complexes de métaphores à travers lesquelles les gens vivent, tout comme ils aident à constituer des récits de l'Autre. (Appadurai, 2005 : 74)

-

^{«[...]} sont à la fois la distribution des moyens électroniques de produire et de disséminer de l'information (journaux, magazines, chaînes de télévision et studios cinématographiques), désormais accessibles à un grand nombre croissant d'intérêts publics et privés à travers le monde, et les images du monde créées par ces médias. Ces images peuvent connaître des altérations très diverses en fonction de leur mode (documentaire ou de divertissement), de leur support (électronique ou préélectronique), de leur public (local, national ou transnational), ou encore des intérêts de ceux qui les possèdent et les contrôlent. Le plus important à propos de ces médiascapes, c'est qu'ils fournissent — en particulier sous leurs formes télévisées, cinématographiques et vidéographiques — à des spectateurs disséminés sur toute la planète de larges et complexes répertoires d'images, de récits [...], où sont imbriqués le monde de la marchandise et celui de l'information et de la politique » (Appaduraï, 2005 : 73-74).

Ces fantasmes sont bien évidents à travers les personnages de Diome, lesquels s'imaginent une vie facile, grâce aux images projetées par la télévision. Ils se rendent compte de la présence des frontières réelles seulement quand ils quittent le monde virtuel, et à ce moment-là il est déjà trop tard pour revenir en arrière. La distance qui les sépare de la réalité de ces terres lointaines favorise la construction de l'imaginaire et vient nourrir leur curiosité, créant en eux le désir d'émigrer.

En effet, la télévision ne favorise pas seulement les rêves des auditeurs, elle en extrait aussi certains pour les réorienter vers d'autres chimères :

Le bruit de la télévision me sort de ma rêverie. Chaque fois que les reporters crient le nom de Maldini, un visage se dessine sur l'écran. À quelques milliers de kilomètres de mon salon, à l'autre bout de la Terre, au Sénégal, là-bas, sur cette île à peine assez grande pour héberger un stade, j'imagine un jeune homme rivé devant une télévision de fortune pour suivre le même match que moi. Je le sens près de moi. Nos yeux se croisent sur les mêmes images. Battements de cœur, souffle, gestes de joie ou de désarroi, tous nos signes émotionnels sont synchronisés la durée d'un match, car nous courons derrière le même homme : Paolo Maldini. (Diome, 2003 : 14-15)

Les images du match que Salie et Madické regardent sont les seules qui les unissent.

Mais ces images, chacun les interprète selon ses propres besoins. Dans le cas de Madické, ces images de l'Ailleurs, il les entrevoit selon une perspective basée sur des récits de l'homme de Barbès. Il se crée une dynamique dans l'Ici de Salie, dynamique qui consiste en une transposition de l'image de Madické à Strasbourg bien que ce dernier se trouve à Niodior. Cette

transposition engendre un effet d'éclatement d'espaces dans la mesure où les frontières apparentes finissent par disparaître :

[L]orsqu'on distingue un espace d'ici et un espace d'ailleurs comme c'est le cas de Salie et de son frère Madické, c'est du point de vue du lieu où l'on est que l'on établit cette distinction. L'ici et l'ailleurs de Salie et Madické ne sont pas les mêmes, même si Salie est originaire de cet ailleurs dont elle est éloignée maintenant, l'espace établi est nouveau. L'ailleurs que représente pour Madické la France, n'est pas cet espace qui définit l'ici de Salie. Il se crée un espace entre l'ici et l'ailleurs de chacun des personnages et cet espace transitionnel a ses propres caractéristiques en fonction des besoins de chacun. Il caractérise le même et le différent. (Simédoh, 2009 : 95-96)

Simédoh implique que le caractère de l'Ici de Madické a beaucoup changé depuis le départ de Salie pour la France. D'une part, le village que Salie a laissé il y a quelques années n'est plus le même, car il a subi des changements engendrés par la mondialisation. D'autre part, le produit de l'imaginaire de Madické ne correspond pas à ce que Salie vit. La vie de Salie en France est une vie de souffrance caractérisée par le courage. Non seulement elle travaille comme femme de ménage, mais elle écrit. C'est une vie dure, qui est loin de l'Eldorado que son frère imagine dans la mesure où elle est caractérisée par l'accueil hostile de sa propre belle-mère.

Il y a des éléments communs dans cet espace de « profusion » symbolisé par la télévision, mais dans l'imagination de chacun des protagonistes, c'est différent. Cette différence provient du fait que Madické, que Salie s'imagine courir derrière Maldini, n'est pas celui de ses souvenirs avant qu'elle ne soit partie pour la France. C'est un jeune qui a été transformé sur le plan de l'imaginaire et dans une large mesure sur le plan économique aussi.

En tant qu'espace profusionnel, la télévision offre une multiplicité d'espaces à l'infini qui définissent les imaginaires des personnages, contrairement au téléphone où le point focal est constitué de conversations entre les deux locuteurs :

Mes loisirs se résumaient au nombre de pas de danse que j'exécutais dans mon couloir, après de longues heures passées devant l'écran. Le téléphone était le cordon ombilical qui me reliait au reste du monde. Même enfermé, on continue son parcours existentiel.

Désorienté devant le sien, Madické attendait que je serve de lièvre à sa course incertaine vers l'avenir. Je suivais obstinément une piste qui menait ailleurs qu'en France où lui voulait atterrir à tout prix. Un projet viable sur l'île, c'est tout ce que j'entrevoyais. [...] Le matin de la finale de la Coupe d'Europe, alors que Madické me parlait au téléphone, il ignorait autant l'existence de la cagnotte réunie en son nom que l'idée qui mijotait dans ma tête. (Diome, 2003 : 211-212)

L'Ailleurs que Madické convoite est décrit par Salie comme une forme de prison. Pour cette dernière, la solitude ne l'empêche pas de jouir de cette vie, car le téléphone lui assure un contact avec le reste du monde, y compris son petit frère. Si Salie a appris à vivre dans ces conditions, elle n'envisage pas de voir son frère vivre les mêmes souffrances qu'elle en France. Salie projette de diriger Madické dans une autre direction, plutôt que de le laisser aller s'aventurer dans une France mythique. L'Ailleurs de Salie constitue l'Ici de Madické, bien que cet Ailleurs soit aussi le village de Salie. C'est un espace géographique partagé et forgé des frontières qui les séparent désormais. Car Salie en tant qu'originaire du Sénégal peut se rendre à Niodior sans entrave, tandis qu'elle peut franchir les frontières invisibles au moyen du téléphone. Au-delà de cet espace, défini différemment selon l'emplacement des deux protagonistes, se crée une autre zone intermédiaire, « le lien téléphonique dev[enant] un lieu d'interrelations et

d'interactions pour les deux personnages. Cela permet à l'un comme à l'autre de faire exister des liens. Si le téléphone crée des espaces transitionnels, la télévision, elle, crée des espaces en profusion » (Simédoh, 2009 : 96).

Dans le discours occidental colonial, l'Ailleurs s'est construit autour des démarcations emblématiques dans un effort de binarité opposant l'Occident au reste du monde, comme le fait remarquer Homi K. Bhabha. Faisant écho à Bhabha, Pierre Singaravélou suggère que

[1]'Ailleurs, véritable pierre de touche de la modernité occidentale, constituerait l'envers de l'Europe et l'un des éléments fondamentaux du système binaire de représentation du monde (identité/altérité, centre/périphérie, civilisation/barbarie, [...]) qui se met en place à partir du XIII^e siècle. Ce nouveau "discours colonial" serait dès lors un instrument de contrôle social et un vecteur de l'impérialisme occidental. (25-26).

Ces ailleurs, insiste Singaravélou, englobent tous les espaces imaginaires, produits de l'invention occidentale qui, tôt ou tard, passeront sous la coupe de la colonisation. Ainsi, Salie énonce un ailleurs dont la finalité est caractérisée par « le point zéro » de son énonciation, qui n'est pas différent de l'espace d'où elle parle : « L'ailleurs m'attire car, vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination » (Diome, 2003 : 226).

Ce n'est pas la première fois que Salie parle de la France, comme d'un Ailleurs.

L'étrangeté de la France est chargée de deux sens. Dans le premier, elle est liée à la méconnaissance de son histoire de fille illégitime, alors que dans le second, elle est associée au traitement qui lui est réservé en tant qu'originaire d'un autre pays, et aussi par cette nostalgie dont elle ne parvient pas à se défaire, quel que soit le niveau d'accueil qu'elle aurait reçu à son

arrivée en France. Le téléphone en tant que zone intermédiaire vient la sortir de ce qui semble être un pénitencier. Dans cette attente du coup de fil de Madické, l'espace de liberté se transforme en confinement, causé par le silence de son frère :

Toujours pas de coup de fil de Madické. À l'exilé il manque toujours quelqu'un, bien sûr. Mais il y a des moments où ce manque se fait cuisant et transforme l'Ailleurs en prison à ciel ouvert. La nostalgie est une douleur que l'accueil ne peut soigner. Un être ne remplaçant pas l'autre, l'affection des amis réconforte, mais elle ne saura jamais combler les trous que l'absence creuse dans le cœur. Même une querelle téléphonique avec mon frère m'aurait fait du bien. (Diome, 2003 : 245-246)

Strasbourg se présente à la fois comme un Ici et un Ailleurs. L'Ici se manifeste lorsque la protagoniste-narratrice exprime un sentiment d'appartenance à un lieu autre que celui qui l'a vue naître. Espace dans lequel Salie, en tant qu'étrangère, a trouvé une nouvelle vie. Or, Strasbourg se présente aussi comme un Ailleurs, caractérisé par la solitude. Il y a dès lors l'articulation de deux dynamiques : celle de l'ambivalence et celle de l'enchevêtrement, dans la mesure où les deux espaces géographiques sont imbriqués l'un dans l'autre. D'après Singaravélou, les relations de domination de l'Occident auraient amorcé chez les colonisés un mécanisme de métissage transculturel ayant conduit à l'incorporation de certains éléments de la culture occidentale dans la leur, ainsi que la réutilisation subversive de ces derniers par les colonisés. Singaravélou insiste sur le fait que cette hybridation devient un troisième espace qui s'interposer entre « "ici"/"soi" et "ailleurs"/"l'autre" » (28). Ces interstices affirme l'auteur « ouvrent bien souvent des espaces "tabous", ceux de la mimicry, de l'ambivalence et de la subversion » (28) – espace interstitiel qui n'obéit pas aux logiques coloniales et sur fond desquelles la culture émanerait de l'interdépendance (interférence) plutôt que de l'assujettissement (28-29).

Strasbourg en tant qu'Ailleurs attire les deux personnages mais pour différentes raisons.

Dans ces deux ailleurs que constituent Strasbourg et Niodior, Salie se sent étrangère : étrangère dans l'Ici (Niodior/Strasbourg) et dans l'Ailleurs (Strasbourg/Niodior). Salie ne s'identifie ainsi à aucun espace géographique. C'est ici que se déploie la dynamique de l'entrelacement engendrée par le lien téléphonique. Selon les postulats de la pensée postcoloniale, Mbembe soutient que

depuis la Traite des esclaves et la colonisation, il n'y a pas d'identité française ou de lieux français de mémoire qui n'englobent simultanément l'ailleurs et l'ici. En d'autres termes, l'ailleurs est constitutif de l'ici et vice versa. Il n'y a plus de "dedans" qui serait coupé d'un "de – hors", un passé qui serait coupé du présent. Il y a un temps, celui de la rencontre avec l'Autre, qui se dédouble constamment et qui consiste, non dans la scission, mais dans la contraction, l'enroulement et la jonction. (Mbembe, 2006 : 132)

Cette assertion s'appliquerait non seulement aux anciennes colonies françaises dont le Sénégal, mais aussi à tous les territoires qui ont fait l'objet d'une occupation étrangère. Le refus de Salie de s'identifier à un seul espace constitue une illustration de l'approche postcoloniale, qui préconise la reconnaissance d'une humanité commune, caractérisée par le partage des valeurs semblables. Par l'imbrication de l'Ailleurs et de l'Ici se crée une fusion qui génère une hybridation à laquelle Bhabha et Saïd font à tour de rôle allusion et à laquelle Mbembe adhère :

Le prochain et le lointain, tout comme la colonisation, le monde qu'elle a créé et ce qui vient après, du coup s'enchevêtrent. Le paradoxe de cette présence est qu'elle reste largement invisible au moment même où s'observent l'étroite imbrication de l'ailleurs et de l'ici, la généralisation de l'étrange, de sa dissémination et de sa diffusion dans l'espace

 tout cela ayant pour conséquence l'aggravation de la tension fondatrice du modèle républicain français. (Mbembe, 2010 : 95)

L'idée d'une identité attachée à une région géographique est ici remise en question par le processus d'interpénétration résultant du passé colonial que partagent les ex-colonisés et les anciens colonisateurs. Ce monde que la colonisation a créé n'est plus dans l'Ailleurs occidental; il est répandu dans l'Ici, c'est-à-dire que le monde créé par l'empire, au lieu de s'arrêter dans l'ailleurs, se retrouve dans l'Ici. Il existe ainsi une croyance selon laquelle la France est pour les Français, les tenants de celle-ci oubliant que leur pays, dans son idéologie coloniale, a créé d'autres Français ailleurs qui, selon l'imaginaire français, constituent une France de seconde main qui devrait rester dans l'ailleurs. De là découle une double tension apparente : la première consiste à voir la France sous le prisme du XIXe siècle, celui des Français de souche, alors que la deuxième vision est celle du XXIe siècle – celle d'une France devenue diversifiée. L'exemple de la plantation serait approprié dans ce cadre en ce sens que lorsque ce régime a été institué, nul n'aurait jamais pensé que les descendants des esclaves se retrouveraient un jour dans l'Hexagone. Il y a ici un conflit d'imaginaire lié à la chronologie, certains Français continuant à vivre au XIXe siècle dans leur imaginaire.

Dans le cas de Salie, c'est le téléphone qui devient « le processus d'interaction symbolique, le tissu conjonctif construisant la différence entre [l'ici et l'ailleurs] » (Bhabha, 2007 : 33). La pluralité des identités en lecture dans le passage cité de Mbembe ci-dessus marque un refus face au confinement identitaire issu du discours dominant en tant que reflet du sujet colonial toujours dans une perspective d'essentialisation souligné par Fanon :

Nous avions des médecins, des professeurs, des hommes d'État... Oui, mais dans ces cas persistait quelque chose d'insolite. [...] Je vous le dis, j'étais emmuré : ni mes attitudes

policées, ni mes connaissances littéraires, ni ma compréhension de la théorie des quanta ne trouvaient grâce. (Fanon, 1952 : 94)

Les préjugés de couleur ont eu pour effet d'emprisonner les Noirs mentalement même lorsqu'ils sont passés d'un mode de vie à un autre (Fanon, 1952; 178). Fanon insiste sur le fait que : « Pour l'Africain en particulier, la société blanche a brisé son ancien monde sans lui en donner un nouveau. Elle a détruit les bases tribales traditionnelles de son existence et barre la route de l'avenir après avoir fermé la route du passé » (Fanon, 1952 : 149). Ces observations de Fanon donnent à lire le téléphone comme espace transitoire, un symbole de cet enchevêtrement de deux mondes auxquels Salie démontre son droit d'appartenir. Certes, l'ancien monde de Salie n'existe plus, mais la solidarité représente le vestige de celui-ci et elle s'y accroche. À l'opposé, l'Autre préfère la confiner dans un seul lieu géographique constitué ici par Niodior, donc c'est en toute liberté qu'elle fait le choix d'identité plurielle (Diome, 2003 : 224-225).

Le téléphone, comme pont, vient établir une dynamique qui renverse le paradigme de comparaison sans lequel la construction dialectique du blanc/noir n'aurait pu émerger. Le téléphone permet à Salie le passage d'un lieu vers un autre, c'est-à-dire que le téléphone suscite des souvenirs chez cette femme qui vit en exil, et ces derniers, aussitôt le téléphone raccroché, la fait sortir par l'imaginaire du cloisonnement quotidien de Strasbourg. Elle se remémore des choses vécues pendant qu'elle vivait sur sa terre natale et cela se passe souvent la nuit. À un moment donné, Madické lui demande ce qui l'a motivée à partir : « quant aux vraies raisons de mon départ, ce serait trop long au téléphone, tu n'as qu'à demander à la grand-mère, elle t'expliquera, salut » (Diome, 2003 : 224). Aussitôt le téléphone raccroché, Salie commence le passage suivant en décrivant le temps, comme pour nous dire que c'est le moment où elle s'identifie le plus à Niodior :

Il est tard dans la nuit. [...] Ce sont toujours ces moments-là que choisit ma mémoire pour dérouler des films tournés ailleurs, sous d'autres cieux, des histoires tapies en moi comme d'anciennes mosaïques dans les souterrains d'une ville. Mon *stylo*, semblable à une pioche d'archéologue, déterre les morts et découvre des vestiges en traçant sur mon cœur les contours de la terre qui m'a vue naître et partir. [...] Des mots trop étroits pour porter les maux de l'exil; des mots trop fragiles pour fendre le sarcophage que l'absence coule autour de moi; des mots trop limités pour servir de pont entre l'ici et l'ailleurs. [...] Finalement, des mots-valises³⁹ au contenu prohibé, dont le sens, malgré les détours, conduit vers un double soi : *moi* d'ici, *moi* de là-bas. (Diome, 2003 : 224-225)

Salie assimile la nuit à un temps qui lui rappelle des moments passés avec les siens, et en même temps celui où elle se met à écrire sur son passé à Niodior. Pendant ces moments de solitude, le clavier lui permet d'éveiller des souvenirs de ce passé. Au fur et à mesure qu'elle creuse, elle découvre que certains de ces souvenirs qui n'avaient pas d'importance à l'époque prennent une autre signification, devenant ainsi un lien qui la relie aux siens malgré la distance géographique. En l'absence de ces derniers, Salie éprouve de la mélancolie car les mots semblent trop faibles pour représenter ses maux. L'inadéquation de la langue française – seul outil dont elle dispose pour dire son appartenance aux deux mondes, c'est-à-dire Niodior et la France - se révèle un véritable obstacle. Malgré l'inadéquation des mots, Salie arrive tout de même à exprimer sa double identité. Elle résiste, son acte de résistance consistant à écrire avec les mots dont elle dispose. Au-delà de l'écriture, la mémoire se déploie comme un acte de résistance au confinement identitaire. Elle peut dès lors s'identifier aux deux régions bien que vivant physiquement dans une seule d'entre elles. Le pont, selon Heidegger, repris par Bhabha

³⁹ Combinaison du début d'un mot avec la fin d'un autre mot.

« rassemble⁴⁰ car il est l'élan qui donne un passage » (Bhabha, 2007 : 35). L'allégation d'une possibilité identitaire nationale « pure » parviendrait à occulter l'historique de l'entrelacement qui caractérise le monde et à laquelle l'Afrique ne fait pas exception.

Ce qui tient lieu de cadre de différenciation souscrit à l'historicité du mélange que le discours colonial ne veut pas concevoir. L'identité en est un exemple aussi bien que la conception de la notion de race. De partout et en même temps de nulle part, Salie est une exilée, comme Saïd, en mouvement perpétuel. Salie va d'un espace vers un autre par l'entremise du virtuel comme une ayant droit. Elle n'appartient ni à l'Afrique ni à l'Europe, mais au monde. Son identité, Salie la trouve dans l'interstice postulé à travers les théories postcoloniales. L'identité ne se donne guère ; elle est l'œuvre individuelle qui émerge hors de toute assignation et ne peut donc faire l'objet d'un confinement. Saïd décrit, dans ses *Mémoires*, ses expériences d'immigré qui rappellent celles de Salie. Il fait justement allusion au déplacement incessant, en parlant de sa propre identité :

J'ai l'impression parfois d'être un flot de courants multiples. Je préfère cela à l'idée d'un moi solide, identité à laquelle tant d'entre nous accordent tant d'importance. Ces courants, comme les thèmes de nos vies, coulent tout au long des heures d'éveil et si tout se passe bien, n'ont pas besoin de s'accorder ni de s'harmoniser. Ils sont "à côté" et peuvent être "décalés", mais au moins ils sont toujours en mouvement, dans un temps et dans un lieu, s'organisent en toutes sortes de combinaisons étranges et se déplacent, pas nécessairement vers l'avant, parfois dans des sens opposés les uns aux autres, en contrepoint mais sans

⁴⁰ C'est l'auteur qui souligne.

thème central. [...] Toutes ces discordances dans ma vie m'ont appris finalement à préférer être un peu à côté, en décalage. (Saïd, 2002 : 429-430)

L'Autre voudrait enfermer ceux qui n'entrent pas dans la catégorie de natifs et qui sont perçus comme des étrangers aux valeurs occidentales, comme si ces valeurs n'étaient pas partagées par tous. L'entrelacement produit par l'Ici dans l'Ailleurs et l'Ailleurs dans l'Ici est une démonstration de ce que Saïd souligne en comparant les thèmes de nos vies avec les courants qui ne peuvent faire l'objet d'un confinement. Au contraire, les courants, comme les identités, évoluent et ne peuvent rester figés dans un lieu et un temps. C'est cette liberté d'être qui on veut et de se déplacer là où on le veut, sans être limité par des frontières, mentales ou physiques, que prône Salie. Une liberté dont jouissaient les Africains avant l'établissement des frontières par les colonisateurs.

Selon Mbembe, l'histoire africaine précoloniale se caractériserait par une culture de mobilité, que la colonisation s'est appliquée à figer en créant des frontières sous leur forme moderne (Mbembe, 2010 : 227). Il souligne que l'histoire culturelle du continent ne peut se comprendre en dehors du schéma de la mobilité, du déplacement et de l'itinérance (Mbembe, 2010 : 227). Il insiste sur le fait que la manière d'être au monde des Africains a été constituée par l'imbrication des mondes et il accuse ceux qu'il appelle « indigénistes », c'est-à-dire ceux qui veulent se prévaloir de la diversité et de la différence en luttant pour la préservation des coutumes et des identités qu'ils pensent menacées, d'avoir oublié que « dans leurs formes stéréotypées, les coutumes et traditions dont ils se réclament furent souvent inventées non par les indigènes eux-mêmes, mais en fait par les missionnaires et les colons » (Mbembe, 2010 : 229).

est une conviction intime qui va de soi; l'imposer à quelqu'un, c'est nier son aptitude à se définir librement » (Diome, 2003 : 172).

En conclusion, l'ordinateur comme espace profusionnel transitoire démultiplie l'imaginaire d'Iso, dans Congo Inc. et entraîne, d'une part, l'entrelacement du réel dans le virtuel et le virtuel dans le réel incarné par cette rencontre avec Zhang Xia. D'autre part, les conséquences culturelles de la présence de l'antenne dans le village provoquent des désaccords, car les habitants croient qu'elle ne leur apporte rien que des illusions. Ils n'arrivent pas à comprendre la destruction d'une forêt nourricière pour tirer parti d'une modernité qui fait basculer l'unique mode de vie qu'ils tiennent à préserver. À Niodior, une petite île située au large des côtes africaines, la télévision ouvre un monde immense comme l'ordinateur l'a fait pour Isookanga, alors que l'homme de Barbès, celui par qui le village entre dans la mondialisation, semble y assumer un rôle marginal. Il y représente une force productive et contribue à la perpétuation de la subalternité dans le sens où tous les emplois qu'il a occupés pendant son séjour en France sont caractérisés par de basses fonctions. Une métaphore d'une Afrique qui entre dans la mondialisation, mais quelle mondialisation? L'image d'Isookanga initiant Zhang Xia au Raging Trade est une démonstration que l'Afrique n'est pas un acteur dans la mondialisation, mais elle l'a subie malgré tout ce qu'elle a fait pour la dompter et pour devenir un acteur incontournable. Le même schéma est observé chez Salie qui, propulsée dans une mondialisation qu'elle ne maîtrise pas, succombe à ses exigences. Cela fait partie du dysfonctionnement créé par la technologie que nous aurons à développer dans le chapitre qui suit. Salie subit ainsi une mondialisation réelle symbolisée par le paiement en temps réel de l'abonnement anti-virus, qui semble empreint d'enchantement en même temps qu'elle est confrontée au monde virtuel. L'entrelacement de Niodior et de Strasbourg, qui est reflété à travers les matchs de la coupe d'Europe et de la coupe du monde, est symbolique de ce pouvoir

que semblent détenir l'ordinateur, la télévision et le téléphone en tant que créateurs d'images. Aussi remarquons-nous que la rencontre du virtuel et du littéraire culmine dans la création démultipliée des imaginaires sociaux. En regardant ces matchs, ce petit village voit se déployer un monde inédit, sauf dans le cas de Madické qui reçoit de temps à autre des colis de la part de sa sœur (Diome, 2003 : 81) lesquels lui ont permis de se faire une idée de la France. Dès lors, l'Afrique n'est plus éloignée et séparée comme on aimerait bien le faire croire, car elle est en France. Dans un exemple de dysfonctionnement qui sera analysé dans le chapitre suivant, ce sont des enfants qui imitent l'Occident après avoir regardé une publicité à laquelle ils sont aussi exposés sans avoir d'idée nette sur le produit, outre le fait qu'il s'agit d'une nourriture.

Chapitre 4 : La critique du dysfonctionnement économico-social

Les technologies de communication provoquent des changements affectant l'ordre ancien nourris par les imaginaires des protagonistes. Aussi se crée-t-il des écarts entre les concepts à la base de ces images et leur perception dans la vie réelle de ces personnages. Bien que les deux romans soient écrits par des auteurs différents, originaires de l'Afrique subsaharienne, leurs textes sont liés par l'entrée de leurs personnages dans la mondialisation qui se fait par le virtuel.

Dans Congo Inc, Isookanga est un démuni qui, ironiquement, affiche les caractéristiques d'un homme plus intelligent qu'il n'y paraît, et décide par conséquent de se rendre à Kinshasa, une ville où la vie est débridée, pour y réaliser son rêve de mondialisateur avec comme objectif la modernisation de sa région. À Kin'41, Isookanga va vivre avec des enfants de la rue au milieu desquels il se distingue par son âge, et grâce à son éducation, il parvient à devenir leur représentant officiel lors d'une émeute survenue à la suite de la mort d'un d'entre eux, laquelle fera les manchettes des journaux (Bofane, 2014 : 107). Vivre au milieu des enfants de la rue est un choix par association que le protagoniste a fait. Ces enfants appelés aussi « shégués » sont des adolescents ayant perdu leurs parents suite aux nombreux conflits qui ont ravagé le Congo au cours des deux dernières décennies. Son identification à ces derniers est déterminée par le fait que Isookanga s'est toujours senti en marge pour avoir été né « de père inconnu » (Bofane, 2014 : 21). Contrairement aux autres Pygmées, la taille d'Isookanga représentait dix centimètres de plus que celle du plus grand de son ethnie. Selon le narrateur, « [c]ette différence marquante pesait comme une véritable tare pour le jeune homme » (Bofane, 2014 : 21). Le personnage a donc vécu son enfance avec ce complexe de ne pas être comme ses compatriotes jusqu'à perdre son estime de soi. Ceux-ci se moquaient de lui continuellement de ne pas être tout à fait un

⁴¹ Abréviation de Kinshasa.

Pygmée. Avec les autres marginalisés, Isookanga ne se sentira pas jugé à tout le moins ni à cause de sa taille ni à cause de n'avoir pas de père.

Dans le cadre de cette quête de la modernité, Isookanga rencontre Zhang Xia avec qui il s'associe pour former ce qu'il appelle Dual-Core :

- Écoute, je suis un mondialiste, comme toi. J'ai goûté à ton eau. Je n'en connais qu'une qui soit aussi froide que la tienne, c'est celle d'une source dans la forêt chez moi. Mais, à la tienne, il lui manque quelque chose. Elle pourrait avoir un goût de terroir en plus. Comme chez moi. Je te fais une proposition : on s'associe toi et moi pour réfléchir. À deux, tu vas voir, on sera un vrai Dual-Core, on va maximiser la courbe des ventes. Ce soir, on se voit, on consulte l'ordinateur, on étudie la situation selon les principes de la grande distribution. (Bofane, 2014 : 75)

Zhang Xia est un vendeur ambulant d'eau qui sillonne le grand marché et les allées à proximité de celui-ci pour survivre et réunir une somme importante qui lui permettrait de rentrer en Chine. Isookanga voudrait montrer à Zhang Xia qu'il aurait beaucoup à gagner à l'avoir comme potentiel associé en semant du doute quant à la qualité de son produit. L'eau de source de la forêt équatoriale ajouterait de la valeur au produit de Zhang Xia et lui permettrait de se démarquer de la concurrence. Sauf que Isookanga ne vit plus dans la forêt où il pourrait acquérir une eau au goût du terroir. Ici, le protagoniste serait en train de mentir dans le sens où l'action semble se passer dans la capitale du Congo éloignée de toute source potentielle d'eau potable. Ainsi, l'ordinateur devient ce vecteur qui permet à Isookanga et à Zhang Xia de déterminer comment assurer la vente de leur produit. Dual-Core, auquel Isookanga fait référence, renvoie au double cœur d'un processeur aussi appelé unité centrale de traitement qui se trouve dans certains ordinateurs et dont la fonction est d'exécuter les instructions provenant du programme

d'exploitation. Il s'agit d'un système ayant deux cœurs avec la capacité d'accomplir plusieurs tâches à fois, indépendamment l'une de l'autre et sans expérimenter de la lenteur. Internet fournit à Isookanga une plate-forme sur laquelle il peut trouver des informations qui président à ses intérêts. L'association avec Zhang Xia a évidemment un effet multiplicateur, car à deux, ils peuvent constituer une équipe dynamique qui, sur le plan économique, serait avantageuse pour eux. Isookanga va ainsi user de son ingéniosité pour développer une technologie qui, croit-il, donnera à l'eau ordinaire un goût semblable à l'eau de source. Aussi devra-t-il, pour y arriver, se servir de l'ordinateur pour obtenir de l'information nécessaire à ses fins. Internet est un nouveau vecteur qui favorise la manipulation de l'information à l'ère de la mondialisation, et donne des pouvoirs nouveaux aux individus qui n'en avaient pas, tout en accroissant le pouvoir de ceux qui en avaient déjà. Cela est manifeste dans la vie d'Isookanga qui a quitté le village en pleine forêt où il a vécu toute sa vie de la chasse et de la cueillette pour devenir un businessman. Les technologies de communication ont accru les pouvoirs des corporations au point où ces dernières ont acquis la capacité d'aller chercher des parts de marché dans les coins les plus reculés du globe où leurs produits étaient demeurés jusque-là inconnus.

Dans *Le ventre de l'Atlantique*, les jeunes venus chez l'homme de Barbès voir les matchs de la Coupe d'Europe de football deviennent, lors de la mi-temps, des consommateurs involontaires des produits étrangers, dans un contexte où les biens de première nécessité comme l'eau leur sont inaccessibles. Nous allons étudier, sous l'angle de l'humour et de l'ironie, le dysfonctionnement qui se manifeste à travers les technologies de communication, à l'échelle de la société, tel que relevé dans le deuxième chapitre.

4.1 La télévision, la mondialisation et la production de l'incongruité

L'humour procède d'un état d'esprit qui se manifeste par le langage, et ce langage s'articule la plupart du temps à travers ce que Simédoh nomme « un jeu entre le signifiant et le signifié » (Simédoh, 2012 : 12). Le langage de l'humour, au sens que lui donne Dominique Noguez, sens repris par Simédoh, à savoir « le discours humoristique ne doit pas être opaque ni trop clair mais juste translucide. Le rapport établi peut être de l'ordre de l'hyperbole ou de la litote selon les conditions d'énonciation qui visent à montrer l'inadéquation du signifié et du signifiant, et ce dans un cadre où il y a un *humorisant*, celui qui fait de l'humour; un *humorisé*, celui qui le subit » (Simédoh, 2012 : 27). L'exemple de l'énoncé qui suit démontre tout à fait le caractère humoristique du langage utilisé par la narratrice qui, dans ce cas-ci, exerce le rôle de l'humorisant et Coca-Cola celui de l'humorisé :

À la télé, plus rien que de la publicité. Coca-Cola, sans gêne, vient gonfler son chiffre d'affaires jusque dans ces contrées... où l'eau potable reste un luxe. Surtout, n'ayez aucune crainte, le Coca fera pousser le blé dans le Sahel! Attirée par la télé, une troupe de gamins rachitiques âgés de sept à dix ans, avec pour uniques jouets des bouts de bois et des boîtes de conserve ramassées dans la rue, s'esclaffe en voyant la scène suggestive de la publicité; un garçon s'approche d'un groupe de filles qui semblent l'ignorer; il offre un Coca à la plus belle et l'invite; celle-ci, après une gorgée rafraîchissante, offre généreusement sa taille au garçon qui l'enlace et ils partent ensemble en se souriant. (Diome, 2003 : 19)

Pour la mise en valeur de ses sentiments, la narratrice fait usage de l'hyperbole dans sa description de la scène caractérisée par le verbe *gonfler* avec comme but l'amplification de son message. En disant du signifiant Coca-Cola que celui-ci ferait pousser le blé dans le Sahel, la

narratrice exprime le contraire de ce qu'elle veut faire entendre au destinataire. Dans cette partie de l'Afrique sujette au changement climatique et à la désertification due au climat aride, c'est le besoin en nourriture qui semble primordial. La pauvreté des sols au Sahel au regard des terres fertiles dans les régions humides fait que l'on pratique de l'agriculture intensive pour subvenir aux besoins alimentaires. Or, cette intensification crée la désertification qui finit par rendre l'espace cultivable très réduit et engendre comme conséquence la famine⁴². Il n'y a pas que le besoin alimentaire qui soit préoccupant : le besoin en eau potable s'avère aussi crucial dans le contexte du Sahel où l'eau est détournée pour servir à l'irrigation. Si l'eau potable reste un luxe, le Coca-Cola reste pour ces enfants une boisson désirée mais totalement inaccessible.

Dans son article intitulé « Que peut la littérature en contexte de la mondialisation? Simples prolégomènes à une analytique de la mondialisation », Kasereka Kavwahirehi suggère qu'« un signifiant donné peut recevoir, selon le milieu de réception, des signifiés différents. Le coca-cola, par exemple, ou tout autre item communicationnel, est un signifiant ou une trame sémantique grâce auquel chaque culture peut s'affirmer et donc exister » (19). Coca-Cola entre dès lors dans la catégorie des biens de luxe et donc inaccessibles en tant que signifié dans la réalité de ces enfants de Niodior. Dans deux autres exemples donnés par Jean-Loup Amselle, cité par Kavwahirehi au sujet du même produit, celui-ci constate que « le Coca-Cola est consommé par les Luo du Kenya à l'occasion des mariages, et entre à ce titre, dans la catégorie des biens rituels » alors qu'aux États-Unis « cette boisson destinée essentiellement aux jeunes fait partie de la vie quotidienne » (19).

Dans ce contexte, le geste de la multinationale s'inscrit dans le phénomène du dépouillement des pauvres alors que ces enfants n'ont péché qu'en regardant la télévision

_

⁴² http://www.alloprof.qc.ca/<u>BV/pages/g1050.aspx</u> - Consulté le 25 octobre 2019.

pendant les matchs. L'ironie se trouve dans la deuxième phrase du paragraphe de Diome où la narratrice exprime le contraire de ce qu'elle pense, pour railler la multinationale qui, par sa publicité, semble être préoccupée par les profits sans égard pour les besoins primaires de ces contrées. La critique porte sur le fait que ceux qui sont attirés par la publicité sont des gamins dont le physique témoigne de la malnutrition, et qui ne seraient pas enclins à l'achat de la boisson même s'ils en avaient envie tant que leurs besoins de première nécessité ne seront pas comblés. Le lecteur est frappé par l'écart entre d'une part, ces enfants mal nourris qui n'ont pas de véritables jouets et qui se contentent de bouts de bois et de boîtes de conserve et, d'autre part, les images projetées par la télévision. L'image assez triviale d'un jeune garçon ayant recours à la boisson pour séduire des jeunes filles provoque le rire chez ces gamins qui trouvent dans le Coca-Cola un objet de séduction irrésistible. L'attention de ces jeunes est dès lors portée non plus sur l'objet de la publicité mais sur la scène connotant la sexualité.

La publicité de Coca-Cola durant les matchs de football relève de ce que Arjun

Appadurai appelle la « marchandisation des spectacles », dans la mesure où regarder le sport à la

télévision a cessé d'être un spectacle qui distrait ou mieux encore un loisir qui permet aux

téléspectateurs d'admirer les joueurs aux meilleurs talents, pour jouer le rôle de chaîne

commerciale (publicité). Selon ce critique postcolonial,

[l]e sport est de plus en plus entre les mains de publicitaires, de promoteurs et d'entrepreneurs, la télévision, la radio et les journaux nourrissant de leur côté la passion nationale pour ce jeu. Cette marchandisation des spectacles publics apparaît à première vue comme la simple expression indienne d'un processus global et semble donc représenter non pas la décolonisation ou l'indigénisation, mais la recolonisation par les forces du capital international. Mais ce qu'elle représente surtout, c'est le désir agressif des

capitalistes indiens de s'approprier le *potentiel* du cricket à des fins commerciales. (Appadurai, 2005 : 165)

Ce qu'Appadurai souligne dans le contexte indien comme étant la recolonisation de la société par les forces du capital international se traduit à Niodior par l'avidité de Coca-Cola d'aller chercher des niches commerciales jusqu'au fin fond d'un village africain où le besoin en eau potable demeure un défi.

Il ne s'agit plus seulement de divertir l'auditoire à travers des compétitions sportives, sans que le divertissement rime avec la publicité. Ces compétitions sportives sont devenues pour les promoteurs ainsi que les entrepreneurs un moyen de faire fortune au détriment des spectateurs, qui ne demandent que d'avoir l'occasion de se divertir. Quels que soient les médias utilisés, la couverture sportive est accompagnée d'annonces publicitaires qui, souvent, ne tiennent pas compte des auditeurs vivant dans les pays non industrialisés. L'exemple du Cricket repris ci-dessus n'est pas uniquement limité à ce sport, car il s'étend à tous les autres et fait partie comme le souligne Appadurai, d'un processus global de recolonisation. Un point de vue partagé aussi par Fatou Diome qui dénonce quant à elle une « colonisation sportive » (Diome, 2003 : 243), eu égard surtout au pouvoir indéniable que détient la publicité télévisée lors de grands matchs comme dans ce cas-ci la coupe du monde.

La publicité, qui est apparue comme une technique moderne de marketing, a prouvé par son influence qu'elle pouvait aussi servir au maintien de l'impérialisme sous une forme moderne. Dans son livre intitulé *La mondialisation de la communication*, Armand Mattelart suggère que

[1]a publicité qui au début n'apparut que comme "une technique de modernisation des méthodes de vente" est devenue au fil du temps, le vecteur de la commercialisation de l'ensemble du mode de communication [...] Lieu privilégié de la production de l' "événement technique", c'est-à-dire celui qui est créé à partir d'artifices visuels ou sonores, provoquant une altération brusque qui brise la continuité d'une information et restimule l'attention des audiences, [dont] elle est le laboratoire d'avant-garde de la culture de masse. (Mattelart, 2002 : 67)

C'est donc en raison de sa capacité à convaincre et à influencer les masses que la publicité est devenue synonyme de modernisation, compte tenu des différents artifices sonores et visuels utilisés pour produire plus d'impact sur les téléspectateurs.

Devant un auditoire comme celui décrit ci-dessus, dont ces enfants qui ne savent pas distinguer le vrai du faux, ce qu'ils voient à l'écran les marque et suscite des envies qu'ils ne peuvent satisfaire. Chez les jeunes qui regardent aussi ces matchs, ces publicités suscitent un rêve d'émigration avec tout ce qu'il comporte de néfaste en termes d'exode de cerveaux. Pour Edward Saïd, cela ne fait aucun doute, c'est à cause du « [...] processus mondialisant déclenché par l'impérialisme moderne » (Saïd, 2000 : 23) que le flux migratoire a atteint ce point culminant. Pour ces jeunes qui commencent à apprivoiser ce nouveau média, ils y découvrent de nouveaux modes de vie, et, ce faisant, se retrouvent exposés à de nouveaux désirs. La différence entre cet impérialisme que Saïd qualifie de moderne et celui de l'époque coloniale réside dans la capacité des nouvelles technologies de communication à toucher les coins du monde les plus reculés en temps réel, et à s'enrichir en même temps aux dépens des dominés, alors que leur point commun reste l'institution de nouveaux désirs. Pour les enfants de Niodior, l'image de Coca-Cola demeure un rêve lointain qu'ils ne pourront accomplir autrement qu'en quittant l'île.

L'irruption de la télévision dans ce milieu vient, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, stimuler des envies chez ces téléspectateurs qui croient désormais ces vies possibles à partir de ce qu'ils voient sur le petit écran. La technologie a permis à cette génération l'accès à un autre monde, sans avoir à se déplacer, sinon par l'imaginaire. Ces images télévisées auxquelles ils sont exposés obéissent à diverses transformations difficiles, car des jeunes de leur catégorie ont du mal à distinguer le réel du faux. Selon Appaduraï, « [I]es limites entre les paysages réels et fictionnels qu'ils visionnent sont brouillées, de sorte que plus ces publics sont éloignés de l'expérience directe de la vie métropolitaine, plus ils sont susceptibles de construire des mondes imaginés qui soient des objets chimériques, esthétiques, voire fantastiques, notamment si ces mondes sont évalués selon les critères d'une autre perspective, d'un autre monde imaginé » (2005 : 74). Pour Diome, « L'Occident nourrit nos envies / Et ignore les cris de notre faim⁴³ » (Diome, 2003 : 217). Conditionnés à vivre avec ce qui semble être des carences, les jeunes Africains n'hésitent pas à faire des voyages risqués vers des Eldorado incertains.

Coca-Cola, en tant que multinationale, fait partie de la vision américaine de disséminer partout à travers le monde ses marques emblématiques avec lesquelles aucune autre entité ne peut se mesurer, le rapport de forces demeurant en effet toujours inégal. Les frais que peut engager Coca-Cola pour promouvoir la visibilité de ses produits durant les matchs d'envergure mondiale comme ceux de la Coupe du monde ne sauraient équivaloir aux frais déboursés par une compagnie sénégalaise auprès d'une agence de communication locale pour faire aussi la promotion d'une boisson locale. Dans ce contexte, l'internationalisation de Coca-Cola et sa dissémination dans un village comme Niodior ne laissent aucune chance à la croissance

-

⁴³ C'est Diome qui souligne.

économique de ce village, facilitant plutôt la production d'une pauvreté outrancière, d'où le dysfonctionnement engendré par la mondialisation en tant que système impérial au service de plus riches dans leur volonté de maintenir le reste du monde sous leur hégémonie. Aussi ces publicités ne tiennent-elles pas toujours compte du public, comme le prouve la réaction de ces gamins qui, voyant le garçon tenir la fille par la hanche se mettent à rire.

L'exemple de la multinationale française est éloquent. Contrairement à la publicité de Coca, la glace vient avec des couleurs qui peuvent facilement convaincre les plus sceptiques à vouloir agir en étant portés par le goût :

Ensuite, c'est au tour de Miko d'aiguiser leur appétit. Un énorme cône de glace, aux couleurs chatoyantes, remplit l'écran, puis un enfant bien potelé apparaît, léchant goulûment une glace démesurée. Des ronronnements d'envie replacent les insanités de tantôt : « Hum ! Hâm ! Hâââmmmm ! C'est bon ! Hum ! » font-ils de concert. Les glaces, ces enfants n'en connaissent que les images. Elles restent pour eux une nourriture virtuelle, consommée uniquement là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, dans ce paradis où ce petit charnu de la publicité a eu la bonne idée de naître. Pourtant, ils y tiennent à cette glace et, pour elle, ils ont mémorisé les horaires de la publicité. (Diome, 2003 : 19-20)

La description faite de la scène par la narratrice crée un effet humoristique ponctué par des exagérations dès le début du passage sur fond d'un champ lexical à l'aspect moqueur : « aiguiser », « énorme », « chatoyantes », « goulûment », « potelé », « démesurée ». Ces mots provoquent le rire par leur caractère paradoxal. L'exemple le plus frappant est celui du verbe « aiguiser » employé par Salie pour illustrer son indignation. Miko est accusé d'acérer l'appétit des gamins pour une nourriture qu'ils ne connaissent pas. Le paradoxe réside dans le fait que ces

enfants de Niodior n'ont jamais vu de glace en réalité; il serait dès lors inimaginable de développer un appétit pour un aliment dont on ne peut saisir la vraie signification sans en avoir eu l'expérience. Cette première phrase traduit un non-sens, et à la limite tout l'énoncé met en évidence l'absurdité de la multinationale. Aussi le ridicule est-il renforcé dans cette scène par la grandeur de la glace qui prend toute la place sur l'écran devant un auditoire de jeunes enfants mal nourris.

Il y a de la raideur et même de l'immoralité dans l'action de Miko à faire la promotion de la glace dans un milieu où cet aliment n'est pas utile; en effet, l'inadéquation découle du fait que la glace ne constitue pas une nécessité pour les ces gamins de Niodior dont les vrais besoins ne sont pas comblés, mais également du manque flagrant de réfrigération pour ce type de produit.

Le cas de la glace est un exemple éloquent dans la mesure où la plaisanterie dérive de la manière extrapolée dont l'énonciatrice dépeint la scène face au sérieux résultant de la situation économique réelle que connaissent ces enfants de Niodior. La glace étant une nourriture inaccessible pour eux avant son apparition à la télévision, ronronner relève dès lors dans leur cas de l'inattendu puisque cette glace est une nourriture étrangère. L'idée d'une publicité de glace au milieu de nulle part constitue une absurdité. Un désaccord se crée entre ce qui est dit dans cette narration qui, à certains égards, ne prête pas au rire et le fond de la situation qui paraît grave quant au besoin vital des gamins, à en croire la narratrice. Pour les enfants de Niodior, dont la source vitale pour les maintenir en forme est en train de se réduire, la glace apparaît superflue au regard de la véritable nourriture dont le besoin est crucial. Au sein du même passage, le caractère ironique est mis en évidence, aussi par la manière dont l'écart se manifeste entre l'image de l'enfant en bonne santé et celle de ces enfants décrits dans l'exemple du Coca-Cola précédent comme maigres, car il s'agit du même groupe d'enfants :

Cette glace, ils l'espèrent comme les musulmans le paradis de Mahomet, et viennent l'attendre ici comme les chrétiens attendent le retour de Christ. Ce cône de Miko, ils lui ont trouvé des icônes : ils ont grossièrement taillé des bouts de bois, les ont peints à la craie rouge et jaune pour représenter des glaces appétissantes. Ce sont ces bouts de bois qu'ils reniflent en savourant la publicité. Pour ces enfants, je rêve d'une piscine de Miko, bâtie au nom du plaisir et non du chiffre d'affaires. Cette glace, ils rêvent de la gober comme Madické rêve de serrer la main de Maldini. (Diome, 2003 : 19-20)

L'écart ne se limite pas seulement à la représentation des enfants. Nous remarquons aussi l'écart entre le cône de glace et l'imitation faite par ces jeunes enfants de l'île qui se servent de bouts de bois taillés peints en rouge – jaune pour se représenter la crème glacée. Le rire est dès lors provoqué par ce décalage entre le cône tenu par cet enfant potelé et sa représentation « inattendue » (Simédoh, 2012 : 8).

Schopenhauer met l'accent sur l'aspect inattendu de l'objet représentatif, par rapport au concept, comme source productive du rire. Cela équivaudrait, pour reprendre l'exemple de Simédoh, à remplacer la représentation symbolique de la justice généralement répandue dans le monde comme balance traditionnelle par l'image d'un cochon. Le décalage entre la balance et ce que l'on attendait de l'allégorie engendre le rire dans le sens où l'objet premier de l'allégorie s'avère perverti (Simédoh, 2012 : 8). Dans le cas de ces enfants de Niodior, nous vivons aussi une « attente trompée ».

De simples plaisirs quotidiens comme le Coca-Cola et la glace découverts par les enfants à travers les annonces publicitaires deviennent des motivations pour les jeunes adultes de pouvoir quitter l'île à la recherche de leur Eldorado, souvent à leurs risques et périls, faute de

meilleures alternatives. Pour ces gamins, savourer cette glace restera pour le moment de l'ordre de l'imaginaire.

L'idée selon laquelle tout le monde doit consommer de la glace même lorsque celle-ci leur est étrangère contribue inéluctablement à l'homogénéisation de cultures. Pour la multinationale française, la publicité de la glace sert à créer de nouveaux désirs chez ces insulaires. Cette stratégie de Miko démontre un effort grandissant de la part de l'Occident de contraindre les jeunes, où qu'ils soient, à l'adoption de son mode de vie. Tout cela n'est pas nouveau. L'une des raisons de la colonisation, du moins selon le point de vue français, était de faire des nouvelles colonies des marchés pour l'empire. Dans son discours du 28 juillet 1885 sur *Le devoir de civiliser*, Jules Ferry soulignant l'importance de débouchés pour la France, jetait les bases d'une expansion coloniale d'un autre genre en déclarant à la tribune de l'Assemblée nationale :

Sur le terrain économique, je me suis permis de placer devant vous, en les appuyant de quelques chiffres, les considérations qui justifient la politique d'expansion coloniale au point de vue de ce besoin de plus en plus impérieusement senti par les populations industrielles de l'Europe et particulièrement de notre riche et laborieux pays de France, le besoin de débouchés. [...] Oui, ce qui manque à notre grande industrie, [...] ce qui lui manque de plus en plus ce sont les débouchés. (Jules Ferry, In Lumumba et al., 2010 : 40)

À l'époque de ce discours, ce sont les navires qui servaient de transports pour atteindre des horizons éloignés. Aujourd'hui, le travail des industriels a été facilité par les nouvelles technologies qui leur permettent de joindre le monde entier en temps réel et c'est la planète entière qui sert de marché aux produits français comme la glace de Miko. Ferry dénonçait lors de ce discours les barrières tarifaires de l'Allemagne et déplorait le protectionnisme des

Américains, les accusant de disséminer sur les marchés français « des produits qu'on n'y voyait pas autrefois » (41).

Cela fait aussi de la mondialisation actuelle un système impérial brutal. La mondialisation inflige aux petites économies une dévastation implacable par l'intrusion des grandes compagnies internationales dans le marché supposé local avec des biens manufacturés beaucoup plus compétitifs. Dans son livre *Post-Colonial Transformation*, Bill Aschroft suggère dans une citation attribuée à Renato Constantino que :

One reason for addressing global culture in terms of a post-colonial model is to develop strategies for handling the relentless economic devastation which globalization wreaks on smaller economies. A common view among theorists in the developing world is that globalization is simply recolonization: "It seeks to integrate every economy into a single world system under the direction of global corporations. Thus, its proponents seek to eliminate national and territorial borders to enable their products to avail of unlimited market access without paying the usual tariffs. This way, too, a country's natural resources may be exploited without much hindrance". (Ashcroft, *Post-Colonial Transformation*, 2001; 208)

Une des stratégies pour aborder ce problème est d'en faire la dénonciation comme c'est le cas à travers la peinture que fait Diome de ce jeune garçon en bonne santé léchant avec avidité une glace démesurée. Le but n'est pas nécessairement de faire rire mais il donne à Diome, le statut d'une moraliste déguisée (Bergson, 1947 : 98). Bergson souligne que l'humour consiste dans la description minutieuse et méticuleuse de ce qui est, en feignant de croire que c'est ainsi que les choses devraient être (Bergson, 1947 : 97). L'humour est une des formes de la satire qui ne suscite pas nécessairement le rire – en effet, ses attributs, insiste Bergson, sont renforcés avec

une indifférence plus flegmatique (Bergson, 1947 : 97). De ce point de vue, la mondialisation s'inscrit comme un mirage symbolisé par la crème glacée qui est inaccessible et imitée par des bouts de bois. À l'inverse, le Coca-Cola est présent dans un milieu où il n'y a même pas d'eau potable – d'où le dysfonctionnement social et économique en rapport avec de véritables besoins à valeur nutritive dont ces enfants ont besoin pour être en bonne santé.

L'intégration de chaque économie dans une sorte de système mondial au marché unique ne bénéficie qu'aux grandes corporations qui, somme toute, appartiennent aux pays les plus industrialisés, leur assurant par l'élimination des frontières l'accès illimité à des marchés étrangers sans qu'elles aient à payer des barrières tarifaires et des taxes à ces pays déjà démunis. La télévision a contribué à l'élargissement de ce marché par les publicités à la grandeur du globe. L'ordinateur joue un rôle encore plus important que la télévision car il y a moyen de faire ses propres recherches sur ce que l'on voudrait savoir et ainsi de s'informer sur bien des sujets qui nous tiennent à cœur et à la limite s'en inspirer pour le développement des compétences ou des produits dépendamment des intérêts.

4.2 L'ordinateur, la mondialisation et la création de l'incongruité

L'humour selon Schopenhauer consiste en la dissimulation du sérieux derrière l'enjouement. Selon Simedoh, en référence à Schopenhauer, « l'humour vise avant tout notre moi et acquiert dès lors un caractère subjectif. Il repose sur une disposition subjective mais sérieuse et élevée qui entre cependant en conflit avec un monde de nature différente. Ce monde, l'humour ne peut l'éviter, pas plus qu'il ne peut se sacrifier lui-même. Il est entre-deux, c'est-à-dire entre le sérieux et le non-sérieux [...] Derrière la plaisanterie manifestée, se cache la gravité la plus profonde qui perce à travers le rire » (Simédoh, 2012 : 16-17). Il s'agit d'une disposition subjective dans la mesure où l'humour est d'abord dirigé contre soi (Poizat, 2002 : 85), et c'est

dans ce sens qu'il sert d'arme thérapeutique derrière laquelle l'humoriste cache sa vulnérabilité face à un monde épris d'injustices et de souffrances ; aussi l'humour devient-il une stratégie de remise en question des perceptions.

Nous voyons par exemple Isookanga s'approprier les images et les informations produites sur Internet pour concevoir sa propre technologie dans le but de rendre son produit compétitif par rapport à la marque internationale suisse Nestlé. Ce processus qui est qualifié par Ashcroft d'interpolation (Post-Colonial Transformation, 2001; 47), consiste à rendre local ce qui est global. La mondialisation, loin d'homogénéiser les cultures comme la tendance semble l'indiquer, tend plutôt à fondre le global dans le local par l'imaginaire. Rappelons que Zhang Xia se retrouve à Kinshasa suite à l'impact de la crise financière sur les affaires de M. Liu Kaï – qui obligea ce dernier à quitter Lubumbashi (Katanga) pour se rendre à Kinshasa. Ayant chargé Zhang Xia de faire une course pour lui, M. Liu Kaï, qui avait fait signer à Zhang Xia un document dont celui-ci ignorait le contenu, prit son vol vers la Chine, laissant Zhang Xia sans argent et sans endroit où dormir. C'est au Grand marché que celui-ci rencontre Isookanga, un sans-abri comme lui venu à Kinshasa pour « mondialiser ». C'est dans ce cadre qu'ils se lient d'une amitié qui va déboucher sur un partenariat. Accompagné de Zhang Xia, Isookanga a apporté son ordinateur, après avoir persuadé son nouvel ami de devenir son associé pour faire preuve de compétences en affaires :

Isookanga sortit l'ordinateur de son sac et prit place dans le fauteuil de Vieux Tshitshi. Il souleva le couvercle de l'appareil, poussa un bouton. Il cliqua sur des fenêtres, des onglets, et trouva enfin ce qu'il cherchait.

- Regarde.

Sur l'écran défilaient des publicités de différentes marques d'eaux minérales. Isookanga demanda :

- Que vois-tu de commun à toutes ces eaux ?
- C'est de l'eau, répondit Zhang Xia.
- Il y a mieux que ça! La plupart de ces marques appartiennent à une, et une seule, multinationale. Quelle différence il y a entre elles?
- La teneur en sels minéraux?
- Peut-être, répondit Isookanga. Mais ça, personne n'en est sûr. La différence essentielle c'est le goût. Zhang Xia ne disait rien.
- J'ai quelque chose pour toi. Isookanga posa le portable par terre et sortit du sac une bouteille en plastique de marque Fanta, contenant un liquide brun foncé comme du Coca-Cola
- Avec ça, tu vas devenir riche et pouvoir rentrer en Chine ». (Bofane, 2014 : 91)

Non seulement l'ordinateur est pour Isookanga un outil indispensable pour jouer au *Raging Trade*, mais il est aussi le moyen par lequel le jeune homme parvient à trouver des solutions aux problèmes qui se posent dans son milieu immédiat, compte tenu des informations qui s'y trouvent. Dans l'exemple ci-dessus, Isookanga se sert des images publicitaires trouvées sur le net pour établir la différence entre les marques d'eau appartenant à Nestlé. Cette différence, selon le protagoniste, ne réside pas dans la composition du produit, mais plutôt dans le goût. En effet,

selon Isookanga, l'étiquette contenant les valeurs nutritives du contenu ne constitue pas une preuve irréfutable attestant de la qualité du produit. La remise en question des faits au sujet des composantes ouvre la voie à Isookanga pour s'imaginer la conception d'un produit similaire, à la composition douteuse dont il n'a pas à établir les preuves.

Les marques d'eau vues produisent en lui un mouvement imaginaire qui l'emmène à organiser la mise sur pied de son propre produit. L'ordinateur devient dans ce cas un lieu où le personnage acquiert des connaissances, et développe à son tour les habiletés nécessaires à l'entreprenariat. Contrairement au désir de l'émigration vers l'Europe déclenché par la télévision chez les jeunes de Niodior, Internet a créé chez Isookanga le désir de se lancer dans le monde des affaires. Ce dernier a trouvé dans les publicités un moyen de s'extirper de sa condition d'homme de tradition en se rendant en ville. Dans son imaginaire, Isookanga se voit accéder au statut de mondialiste sans avoir l'intention d'émigrer, mais en se servant des publicités comme inspiration. Les analyses complétées, Isookanga devra, pour ce faire, se distinguer aussi de ces marques en adoptant un goût particulier par rapport à celles-ci pour s'assurer d'être compétitif. Cette distinction ne l'épargne pas des préjugés que peuvent avoir des clients par rapport à son produit. En effet, bien que son produit soit unique, il devra surmonter un défi de taille caractérisé par les perceptions dues à l'endroit où il habite, c'est-à-dire en Afrique :

– Jette un coup d'œil. – Et des graphiques apparurent. – Regarde ici. J'ai cherché les dépenses par ménage et par pays en détergents, déodorants, brosses à dents, raclettes, balais. J'ai aussi étudié les budgets consacrés aux shampoings, antiseptiques, produits phytosanitaires et gants en caoutchouc dans le monde. Sais-tu que le nombre de serpillières achetées en Autriche, en une année, pourrait recouvrir deux fois la surface de l'Allemagne? Je te pose la question : parmi ces pays, lesquels figurent le plus souvent en

tête des classements au niveau propreté? Zhang Xia consulta l'écran. [...] Il plongea une main dans sa poche et en retira un morceau de papier plié comme un colis de diamantaire. Il le déplia et en sortit un petit autocollant de couleur rouge vif, doté d'une croix blanche au milieu. Il le montra à Zhang Xia – La fédération helvétique! Et dis-moi ce que les gens ont le plus à craindre au Congo? Les microbes! Statistiquement, et dans l'inconscient collectif, la Suisse est number one en matière de propreté dans le monde. Aussitôt, le Pygmée colla le petit emblème sur le sachet au goût particulier. – Et voilà le travail! En voyant ce signe rouge et blanc, les gens vont se précipiter parce qu'ils seront persuadés que c'est l'eau la plus propre, puis qu'elle est fabriquée en Suisse. (Bofane, 2014 : 93-94)

Après avoir réalisé une étude de marché, Isookanga a déterminé que l'étiquette déterminera la valeur marchande de son eau. Ainsi, en étiquetant son eau de l'emblème suisse, il veut donner l'impression que l'eau vendue par lui et son ami Zhan Xia ne comporte pas de risque de contagion de bactéries, étant donné sa source. Isookanga, entrepreneur averti, joue sur les perceptions, et cela se produit à deux niveaux : au niveau du produit, celui-ci sera perçu comme venant d'ailleurs, particulièrement de la Suisse, et donc comme étant une véritable eau de source propre. Il va appeler son produit Eau Pire Suisse. Ironiquement le nom donné à cette eau confère au produit une connotation négative contraire à la perception sur laquelle Isookanga et son associé semblent miser pour le vendre. Le dénominatif « pire » contredit l'idée d'une eau propre symbolisée par le drapeau suisse. Il y a une analogie entre l'ironie déployée dans le contexte de l'Eau Pire Suisse et Isookanga le villageois devenu mondialiste. Au niveau de l'homme, ce dernier est congolais et pygmée, perçu pour ce fait comme naïf et abruti. Isookanga est conscient de cette perception que les autres ont de lui et accuse le Vieux Lomama d'y contribuer lorsque celui-ci le ramène souvent à leur passé commun pour le faire réfléchir :

Pourquoi, encore et toujours, ressasser les habitudes du passé? C'est à cause de gens comme Vieux Lomama que nous, les Ekonda, sommes discrédités dans le pays. Que partout nous sommes appelés Pygmées depuis toujours. Les Français ne parlent-ils pas de "pygmée idéologique" pour désigner un individu manquant singulièrement de vision? (Bofane, 2014 : 20)

Cependant, des connaissances acquises sur l'ordinateur lui ont permis d'atteindre un niveau de culture qu'il n'aurait acquis autrement. Ce statut social n'est donc pas un handicap puisqu'Isookanga, par sa créativité, semble éblouir son associé Zhang Xia à qui il apprend beaucoup de choses.

Un démuni, Isookanga, est intelligent et pas aussi naïf qu'il ne paraît. Classé comme spécimen humain en voie de disparition pour reprendre l'expression de Bofane, il a plus à apprendre à Zhang Xia dans le domaine des affaires. La courbe de la naïveté est renversée. Le dysfonctionnement social fait l'objet de la narration produit par la réalité de la mondialisation à travers une esthétique de dérision. Il s'agit d'une subversion. Isookanga va se servir de l'emblème suisse pour tromper une clientèle avec un produit d'origine falsifiée, contredisant forcément le caractère du nom dont il est le reflet. Ici, c'est la remise en cause du référentiel ISO⁴⁴, et de tout ce que celui-ci représente en tant que marque de certification liée à la conformité aux exigences établies, auxquelles les multinationales échappent.

Isookanga est au cœur de la mondialisation par son maniement habile de l'ordinateur et aussi par l'accaparement des annonces publicitaires à ses avantages. Aussi le mot pygmée est-il ironique,

https://www.iso.org/fr/standards.html Consulté le 25 janvier 2020.

188

_

Organisation internationale à but non lucratif ayant développé et publié plus de 22955 normes internationales qui définissent « des exigences, des spécifications, des lignes directrices ou des caractéristiques à utiliser systématiquement pour assurer l'aptitude à l'emploi des matériaux, produits, processus et services »

dans le sens où la pensée de l'auteur figure « masquée derrière le langage réduit au rang de simple moyen » (Poizat, 2002 : 64). La contradiction apparente entre cet homme capable de maîtriser l'ordinateur et le signe *pygmée* demeure tout en étant dissimulée.

Selon Morier, « l'ironiste est toujours, à quelque titre, un idéaliste. Il souffre de l'erreur, il voudrait corriger ce qui déforme la vérité; il contient en puissance un juste ou un satirique. C'est pourquoi l'ironie a ce caractère généralement sévère et flagellant, le ton emporté, cassant, ou faussement enjoué » (556). Pour résoudre ou remettre les choses à leur place, l'ironiste use de la moquerie – quand ce qui est dit ne représente pas la réalité comme dans l'exemple d'Iso et l'*Eau Pire Suisse*. Il subvertit la marque, et en le faisant au Congo, il s'approprie l'image et renverse le phénomène en usant d'une des caractéristiques de la mondialisation par le drapeau suisse considéré comme symbole de la qualité. Car, la libre circulation des marchandises dont jouissent les multinationales en fait aussi des cibles du piratage. Ayant facilité l'accès des corporations aux débouchés externes, la mondialisation a permis de démasquer la vulnérabilité en son sein. On s'attend donc à un produit venant de Suisse, mais qui ne l'est pas en réalité. Cela constitue de l'incongruité et une démonstration ironique du phénomène de la mondialisation par l'auteur qui a le plaisir de se moquer de ses acteurs, l'ironie obéissant à ce que Schaerer considère comme un masque qui a besoin d'être ôté (Simédoh, 2012 : 29).

Pour Schaerer, dont la pensée est reprise par Simédoh, l'ironie socratique table sur la dissimulation et constitue à cet effet un masque derrière lequel réside la réalité. Selon Simédoh, « [1]'eirôn, en grec, se présente comme inférieur à ce qu'il est réellement. Il minimise les titres de gloire qu'il possède. C'est un mystificateur, un flatteur qui joue sur la tromperie. C'est la figure de Socrate qui se fait passer pour un ignorant pour mieux confondre ses adversaires.

Attitude interrogatrice, l'ironie se trouve au cœur de la maïeutique⁴⁵ et cherche à faire coïncider la conscience intellectuelle et morale » (Simédoh, 2012 : 29).

Le personnage pygmée de Bofane donne à lire une image d'infériorité qui ne répond pas à la réalité. Dans les deux exemples relevés ci-dessus sur les interactions entre Isookanga avec Zhang Xia, le premier semble trouver du plaisir à poser des questions à son partenaire sur des choses auxquelles Iso a déjà des réponses. Zhang Xia est toujours celui qui ne fournit pas de réponses exactes aux questions qui lui sont posées. Isookanga trouve bon de berner son futur associé en lui faisant croire que le goût issu de sa technologie fera de lui forcément un homme riche, qui n'aura plus à galérer dans les rues et pourra au contraire retourner en Chine auprès de sa famille. Mais Isookanga n'a aucune certitude sur les bénéfices résultant de cette eau au goût particulier.

L'idée de chercher à produire une eau de source pure sans avoir à aller puiser ladite eau d'une source quelconque procède de la tromperie. Isookanga est convaincu au fond de lui que la multinationale use aussi de leurres dans ses pratiques commerciales, d'où le doute émis sur la composition chimique de son eau. Cette technologie du nom de E26 dont la lettre E semble renvoyer à son origine pygmée – Ekonda - est le mélange de la première lettre de son clan et de son âge. L'élaboration de la solution provient de l'imaginaire du protagoniste et repose sur le sentiment qui découlerait tant de la consommation de cette eau que du goût en tant que tel :

Pour mettre au point l'édulcorant E26, Isookanga avait mélangé dans une vieille boîte de lait en poudre Nido, stérilisée au préalable, un peu d'eau et un gros morceau de bowayo⁴⁶.

[...] L'anguille électrique avait mijoté à feu modéré pendant plus d'une heure. Isookanga

190

⁴⁵ Elle représente l'art de faire "accoucher" les verités utilisé par Socrate.

⁴⁶ Anguille électrique dans une langue locale.

la retirait fréquemment du gril pour qu'elle ne cuise pas trop vite. Il fallait que le jus devienne un concentré de bowayo, que le goût délicat et parfumé apparaisse, mais décuplé. Une fois mélangé à l'eau, il donnerait aux gens qui le boiraient l'impression d'entendre chanter une rivière dans les forêts ombragées de l'Équateur, mais un Équateur, imaginait Isookanga, purifié de ses amibes, de ses virus Ebola, de sa fièvre typhoïde, parce que posé au pied des Alpes suisses, à quelques minutes en Learjet des banques de la Banhofstrasse de Zurich. (Bofane, 2014 : 95)

Dans l'imaginaire d'Isookanga, cette eau ne serait pas tout à fait ce à quoi l'on s'attendrait. Le concentré de l'anguille, qu'Isookanga a appelé E26 une fois mélangé à l'eau, donnera une impression à ceux qui le boiront d'une eau de source pure, mais qui n'en sera pas une. Cependant, conférer à ce produit l'impression d'une eau de source provenant de l'Équateur avec un emblème du drapeau suisse engendre un décalage entre le signe et son objet. Un autre décalage se crée entre le produit imité et son imitation. Les publicités qui ont fait l'objet de l'analyse du personnage semblent appartenir à la multinationale Nestlé. Cette dernière les dénomme « Nestlé Pure Life » sans aucune référence au pays d'origine de leurs produits. Or, Isookanga décide d'appeler son mélange à lui de l'« Eau Pire Suisse ». Ce décalage consiste en le fossé entre les deux dénominations. On peut dès lors voir dans cette imitation l'atteinte de l'agence à l'échelle de la communauté locale à travers une résistance au conformisme ou du mimétisme ambivalent suggéré par Bhabha à travers l'adoption de la marque suisse comme signe de l'engagement dans la culture mondialisée. Selon Ashcroft,

the mimicry, while being 'menacing, because it is both economically subversive and vaguely parodic, reveals a further dimension: such menace does not diminish the currency of the cultural capital the subject employs as a sign of empowerment. [...] the

disarticulation of mimicry, which occurs the moment the cultural capital of the dominant culture is appropriated, is also the disarticulation which propels the consuming subject from emulation to transformation. [...] When we see the acts of consumption by which global culture is adapted to local needs, we see the truly global reach of the strategies operating in postcolonial habitation, and the extent to which interpolation⁴⁷, habitation⁴⁸ and transformation are linked. (Ashcroft, *Post-colonial Transformation*, 2001 : 224-225)

L'appropriation du signe de la production mondiale du produit de base pour une confirmation de l'identité au niveau local s'inscrit, selon Ashcroft, dans une dynamique de résistance qui parvient à influencer ces systèmes globaux. Économiquement subversive et parodique, l'adoption de la marque étrangère s'inscrit dans une dynamique de la mondialisation à travers les visées de celle-ci à réduire diverses cultures à l'homogénéisation. Isookanga sort du confinement et grâce à l'ordinateur, il accède à des espaces séditieux, et parvient à détourner à son avantage le capital culturel de Nestlé pour s'autonomiser. Le protagoniste justifie l'appropriation de la marque par ce qu'il a vu faire ailleurs dans le contexte de la mondialisation et celui de la circulation des biens, dont lui et Zhang Xia font partie intégrante.

Au grand marché où Isookanga vend sa marchandise, Bizimungu, l'ex-rebelle venu accompagner sa femme faire des achats, émet le désir de lui en acheter. Lorsqu'il prend un sachet et se rend compte de sa fraîcheur, il lui demande si le sachet d'eau venait réellement de Suisse. Isookanga répond par un sourire, et puis : « Pourquoi pas? Nous vivons dans un monde globalisé, Vieux. Aujourd'hui, il ne faut plus se poser la question de savoir d'où ça vient. Si

4

^{47 «} Une description d'un éventail de stratégies par lesquelles les ex-colonisés s'approprient et interposent les différents modes de discours hégémoniques pour être utilisés à des fins distinctes afin de contrer leurs effets en les transformant ». (Ashcroft, *Post-colonial Transformation*, 2001 : 14)

⁴⁸ « Elle est une manière d'être dans un lieu, celle qui le transforme et le définit ; une stratégie qui évoque la représentation occidentale de l'espace ». (Ashcroft, *Post-colonial Transformation* 2001 : 157)

Louis Vuitton fait fabriquer ses sacs à Gouanzhou, on va écrire quoi? Paris, non? C'est ça, la libre circulation des biens » (130). Les gens ordinaires ont su tirer leur épingle de ce processus et agissent désormais non comme des consommateurs avérés, mais les produits de leur imitation deviennent comme dans ce cas-ci une expression de l'identité culturelle à travers la consommation des biens importés.

Ashcroft suggère que tant et aussi longtemps qu'elle est transformée pour des besoins locaux, l'appropriation du capital culturel de la culture dominante s'inscrit dans une dynamique de résistance. Le critique souligne que la production de la désarticulation du mimétisme au niveau de l'appropriation de ce capital culturel est la même qui pousse le consommateur de l'imitation à la transformation. Ashcroft insiste:

In this paradox we find located the political agency of interpolation, that intervention into, and simultaneously disturbance and utilization of, the cultural capital represented by the dominant discourse. [...] For that resistance which always operates to contest and disturb the dominant is fully effective only when it utilizes the capacity of culture for change and adaptation, when it fulfils its own potential to transform. (Ashcroft, *Post-colonial Transformation*, 2001 : 225)

Le processus d'interjection, d'insertion et d'interposition qui est suggéré à travers la stratégie d'interpolation ne peut fonctionner selon Ashcroft que si la transformation du capital culturel s'opère. Le capital culturel peut être la technologie, le discours ou la culture de la classe dominante. L'adaptation du capital à la localité est une forme de réponse postcoloniale qui, malgré les efforts au sein du discours dominant visant à les définir et à les marginaliser, souligne le critique, les auteurs issus des ex-colonies s'en approprient par l'entremise de leurs personnages. Placé stratégiquement au sein du système hégémonique, Bofane a recours à la

technologie et, à travers Isookanga, subvertit l'image de l'eau de source *Nestlé Pure Life*, une forme de représentation du capitalisme mondial, en une identité culturelle. Le drapeau suisse est ironique dans la mesure où ce symbole, aussi bien que le produit *Eau Pire Suisse*, est faux. La composition de cette eau comporte une contradiction flagrante par rapport au nom qu'elle porte, car elle n'est ni pure ni suisse. En fait, l'eau d'Isookanga et « pire » que l'eau « pure » de Nestlé vendue sous le label *Nestlé Pure Life*. La langue française souffre elle-même de la pureté en relation avec celui qui l'utilise. « Pire » est une prononciation locale qui confère au mot un sens contraire à celui qu'il est censé porter de la même façon que l'eau prétend provenir d'un autre pays. La préparation de cette eau, que l'on voudrait pure et propre, se fait dans des conditions somme toute délétères, pour dire le moins:

Il prit deux sachets contenant une eau givrée et une seringue jetable dotée d'une aiguille. Il déplia une feuille de papier kraft et posa son attirail dessus. Il déboucha la bouteille, versa un peu de liquide brunâtre dans le bouchon posé par terre, puis se saisit de la seringue. [...] Isookanga préleva un peu de la substance sirupeuse, appuya sur le piston de la seringue en surveillant son geste attentivement, comme un docteur en médecine haut de gamme. Satisfait, il piqua sans transition sous le nœud d'un des sachets d'eau et y injecta quelques millimètres cubes de son produit. [...] C'est un édulcorant de ma composition. Je l'ai appelé E26 parce que j'ai presque vingt-six ans. Il est bon ? Ce goût-là, c'est le terroir, c'est la tendance actuelle, celle du retour à la nature. (92-93)

Les discordances ne se résument pas seulement au niveau de la propreté, mais sont également apparentes par le désir du protagoniste de retourner à la nature, alors qu'il allègue en même temps que l'eau issue de cette composition devrait avoir le goût d'une eau importée.

L'usage de l'anguille électrique pour obtenir la saveur des forêts et des rivières locales relève de la confirmation d'une identité culturelle, à un point tel qu'il vide la représentation de tout contenu, de manière à affirmer, pour reprendre les mots d'Ashcroft, la fonction locale et culturelle (Ashcroft, Post-Colonial Transformation, 2001 : 220). Loin de s'inscrire dans la production de la publicité pour la marque mondiale Nestlé. Eau Pire Suisse confirme « l'appropriation sans limites des signifiants mondiaux par l'agence locale⁴⁹ » (Ashcroft, *Post*-Colonial Transformation, 2001: 220). La mise en place de ce produit par Isookanga est « une démonstration visuelle du pouvoir de la communauté locale de s'approprier les signes de la production mondiale⁵⁰ » des produits de première nécessité pour en faire une « confirmation spécifique de l'identité locale » Ashcroft, Post-Colonial Transformation, 2001 : 220). D'après Ashcroft, « les caractéristiques politiques, culturelles et économiques de la culture mondiale créent une dynamique qui transcende la représentation du signifiant global 51» (Ashcroft, Post-Colonial Transformation, 2001 : 220). Cette dynamique s'inscrit dès lors dans le refus implicite de la binarité qui caractérise le point de vue du discours occidental par rapport à la relation entre « eux » et « nous ». Ce processus, Ashcroft le compare à ce que Saïd a appelé le voyage de pénétration (Ashcroft, Post-Colonial Transformation, 2001: 48).

Ce voyage consiste, rappelons-le, en un « effort conscient pour entrer dans le discours de l'Europe occidentale, s'y mêler, le transformer, lui faire reconnaître les histoires marginalisées, réprimées, oubliées [...] mené par des dizaines de chercheurs, critiques et intellectuels du monde périphérique » (Saïd, 2000 : 309). Pour l'auteur de *Culture et impérialisme*, il s'agit du démantèlement des récits sur l'Orient et l'Afrique, et non pas seulement d'une réaction simpliste

4

⁴⁹ C'est nous qui traduisons.

⁵⁰ C'est nous qui traduisons.

⁵¹ C'est nous qui traduisons.

à l'impérialisme occidental. Saïd met l'accent sur l'importance d'y substituer également « un nouveau style narratif plus divertissant et plus puissant » (Saïd, 2000 : 309) afin de générer une production alternative de l'histoire humaine, pour reprendre ses mots. Pour procéder à la substitution des récits sur le monde « périphérique » par des contre-récits, l'auteur préconise l'identification des brèches qui constitueraient comme l'indique Saïd des espaces de résistance. Saïd croit qu'aussi illimitée que puisse paraître la domination du système idéologique, il y aura toujours certains contours de l'expérience sociale qui échapperont à son contrôle (Saïd, 2000 : 338).

Saïd insiste sur le besoin pour les intellectuels des régions périphériques vivant aujourd'hui dans les métropoles « de prendre de front la culture métropolitaine pour la critiquer et la réviser, en utilisant les techniques, les discours, et les armes de la recherche critique autrefois exclusivement réservés à l'Européen » comme l'ont fait les écrivains des générations antérieures. Saïd fait référence notamment aux écrits de Fanon lorsque celui-ci « voulait parler de l'expérience du colonialisme telle qu'elle était vue par un Français de l'intérieur d'un espace français jusque-là inviolable, et désormais envahi et réexaminé d'un œil critique par un indigène contestataire » (Saïd, 2000 : 344).

Effectivement, l'espace français est examiné de l'intérieur par Diome dans le contexte de la mondialisation à travers ses personnages. Tandis que Bofane conteste aussi l'impact des effets de la mondialisation sur l'Afrique à travers ses personnages, il se sert de l'humour pour tourner en dérision ce processus en montrant comment ceux qui en sont victimes ne se laissent pas faire. Isookanga, qui se dit mondialiste, a dû quitter son village parce qu'il en avait assez de « [s]e farcir la compagnie des cercopithèques⁵² dans la forêt » (Bofane, 2014 : 26), afin d'intégrer la

⁵² Les cercopithèques sont des singes qui vivent dans la forêt équatoriale en Afrique et sont généralement caractérisés par des longues queues. L'utilisation de ce mot par l'auteur tend à notre avis à renforcer l'image de

modernité. Au village, Isookanga n'avait pas encore la « perspective de vie » que la ville lui a offerte depuis sa rencontre avec Zhang Xia. Son départ n'est pas seulement motivé par le désir de changement, mais aussi par les divergences de points de vue entre lui et son oncle Vieux Lomama, dues à l'installation du pylône de télécommunications et ses effets souvent contradictoires pour les habitants d'Ekanga. Pour le Vieux Lomama, la rareté du gibier était attribuée à l'implantation de la tour – il lui fallait des preuves :

Il était parti vérifier ce qui n'était pour l'heure qu'une intuition. Il lui semblait que le gibier se faisait rare ou qu'il avait changé de territoire, s'étant replié plus avant dans la forêt. Vieux Lomama connaissait le responsable de cet état de fait. Pour lui, c'était le pylône des télécommunications que les barbares, avec leur monstre volant, avaient planté parmi les arbres. Les animaux évidemment avaient fui sans demander leur reste » (Bofane, 2014 : 199-200). Contrairement au Vieux Lomama, la tour donne à Isookanga l'idée « qu'il fallait absolument désenclaver la forêt en posant des pylônes de télécommunication partout, afin que chacun puisse être connecté au reste du monde. (Bofane, 2014 : 28)

Pour Isookanga, la technologie représentait le développement par son caractère moderne, tandis que pour son oncle, elle personnifiait leur malheur dans la mesure où elle était perçue comme la menace de l'extinction de leur mode de vie. Le départ mal digéré d'Isookanga amène son oncle à sortir de la forêt à la recherche de son neveu :

Je suis arrivé tout à l'heure, par bateau. J'ai mené une enquête pour te retrouver et c'est une machine qui m'a dit où. Isookanga ne comprit pas ce que le vieux voulait dire par là, mais il ne releva pas, trop heureux de retrouver une partie de lui-même. [...]

l'emplacement du peuple Ekonda habitant de cette forêt millénaire en comparaison avec d'autres Pygmées de la savane auxquels on se réfère également du même nom de "Batswa" en Afrique.

- On m'a aussi dit que tu faisais des affaires
- Je vends la meilleure eau de Kinshasa, mon oncle.
- Vendre de l'eau! Tu oublies qu'au village tout le monde peut frapper à ta porte et demander à boire.
- Je suis dans la mondialisation, tout est libéralisé. J'ai un associé que je te présenterai, il s'appelle Zhang Xia. [...]
- Je suis aussi consultant pour un type qui protège le parc de la Salonga.
- C'est bien, mais où est ta maison, Isookanga?
- Mon oncle, Eau Pire Suisse est en balance excédentaire maintenant. Bientôt, je pourrai avoir ce que je veux. Nous sommes en train, Zhang Xia et moi, de sensibiliser des franchisés, on en a déjà deux et d'autres sont sur une liste d'attente. (Bofane, 2014 : 241)

Le Vieux Lomama a sermonné son neveu au sujet de la technologie qu'il trouvait néfaste à la survie des bêtes sauvages. La première des choses qu'il trouve à dire à Isookanga concerne la manière dont il est parvenu à le retrouver. En effet, Vieux Lomama a dû s'informer auprès de jeunes gens pour l'aider à localiser son neveu : « J'ai demandé aux gens, se disait Vieux Lomama, personne n'a su me dire quoi. Mais un petit doté d'une surface réfléchissante parvient à répondre à ma question » (Bofane, 2014 : 236). Et pourtant Vieux Lomama était contre l'installation du pylône et l'usage de l'ordinateur par Isookanga. Cependant, la manifestation de

la reconnaissance du bienfait de la technologie était palpable dès le premier moment de leurs retrouvailles : « J'ai mené une enquête pour te retrouver et c'est une machine qui m'a dit où » (Bofane, 2014 : 241).

Il ne va pas sans ironie que ce soit grâce à Internet que le Vieux Lomama, chef du village Ekonda, qui tient à la tradition de ses ancêtres, va pouvoir retrouver son neveu qu'il est venu chercher afin de le ramener au village. D'une part, il résiste à la modernité, et d'autre part, il en a profité.

Le Vieux Lomama semble content d'apprendre que son neveu a réalisé son rêve de devenir un homme d'affaires. Cependant, lorsque Isookanga lui apprend qu'il est dans la vente d'eau, ce dernier ne cache pas sa stupéfaction. L'idée de vendre de l'eau, qui n'appartient à personne et que tout le monde peut se procurer librement, le laisse perplexe. Le Vieux Lomama ne peut concevoir qu'un bien naturel comme l'eau puisse faire l'objet d'une vente. En effet, l'eau devrait être gratuite; la vendre reviendrait à se prévaloir acquéreur ou propriétaire, et cela lui paraît ahurissant et même inconcevable. Aujourd'hui, tout est devenu marchandisation. Le vieux ne comprend pas le caractère abrupt de la mondialisation qui mène à la marchandisation de tout et de n'importe quoi. Cela démontre qu'il n'y a aucune plus-value, lorsqu'une industrie l'utilise pour la revendre à un prix plus élevé. Cette réaction du Vieux Lomama témoigne des discordances inhérentes à la technologie, car elle a bouleversé la façon de voir les choses fondamentales. Cela crée un fossé entre les deux hommes qui, autrefois, partageaient les mêmes points de vue, occasionnant un dysfonctionnement social au sein du clan.

La mondialisation entraîne des comportements qui, autrefois, auraient été condamnés socialement, mais qui deviennent normalisés parce que la notion d'altruisme a disparu et que c'est seulement la recherche de l'enrichissement personnel qui compte, et cela, sans égards aux valeurs humaines telles que l'entraide et la solidarité. En répondant à son oncle que « tout est

libéralisé », Isookanga suggère que dans le système mondialiste, la réduction de l'intervention de l'État dans l'économie donne libre cours à la vente d'eau, et par ricochet à la disparition des normes acceptées. Isookanga est bien conscient que son projet de profiter d'une eau à laquelle il ajoute des artifices et dont il se vante comme étant la meilleure, ne peut se réaliser que dans le cadre de la mondialisation. De plus, il a accumulé des titres depuis son départ du village, au point où il cherche à les étaler devant un oncle incrédule qui ne s'intéresse pas à cette nouvelle forme de vie dont son neveu semble jouir. Cette vie nouvelle cache un dessous qu'Isookanga ne voudrait pas que son oncle sache, et il s'empresse de fournir des mots techniques en guise d'explication au Vieux Lomama qui, visiblement exaspéré, voudrait savoir si Isookanga a une maison. Si *Eau Pire Suisse* est en balance excédentaire, implicitement Isookanga s'épanouirait, ce qui n'est pas le cas. Il semble plutôt coupé de la réalité. Pour son oncle, homme de tradition, l'homme n'est homme que quand il a une case où on peut le rencontrer. Isookanga vit dans le virtuel alors que l'oncle est dans la réalité brute. Lui ne comprend pas les notions de franchises, de consultation et encore moins celle de balance excédentaire.

Isookanga, par contre, est entré dans le monde des corporations qui vont se chercher des marges de profit ailleurs que dans leurs propres milieux se disputant le marché avec des petits commerçants locaux. Les idées qu'Isookanga épouse l'éloignent de plus en plus de son oncle. Il s'agit de deux personnes liées par le sang, mais dont les échelles des valeurs sont divergentes. Ces points de vue contradictoires créent de l'incongruité, puisqu'Isookanga est appelé à devenir le futur chef du clan Ekanga mais ne partage plus la réalité ni les valeurs de son oncle. En effet, Isookanga et Bizimungu, dont il est le consultant, professent des valeurs qui entrent en contradiction avec celles du Vieux Lomama qui voit dans la forêt une source de vie. Isookanga n'a jamais caché ses ambitions de voir la forêt disparaître au profit des infrastructures modernes

et de l'exploitation du sous-sol, vision partagée par Bizimungu, l'ancien rebelle devenu protecteur du parc :

Bizimungu contemplait les surfaces boursoufflées de vert sur les affiches et se dit qu'il avait bien fait d'inviter le jeune Pygmée à venir le voir. Il pensait tout à fait comme lui.

— Petit, tu as parfaitement raison. Tu vois, on m'a donné ce bureau pour protéger tout ça, dit-il désignant les posters. On appelle ça des poumons. Comment veux-tu respirer dans un milieu pareil? Il y a trop d'arbres, ils étouffent tout! Imagine-toi qu'en dessous de tout ça, il y a des richesses inestimables. [...] Du diamant, de l'or et d'autres choses très très valables. Si je pouvais mettre la main sur certains produits que je connais, j'effacerais tout ça en beaucoup moins de temps que cette foutue désertification qu'on annonce depuis des décennies et qui se fait toujours attendre. (Bofane, 2014 : 157-158)

Soulignons notamment la collusion entre Bizimungu et Isookanga pour l'exploitation des minerais. Nommé pour protéger le parc, Kiro Bizimungu complote avec Isookanga pour le détruire en raison de ses intérêts personnels. Toute la notion de l'absorption du gaz carbonique et de la production de l'oxygène est contredite par les deux personnages. L'ironie réside dans la contradiction car en fait c'est la forêt qui purifie l'air. Le portrait moral de Bizimungu participe d'une dégradation des valeurs que la mondialisation semble avoir encouragée, les intérêts de chacun étant motivés par les profits personnels aux dépens de la communauté. L'édification de l'œuvre devenant « un lieu où les valeurs se déconstruisent et l'esthétique [devenant] celle du sarcasme au sens où l'ironie prend une touche grinçante [et] critique » (Simédoh, 2012 : 71).

La mondialisation de ce point de vue n'est pas aussi bénéfique que l'auraient imaginé Isookanga et son ami Zhang Xia. Rappelons que Zhang Xia a quitté la Chine « dans les valises » de son compatriote Liu Kaï, qui l'a laissé pour retourner en Chine à la suite de démêlés avec la

justice de son pays qui le recherchait pour fraude. Zhang Xia qui est venu en Afrique comme mondialiste pour faire fortune, est devenu, depuis le départ de Liu Kaï, un sans-abri dans un pays étranger dont les habitants ont du mal à joindre les deux bouts du mois. Par ailleurs, la libéralisation de l'économie à laquelle Isookanga fait référence a laissé un goût amer à Zhang Xia qui, dès sa première rencontre avec Isookanga, ne mâche pas les mots lorsque ce dernier lui pose la question de savoir si lui aussi était dans la mondialisation : « Vous êtes dans la mondialisation, vous aussi? – Oui, hélas! La mondialisation, c'est merdique pour moi, répond Zhang Xia » (Bofane, 2014 : 73-74).

Résident de Sichuan, l'une des deux plus grandes provinces, située à l'ouest de la Chine, Zhang Xia a abandonné sa femme Gong Xiyan et son fils pour venir « construire des villes à Congo » (Bofane, 2014 : 74). Derrière lui, Zhang Xia est accusé par le directeur de la Sécurité publique de la ville de Chongqing, Wang Lideng, d'être à la tête de *Dragon éternel*. Sa femme, lors d'un interrogatoire mené par Wang Lideng, montre qu'elle ignore tout de l'implication criminelle quelconque de son mari, sauf qu'il était un employé courageux qui avait obtenu les faveurs de M. Liu Kaï, son supérieur (Bofane, 2014 : 165). Avant qu'il ne prenne la direction de la Sécurité publique, la ville baignait dans la criminalité, si bien que les entrepreneurs œuvrant dans le secteur de la construction pouvaient obtenir à coup de corruption des licences et des autorisations pour le développement des chantiers sans le respect minimum des règles en matière de construction (Bofane, 2014 : 168).

La libéralisation économique du marché a conduit Zhang Xia au Congo pour y construire des villes, mais le personnage est dépeint comme un simple manœuvre au service d'un entrepreneur crapuleux qui a fait fortune par des moyens illicites. Criminel recherché, comment Zhang Xia peut-il construire des villes ailleurs alors que les crimes de corruption (Bofane, 2014 :

286) dont on l'accuse ont été motivés par ses incompétences en la matière? Effectivement, Liu Kaï n'hésite pas dès son arrivée à s'acheter une concession à Lubumbashi, réputée comme étant le « paradis du minerai stratégique » (Bofane, 2014 : 64), où il mise gros :

Après avoir déboursé beaucoup d'argent pour se faire octroyer une concession, Liu Kaï avait fait venir de Chine une énorme pelleteuse. Il avait installé Zhang Xia aux commandes de la machine et ensemble ils avaient déplacé des tonnes de terre envoyées par camions à travers la Zambie et la Tanzanie jusqu'à Dar-es-Salam où elles prenaient le bateau sur l'océan Indien vers Singapour, pour arriver au Guangdong, en mer de Chine. Son patron affirmait qu'il s'agissait de terres rares mais Zhang Xia ne comprenait pas la pertinence de cet intitulé, vu qu'il y en avait à perte de vue et qu'ils pouvaient en prendre tant qu'ils voulaient pour un prix de revient modique. Zhang Xia savait que, pour ne pas avoir à s'acquitter de taxes exorbitantes à son goût, M. Liu Kaï, sourire imprimé aux lèvres, soutenait devant les autorités locales qu'il cherchait du cuivre, mais qu'il n'en avait pas encore trouvé, que les indices n'étaient pas très bons et que les tonnes de terre emportées constituaient de simples échantillons pour des analyses. (Bofane, 2014 : 65)

Ce passage décrit bien le dysfonctionnement que la mondialisation a engendré en Afrique. Habitué à corrompre les gens autour de lui, M. Liu Kaï a amené avec lui les mêmes pratiques au Congo pour se taper une concession dans une région du pays où il connaît avec certitude les meilleurs emplacements des minerais convoités. Rappelons que c'est lui le propriétaire du CD-ROM au contenu portant sur « l'emplacement des minerais » (Bofane, 2014 : 222) au Congo que Zhang Xia remet à Isookanga lorsqu'il apprend que son patron, qui le lui avait donné pour aller le déposer chez un de leurs compatriotes, l'a laissé pour retourner en Chine. Liu Kaï amène avec lui la corruption. En plus au lieu d'embaucher de la main-d'œuvre

locale, il remet la charge de ces activités à Zhang Xia, ce qui fait tourner l'argent en circuit fermé. La Chine n'a pas seulement cherché à éloigner l'Afrique de l'influence occidentale, mais elle a aussi amené un système de gouvernance qui renforce la corruption avec laquelle ellemême est aux prises.

À l'origine de l'impérialisme occidental, les matières premières constituent à l'ère de la mondialisation un enjeu majeur de la présence chinoise en Afrique pour le développement de ses industries. La Chine considère aussi l'Afrique comme fournisseur de ces matières qu'elle entend exploiter pour devenir politiquement et économiquement un joueur incontournable sur l'échiquier mondial. Les travaux en infrastructures de transport et de télécommunication dans lesquels la Chine s'engage sur le continent rappellent les travaux semblables qui étaient entrepris à l'époque coloniale pour faciliter l'évacuation des matières premières vers les métropoles. À l'époque, c'est muni de cartes que les colonisateurs localisaient les régions minières et les emplacements des produits désirés. En acheminant par tonnes des terres vers la Chine, Zhang Xia et son patron en connaissent bien l'importance vu les informations à leur portée. Ces terres ne sont pas de simples « terres rares » au prix dérisoire : elles expliquent la présence de Liu Kaï au Congo. Le CD-ROM contient une « carte du Congo criblée de symboles de toutes les couleurs, assortis d'idéogrammes chinois » (Bofane, 2014 : 256) représentant les différents minerais contenus dans le sous-sol. Le coût élevé de la concession représente son importance en matières recherchées par Liu Kaï. Si les multinationales, dans ce cas-ci, se localisent spécifiquement à l'Est, ce n'est pas uniquement pour éviter les taxes, puisqu'elles savent pertinemment bien les matières premières qui s'y trouvent. Pour Bofane, c'est

là où quelqu'un – assurément un grand sorcier de la mondialisation – avait décrété que la terre était plus fertile qu'ailleurs, parce que pleine de cailloux et de métaux rares, et qu'il

suffisait de la gratter un peu pour pouvoir multiplier les options sur n'importe quel téléphone de nouvelle génération. Le devin avait prétendu qu'il suffirait de saigner la terre du Kivu en surface pour posséder des satellites de télécommunications aux performances et aux spectres les plus époustouflants. (Bofane, 2014 : 132)

Ce que la Chine fait ouvertement, les multinationales le font par l'entremise de groupes armés sur fond de guerre à basse intensité. Toutefois, les deux entités partagent les avantages de la mondialisation en ce sens qu'elle permet de garder le Congo, dévasté par la guerre, sous leur égide, facilitant ainsi l'exploitation de ses ressources sans que personne n'ait à rendre des comptes. Dans le cas des multinationales, l'entretien des guerres à basse intensité par l'entremise des différents groupes armés à l'Est permet d'échapper aux paiements de taxes. Dans le cas de Zhang Xia et de Liu Kaï, l'alibi selon lequel des tonnes de terre acheminées vers la Chine ne constituent que des échantillons pour fins d'analyse est un moyen de ne pas s'acquitter des taxes jugées exorbitantes. Ni les uns ni les autres ne pensent se soumettre aux exigences qui encadrent l'exploitation de minerais.

La lecture du dysfonctionnement dans ce cadre se manifeste à deux niveaux : au niveau social, la Chine ne peut prétendre éradiquer la corruption en Afrique quand elle s'en sert pour l'obtention de meilleures concessions à exploiter. Par ailleurs, comment peut-on justifier l'achat des concessions dans un pays souverain sans que cela ne paraisse comme une autre forme d'impérialisme qui ne dit pas son nom? Nous entendons ici par impérialisme une « visée, installation et mainmise sur une terre qu'on ne possède, un territoire lointain où d'autres vivent et qui leur appartient » (Saïd, 2000 : 41). Sur le plan économique, le dysfonctionnement se manifeste à travers l'évasion fiscale. Les alibis de la Chine pour se dérober aux charges fiscales sont semblables aux manœuvres des multinationales qui profitent du chaos entretenu dans le

Kivu pour échapper à leur tour aux responsabilités fiscales comme nous le montre le roman. Le narrateur brosse le portrait de l'avidité des protagonistes dont les intérêts sont avant tout personnels:

Dans cet univers virtuel, Isookanga incarnait *Congo Bololo*. Il convoitait tout : minerais, pétrole, eau, terres, tout était bon à prendre. C'était un raider, Isookanga, un vorace. Parce que le jeu l'exigeait : c'était manger ou se faire manger. Mais l'enjeu essentiel restait l'exploitation des ressources minières. Pour cela, dans la vraie vie, il fallait d'abord prospecter, ensuite obtenir des licences auprès des gouvernements, s'acquitter de taxes, payer de la main-d'œuvre, construire des infrastructures... Le jeu faisait fi de tout cela. Pour atteindre ces objectifs, il préconisait la guerre et tous ses corollaires : bombardements intensifs, nettoyage ethnique, déplacements de population, esclavage... [...] On pouvait bien entendu acquérir des armes, mais aussi des alliés étrangers, des points au Stock Exchange, un "trousse de secours" incluant des traités de paix pour endormir l'ONU – parce que là aussi, comme dans l'existence réelle, on ne pouvait bien mener une guerre qu'abrité par des résolutions de l'organisation internationale. (Bofane, 2014 : 19)

La guerre, où qu'elle se déroule, a été souvent une occasion pour les combattants d'ignorer les lois existantes. À travers *Raging Trade*, Isookanga et les multinationales avec lesquelles il est en compétition obéissent aussi à ces règles non-écrites pour éviter de se faire évincer. Chaque multinationale doit se maintenir en vie et demeurer compétitive afin de ne pas se faire avaler par la plus puissante, dans cette lutte aux minerais. Cette lutte détermine au demeurant qui parmi ceux qui les possèdent peuvent produire les téléphones ou les ordinateurs les plus intelligents ainsi que leurs accessoires. *Raging Trade* révèle, comme l'indique son nom,

que les multinationales sont engagées dans une lutte impitoyable sur fonds de commerce qui se déroule sur un terrain appartenant à un territoire où ces dernières n'ont guère besoin de prospecter, ni de faire des démarches en vue d'obtention de licences auprès des gouvernements comme elles procèderaient en temps normal. Dans ce monde virtuel où règne « la loi de la jungle », le narrateur décrit des scènes où l'absence de prospection et la dérogation aux paiements de taxes suggèrent l'absence de tout gouvernement auquel rendre des comptes.

Dans ce genre de régime, où la vie est dictée par l'intensité des raids, la population affamée est prête à tout faire pour survivre une journée de plus. *Raging Trade* s'avère être une lutte à la manne technologique qui fait fi des règles d'opération légitimes dont s'acquitte chaque organisation, notamment l'embauche et le paiement de la main-d'œuvre, la mise en place des infrastructures routières et électriques ainsi que le déroulement en toute sécurité desdites opérations.

Ce que le jeu démontre aussi, ce sont les avantages offerts aux multinationales qui s'affrontent entre elles, compétition oblige, pour se faire des alliés qui puissent les soutenir, pour se procurer les armes à revendre aux milices qui leur servent de déblayage de terrain et surtout, le dernier de ces avantages et non le moindre, pour s'assurer une bonne côte à la bourse. Selon le narrateur ce qui se produit sur *Raging Trade* est une représentation de la réalité dont l'exemple donné est celui de l'ONU qui, à travers ses résolutions, n'est pas arrivée jusqu'à ce jour à éradiquer la guerre à l'est du Congo. Au contraire, c'est l'éradication de la population qui semble opérationnelle pour permettre l'exploitation des minerais dans le sens où, craignant l'horreur, les gens quittent leurs foyers et leurs terres pour trouver refuge dans les pays voisins. Cette guerre qui s'éternise dans cette partie du territoire n'aurait pas duré si longtemps si ces organisations n'étaient pas soutenues par leurs alliés puissants au sein de l'ONU et par leurs pays respectifs qui

y jouent un rôle prépondérant en termes de financement. Sinon, comment expliquer qu'un pays sous embargo puisse avoir en son sein autant de milices armées pour terroriser la population qui ne demande qu'à vivre paisiblement sur sa terre? Au narrateur d'ironiser : « comme dans l'existence réelle, on ne pouvait bien mener une guerre qu'abrité par des résolutions de l'organisation internationale, des conférences pour gagner du temps, [...] La guerre sur le territoire du Gondavanaland était une guerre autofinancée [...] Mais le pire, c'était la mise en place d'un embargo sur les armes » (Bofane, 2014 : 19-20). Une moquerie à peine voilée de l'ONU que l'auteur accuse de protéger par ses résolutions les multinationales et leurs alliés, ainsi que de tirer en longueur cette guerre pour leur permettre la mise à sac du territoire. Selon le narrateur, la prolifération des armes au sein des différentes factions de la milice se justifierait en fonction de la vente des minerais pour lesquels elles se battent. En même temps, frappé d'embargo sur les armes, le Congo observe avec impuissance le pillage de sa population et de ses ressources. Cet embargo constitue une faiblesse pour le Congo que les milices exploitent au détriment de ce pays. D'ailleurs, le nombre de milices ne peut que s'accroître, celles-ci étant motivées par les avantages colossaux découlant de l'acquisition des minerais. Ces avantages sont aussi partagés avec les pays voisins du Congo, notamment le Rwanda qui, n'étant pas reconnu comme un producteur des minerais stratégiques, vient pour la première fois en Afrique d'avoir sa première usine de manufacture des téléphones intelligents⁵³. Ainsi le narrateur de *Congo Inc*. fait ressortir le cercle vicieux de la technologie dans le contexte africain postcolonial : les besoins mondialisés de ressources pour les marchés de technologie provoquent de la violence, et les enjeux de la violence alimentent la croissance technologique des économies⁵⁴.

https://www.bbc.com/afrique/region-49972144 Consulté le 26 novembre 2019.

https://www.scmp.com/video/world/3046934/first-made-africa-smartphone-challenges-chinas-dominance-local-market Consulté le 23 août 2020

Selon la BBC, le Rwanda n'est pas le seul pays d'Afrique à fabriquer des téléphones :

l'Ouganda s'est aussi lancé dans la fabrication des téléphones ordinaires et des téléphones intelligents avec à l'appui des investissements chinois⁵⁵. Curieusement, ces deux pays frontaliers, par le passé, ont été hostiles à leur voisin le Congo et ont entretenu des années de guerre avant l'intervention de l'organisation internationale par le biais de résolutions et de conférences auxquelles le narrateur fait ironiquement référence ci-dessus. Les exploits de ces deux pays limitrophes en développement technologique, particulièrement ceux du Rwanda, mettent forcément en évidence le dysfonctionnement dont il a été question dans ce chapitre, d'autant plus que l'auteur accuse ce dernier de servir de transit pour le transport des minerais du Kivu vers les pays occidentaux.

Ce dysfonctionnement est apparent dans la mesure où ces matières premières ont fait de certaines de ces multinationales des leaders mondiaux dans les nouvelles technologies, et de la Chine un des leaders dans la production des automobiles électriques. De son côté, le Congo, qui fournit ces minerais aux multinationales d'abord, et ensuite à la Chine, n'a toujours pas développé une quelconque industrie. Si les nouvelles technologies sont un vecteur de développement pour les pays occidentaux, les efforts de ces derniers semblent empêcher qu'elles produisent les mêmes effets ailleurs, et particulièrement en Afrique.

En l'absence des infrastructures que les multinationales évitent de construire, entretenant au contraire un « ravage perpétuel » (Bofane, 2014 : 132), et de l'embauche en bonne et due forme d'une main-d'œuvre qualifiée, la libéralisation du marché dans cette partie du monde s'exerce au profit des puissances étrangères. Quant à la Chine, qui prétend investir dans les infrastructures en Afrique, c'est en fonction de ces investissements que la main-d'œuvre

55 https://www.bbc.com/afrique/region-50536832 Consulté le 26 novembre 2019.

ramenée de la Chine est payée. Dans certains cas, les infrastructures sont construites moyennant l'octroi de concessions minières exploitées par la Chine. Pour combien de temps? Rien n'assure que la Chine pourra un jour quitter l'Afrique, compte tenu de sa demande toujours croissante en matières premières et de ses ambitions géopolitiques. Les pratiques coloniales du siècle dernier que l'on croyait révolues ont vu le jour à cette ère de la mondialisation, dans la mesure où la Chine exporte ses produits souvent de piètre qualité sur le continent, tout comme sa maind'œuvre qui laisse à désirer, et qui travaille dans un domaine qu'elle ne maîtrise pas. Ces produits exposés à même le sol imitent toutes les marques et sont conçus pour satisfaire toutes les bourses. Après les avoir achetés des grossistes, les vendeurs détaillants disséminés dans les grandes villes sont souvent de jeunes accrocs à la technologie qui savent manier ces appareils dont ils connaissent bien les marques. C'est dans ce contexte que le Vieux Lomama, récemment atterri à Kinshasa, rencontre l'un d'entre eux et lui demande de l'aide. Rappelons que le Vieux Lomama est chef du village Ekanga qui sort pour la première fois de la forêt équatoriale à la recherche de son neveu. Le Vieux Lomama croit qu'ici tout le monde se connaît, comme au village. Il semble attiré par les accoutrements de ce jeune qui, comme son neveu Isookanga, porte des écouteurs aux oreilles :

Le Vieux aborda un jeune vendeur sapé tout en survêtement Gucci, des écouteurs aux oreilles, une tablette numérique dans la main, en train de vendre des téléphones portables amoncelés en désordre sur une petite table. Il y avait des clones de tout : de Samsung, de Nokia, de LG, de BlackBerry, d'iPhone 4 qui, grâce aux transferts des technologies exigés par le gouvernement de la République populaire de Chine, avaient pu être dupliqués en série quelque part dans la périphérie de Wuhan ou de Nanjing. [...] – Vieux si tu le connais bien, il y a moyen. Il est comment? – Mon petit? Il aime la technologie et la modernité. C'est un neveu déterminé et un véritable Ekonda. Isookanga Lolango Djokisa, c'est le nom

qu'il a reçu de sa mère et des ancêtres. [...] Il ponctua sa formule de deux effleurements du bout du majeur. Il attendit deux secondes, puis caressa la surface de l'appareil trois fois comme on le ferait de la nuque d'un chat, espérant le flatter. (Bofane, 2014 : 235)

La rencontre du Vieux Lomama et ce jeune vendeur symbolise l'entrée de ce chef Ekonda dans la mondialisation exprimée par les différentes marques internationales de ces produits représentées sur cette table. Gucci représente l'Italie, Samsung et LG la Corée du Sud, Nokia la Finlande, BlackBerry le Canada, et iPhone les États-Unis. Ces marques variées sont l'incarnation de la mondialisation dont le Congo semble être la plaque tournante. En tant qu'espace producteur des minerais considérés comme « stratégiques » dans le développement technologique, il est aussi parmi ceux où prolifèrent des gadgets de toutes les marques confondues. Cette prolifération est génératrice de l'économie informelle comme dans n'importe quel pays africain depuis la libéralisation du marché de télécommunication, et va de la revente des cartes prépayées à la location des services cellulaires auprès des vendeurs ambulants en passant par la vente des téléphones, des tablettes et de leurs accessoires comme c'est le cas de ce jeune vendeur. Le transfert technologique auquel Bofane fait référence ici semble constituer une moquerie de ce que représente la mondialisation : le transfert en question a engendré le clonage des produits de grande valeur dont la dissémination s'est étendue auprès d'un public varié à travers la planète. La réduction en valeur de ce que Ashcroft nomme « capital culturel » occidental, illustré ici par les marques de luxe, a permis à des millions de personnes, y compris les Chinois eux-mêmes, de s'autonomiser économiquement par la revente de ces produits piratés. Comme cela s'est produit dans le cas de la langue du colonisateur, que les colonisés se sont appropriée à travers des situations variées, notamment dans l'organisation de la résistance à la colonisation, Ashcroft suggère que c'est de la même manière que : "The alternative to a passive

subject unable to escape the formative pressures of imperial ideology is a subject who consumes the dominant culture in a strategy of self-fashioning and self-representation" (*Post-Colonial Transformation*, 2001: 40). Ici, le jeune revendeur s'approprie les biens de luxe destinés exclusivement à une haute société de la culture dominante et en fait une stratégie de développement et de représentation de soi.

Cependant, l'engouement pour les nouvelles technologies, observé surtout auprès des jeunes, et l'adhésion de ceux-ci au processus de la mondialisation ne reçoivent pas une approbation unanime. La réaction du Vieux Lomama à l'égard de son neveu devenu « consultant » est marquée de scepticisme. Bien qu'il ait reçu, dans sa quête pour retrouver son neveu, l'aide de ce jeune vendeur, le Vieux Lomama voit la technologie et tout le concept de la mondialisation d'un mauvais œil. Le Vieux Lomama est la personnification de tous ceux qui font partie de ce mouvement malgré eux. L'aide qui lui a été offerte ne l'a pas convaincu quant au développement que peuvent engendrer les nouvelles technologies :

J'ai demandé aux gens, se disait Vieux Lomama, personne n'a su me dire quoi. Mais un petit doté d'une surface réfléchissante parvient à répondre à ma question. Cela voudrait-il dire que la machine est appelée à remplacer l'homme? L'être humain n'aurait-il plus un regard pour les yeux de son frère ou de sa sœur humaine, et bientôt se réfèrera uniquement à une surface générant des images, des chiffres et des lettres? Et ceux qui possèdent l'appareil ne seront-ils pas tentés de dominer autrui, comme ce jeune effronté vient de le faire en s'arrogeant cinq dollars? (Bofane, 2014 : 236)

Le vieux Lomama est épouvanté par les nouvelles technologies qu'il soupçonne de remplacer l'humain et d'être au service des plus puissants qui, croit-il, en les possédant ont un

avantage sur ceux qui n'en ont pas et finissent par les dominer. La peur éprouvée par ce chef du village se justifie par le fait que ce jeune qui lui a fourni l'information lui a fait payer le service rendu qu'il croyait gratuit. Lomama ne peut envisager que l'obtention de l'information pour retrouver quelqu'un soit payante. Il venait d'apprendre aussi de son neveu la commercialisation d'Eau Pire Suisse, alors qu'au village l'eau est gratuite. Il s'agit d'un dysfonctionnement social qu'il n'est pas prêt à digérer. Les valeurs humaines disparaissent et les hommes, à cause de ces machines, sont devenus asociaux et ont perdu toute la compassion qui les caractérisait autrefois. Son observation des effets de la technologie sur les humains, en arrivant en ville, renforce chez lui sa perception de la modernité qu'il croit être à l'origine de tous les problèmes que connaît le village, depuis l'installation du pylône, responsable selon lui de la mort du léopard. Le Vieux Lomama était à la recherche de gibier lorsqu'il fut attiré par l'odeur d'un cadavre. En s'avançant, il découvrit des touffes de poils qu'il semblait reconnaître – il s'agissait d'un léopard énorme couché non loin de là où il était. Des lésions sur le corps de l'animal lui donnent quelques indications – de ce qui a pu arriver au léopard. C'est en suivant les traces laissées au sol, et la présence de longs poils bruns-noirs sur le lieu qu'il avait fini par comprendre qu'il s'agissait d'un groupe de phacochères. Inquiété par la perte du léopard qu'il considérait comme régulateur du fonctionnement de la nature, il tenait à faire quelque chose (Bofane, 2014 : 202). Pour lui, sa présence à Kin' était nécessaire pour sauver la forêt, car il n'y avait aucun doute que l'absence de gibier dans la forêt a affamé cet animal fort qui, affaibli, s'est fait tuer par des phacochères :

Il y a des problèmes au village, Isookanga. À l'époque, tu as considéré l'installation de l'antenne des télécommunications comme un bienfait, mais regarde cette peau. Observe ces blessures. C'est la catastrophe, Isoo. Tu ne devineras jamais qui a bien pu tuer Nkoi

Mobali⁵⁶. Ce sont des phacochères. Tu te rends compte ! [...] Je n'aurais jamais imaginé que quelque chose de la sorte puisse arriver de mon vivant. [...] Quelque chose se passe dans l'écosystème, Isookanga. Des paramètres sont en train de changer de façon radicale. Si la survie d'une force de la nature comme Nkoi Mobali n'est pas assurée, je ne donne pas cher de la peau des Ekonda, mon fils.

- Mais, mon oncle on ne peut pas continuer à vivre à la périphérie du monde, nous devons intégrer le globe, sinon sûrement nous ne tarderons pas à disparaitre complètement sur des écrans radars.
- Nkoi Mobali faisait partie du globe, il était même un de ses chaînons essentiels. Sa mort représente un déséquilibre grave. On ne bafoue pas la nature, sinon elle se venge. (Bofane, 2014 : 248-249)

Le bonheur que présageaient les retrouvailles entre oncle et neveu s'est avéré de courte durée. Le Vieux Lomama reprend la charge et cette fois, ce n'est plus au sujet de la peur d'une probable famine de son peuple, mais de celle des animaux sauvages. Ce qui se passe dans l'écosystème est causé, selon le Vieux, par la présence de l'antenne qui fait fuir les bêtes et les insectes. Le Vieux Lomama explique que cela arrive par les déplacements des animaux vers des régions qui leur sont interdites, et la solution serait d'enlever l'antenne de leur milieu pour le salut des bêtes et des hommes qui sont sous sa responsabilité. Isookanga ne voit pas les choses de la même manière que son oncle. Sans l'antenne, il croit que ce serait vivre loin du centre et de ce fait, demeurer dans l'ignorance de ce qui se passe dans le monde. Nous remarquons un antagonisme entre deux visions du monde engendrées par la technologie considérée comme étant

_

⁵⁶ Grand léopard en Lingala

nocive et dangereuse par le Vieux Lomama, alors qu'elle est considérée par Isookanga comme une ouverture au monde. La croyance selon laquelle l'antenne a des effets négatifs sur les bêtes sauvages s'inscrit dans l'incongruité produite par le décalage dans la perception qu'ont les deux hommes, et fait ainsi partie du dysfonctionnement social et aussi intellectuel dans la mesure où rien ne porte à croire que l'antenne soit à l'origine de la mort du léopard, et par conséquent de la disparition du gibier de la forêt. Le changement climatique dû à la déforestation pourrait en être l'explication. La manifestation du désaccord entre les deux membres de la famille opère également sur une autre dimension, à savoir celle de l'âge. Le Vieux Lomama tend à s'accrocher à ce qu'il maîtrise bien, tandis qu'Isookanga exhibe les tendances de quelqu'un qui n'a pas peur de prendre des risques. Au contraire, il trouve dans la technologie un moyen de faire partie de la mondialisation. La mondialisation représente pour les jeunes des opportunités de vivre différemment en côtoyant d'autres cultures.

Prenons l'exemple de ce jeune qui travaille dans la vente des produits clonés. Il est dans la mondialisation comme tout le monde qui cherche à tirer profit de la libéralisation du marché en se procurant des produits aux labels jadis seulement accessibles aux nantis. Cela peut être dit aussi de Isookanga et l'*Eau Pire Suisse* – car elle n'est rien de moins qu'un clone de *Pure Life* – Eau de source vue sur Internet. Aujourd'hui, grâce à la libéralisation du marché et à l'omniprésence d'images de consommation sur Internet, ces jeunes peuvent se procurer des gadgets de marque, des habits et des sacs aux faux labels qui les mettent en concurrence avec les véritables produits, bien que ces produits contrefaits soient sans valeur réelle pour avoir fait l'objet de la piraterie dont parle Ashcroft :

Cultural 'resistance' in a global context becomes more complicated when we consider the prevalence of 'pirating' in Third World countries, and the circulation of imitation of these

objects of high cultural value. This is itself the circulation of cultural capital even though the capital has, in a sense, been 'forged'. [...] While Third World countries are clearly dominated by the exigencies of world markets and the requirements of loan agencies such as the IMF and the World Bank (whose oppressive effects on poor economies should not be underestimated), the power to resist complete domination that is available to such societies through the acquisition of cultural capital is considerable ». (Ashcroft, *Post-Colonial Transformation*, 2001: 43)

L'acquisition et la reproduction des produits de valeur constituent selon Ashcroft une forme de résistance, malgré l'ambivalence qu'elle semble susciter. L'ambiguïté politique, souligne celui-ci, est due au fait, d'une part, que les produits piratés présentent une grande importance aux yeux des consommateurs colonisés et, d'autre part, que ces produits sont accessibles à ces derniers pour des raisons différentes. L'une de ces raisons s'inscrit dans la dissémination des produits piratés afin de pénétrer cette culture dominante et de la transformer. Dès lors, des produits de grande valeur sont mis à la disposition de ceux qui subissent les effets de la mondialisation, et ces derniers, refusant de rester passifs, en assurent la propagation. Selon Ashcroft, la subversion réside dans le fait que l'achat par les touristes occidentaux de ces produits d'imitation n'en diminue pas les effets d'avoir été piratés. En d'autres termes, eux aussi participent à la dévalorisation de ces produits autrefois exclusifs appartenant à une élite lesquels sont désormais accessibles à ceux qui en étaient exclus, quelles que soient leurs origines. L'appropriation par le processus de la mondialisation des biens de luxe par les ex-colonisés s'étend aussi au téléphone cellulaire popularisé par la libéralisation de marché dont l'Afrique est devenue l'un des plus grands consommateurs au monde. Ici, le dysfonctionnement est aussi apparent dans l'usage que font les consommateurs africains, toutes classes confondues, à travers

le rôle que cette technologie joue au sein de la société représentée par Madické dans *Le ventre de l'Atlantique*. Le contraste est saisissant entre ceux qui, jadis, étaient tenus à l'écart du déroulement des affaires dans le monde, et qui, maintenant, grâce à Internet et au téléphone, ont pris conscience de l'existence d'un autre monde en dehors du leur. Si la télévision et l'Internet suscitent de l'imaginaire à cause des images qu'ils projettent, le téléphone dans une certaine mesure en crée aussi. On peut facilement s'imaginer des scénarios à partir de ce que dit son interlocuteur et du ton de la voix de celui-ci. Au-delà de l'imaginaire que produit le téléphone, il arrive qu'il tienne captif les émigrants dans leurs rapports avec leurs familles restées en Afrique car ils sont parfois perçus par celles-ci comme des vaches à lait.

4.3 Le téléphone et le dysfonctionnement social

Les coutumes exigent par exemple du respect vis-à-vis des aînés que les jeunes semblent ne plus prendre en ligne de compte dans leurs rapports avec ces derniers, qu'ils soient sociaux ou familiaux comme dans le cas de Madické et sa sœur Salie. C'est ce qui arrive lors du match de la Coupe d'Europe entre l'Italie et la Hollande que Madické semble n'avoir pas suivi à cause de l'impact de la tornade sur le poste téléviseur de l'homme de Barbès. Comme dans d'autres cas, Madické appelle souvent Salie pour qu'elle lui fasse un compte-rendu du match qu'il aurait manqué. Lorsque Madické appelle Salie, il n'a pas l'intention de lui parler. Cet appel constitue une prise de contact qui signifie forcément une demande de retour d'appel qui est fait sur un téléphone fixe et qui, s'il était fait sur un portable, constituerait du « bipage » dont parle Dibakana en langage des jeunes.

J'entamais ma deuxième boîte de gâteaux et ma troisième tasse de thé lorsque la sonnerie du téléphone retentit. [...] – Oui, rappelle-moi au télécentre, à tout de suite. 00221... ce

n'est pas un numéro, c'est la partie de ma gorge où France Telecom pose la lame impitoyable de son couteau. (Diome, 2003 : 37)

Le rapport entre un adulte, qu'il soit de la famille restreinte ou de la communauté, en est généralement un de respect qui exige du jeune de la soumission et un langage ponctué de réserve. L'appel de Madické à Salie comporte une obligation qui aurait été non existante en cas du face-à-face. L'apparence de l'ordre dans la manière de s'adresser à Salie est une démonstration de ce que la communication téléphonique a aussi engendré sur le plan social. Il s'agit de l'érosion des valeurs traditionnelles. Cette dégradation des valeurs est nourrie par le fait que les deux interlocuteurs ne se voient pas. Autant le téléphone semble rapprocher deux individus éloignés l'un de l'autre, autant il fait croire à ces interlocuteurs aux possibilités de ne jamais se rencontrer. Dès lors, ces derniers peuvent se dire des choses qui requerraient la honte sans pourtant la ressentir, tout simplement parce que c'est au téléphone. La contrainte de la présence, qui est perçue lointaine par l'action du téléphone, donne alors le droit à Madické de s'adresser à Salie comme il le ferait à un copain. Cette présence lointaine produite par le téléphone traduit une contradiction, et représente le sens multiple de cet outil. La conversation avec Salie la rend présente dans l'imaginaire de Madické mais le téléphone atteste de son absence. Nous pouvons d'ailleurs déceler dans l'appel émis par Madické à sa sœur le caractère humoristique des propos de Salie exprimés avec une finesse pour faire allusion au sérieux a priori imperceptible, dans sa description des divers métiers effectués par les étrangers sur le sol français et le paiement des services téléphoniques :

France-Sénégal: l'unité au prix fort pour des étudiants fils de paysans, des expertes du ménage qui se musclent aux nouilles, des touristes qui visitent Paris juchés sur des camions à benne, des arroseurs de jardin qui coupent des roses pour Mme Dupont sans

jamais en offrir à leur fertile épouse, je trouve le tarif aussi indécent qu'une fessée administrée à un mourant. En concoctant la francophonie, Senghor aurait dû se rappeler que le Français est plus riche que la plupart des francophones et négocier afin de nous éviter ce racket sur la communication. (Diome, 2003 : 37-38)

L'expression de la frustration de Salie en réponse à l'appel de Madické est partagée par les émigrants de l'Afrique sub-saharienne qui, dans la plupart des cas sont représentatifs de ces métiers énumérés ci-dessus. Ces derniers doivent expliquer souvent en vain aux membres de la famille qu'il n'est pas facile de payer ces factures de téléphone et de pouvoir leur envoyer l'argent dont ils ont besoin avec les métiers qu'ils exercent. Il est à noter que les tarifs téléphoniques exigés des pays de l'Afrique sub-saharienne sont généralement élevés par rapport à d'autres régions – prouvant de ce fait que le capitalisme prospère sur fond de pauvreté.

La remarque que fait la narratrice au sujet des coûts élevés payés du téléphone par les émigrants exerçant les métiers de femmes de ménage, d'arroseurs de jardin, des gardiens de magasin ou d'étudiants fils de paysans constitue une dénonciation du rapport entre les frais payés et ceux qui les paient. Selon ces propos, Salie laisse entendre que les salaires issus des métiers couvrent à peine leurs besoins dans le sens où leurs dépenses en habits se limitent à des magasins de rabais. Cet argent acquis au prix de leur sueur est récupéré indirectement par le gouvernement français. La narratrice souligne ainsi le décalage qui réside dans le fait que ce sont ceux qui viennent des pays dits pauvres qui paient les prix les plus élevés pour les charges téléphoniques.

La mondialisation paraît être un processus qui travaille à rendre davantage encore plus pauvres ceux qui le sont déjà et à enrichir ceux qui le sont déjà, élargissant ainsi le fossé entre les premiers et les derniers. Ce qui résulte de ce processus, c'est de l'incongruité dans la mesure où il y a un désaccord absolu entre l'idée de la mondialisation (censée aider les populations à se

prendre en main et à devenir autonomes, à communiquer facilement entre eux) d'une part, et son expression en Afrique d'autre part. Ce désaccord entre la notion de mondialisation et son expression est illustrée par le coût du téléphone souvent le plus cher entre les pays occidentaux et l'Afrique. À ce propos, Salie remarque : « Chez nous, les gens ont l'habitude de ne pas écrire, de ne pas téléphoner aux leurs qui sont à l'étranger, sauf quand ils ont besoin de quelque chose ou pour annoncer un décès » (Diome, 2003 : 246).

En raison des coûts élevés, l'initiative de faire des appels incombe toujours à ceux qui sont à l'étranger, alors que les appels de leurs familles se résument au « bipage ». Un modèle qui consiste à faire tourner l'argent des salaires des émigrants et étrangers à circuit fermé pour le bénéfice économique des acteurs de la mondialisation. Il va de soi, par ailleurs, que si les immigrants sont attirés par l'Occident et que des programmes sont mis en place pour les accepter, c'est parce qu'ils contribuent à l'économie du pays hôte. La présence des étrangers profite souvent plus économiquement aux pays occidentaux qu'à ces étrangers. Sous une métaphore animalière tirée de l'exemple Peul, Diome constate que c'est du nombre des bêtes que possède un éleveur Peul que dépend la fortune et l'avenir de celui-ci (Diome, 2010 : 139). Les émigrés qui arrivent en grand nombre par bateau de fortune sur les côtes européennes deviennent la cible de maltraitance et c'est à eux qu'appartiennent les métiers les plus dégradants que les locaux ne veulent pas faire, et c'est souvent à eux que reviennent les salaires les plus bas au regard du salaire minimum. Souvent sans papiers, ils ne peuvent se plaindre ni se désister parce qu'ils savent aussi qu'ils se feraient vite remplacer par un autre sans problème. Pour reprendre la pensée de Diome, « plus ils sont nombreux, plus il est aisé de les asservir » (Diome, 2010 : 239).

Dans ces conditions, les appels que peuvent faire les émigrés vers leurs pays seront limités pour éviter de noyer tout le salaire dans les appels. À cet effet, la mondialisation s'avère

enracinée dans un système de domination comme le fut l'impérialisme colonial. Ashcroft, parlant des liens entre l'impérialisme et la mondialisation, dira :

both are grounded in systems of domination that emerged from, and characterize,

European modernity; and both can be seen to be affected by similar processes of local

transformation and worldwide circulations of culture. [...] Globalization is the radical

transformation of imperialism, continually reconstituted, and interesting precisely because

it stems from no obvious imperial centre. While it is often understood in terms of largescale phenomena, its homogenizing tendencies are effected in a heterogeneous array of
local situations. This continues to be a source of confusion, for while globalism is
grounded in the history of imperialism it is by no means as directed, centripetal and
organized as imperial expansion: the constitutive energies of globalism are far more
rhizomic, circulatory and diffuse. Globalism obtains its energy from its very diffusion,
global culture making itself at home in motion rather than in a place, quite unlike the
energy of imperial control. (Ashcroft, 2001 : Post-Colonial Transformation : 213)

La mondialisation, contrairement à l'impérialisme, est nourrie par les nouvelles technologies auxquelles elle doit, en termes des effets, les bouleversements et les transformations de nature culturelle, économique et politique. L'impérialisme au XIXe siècle tenait aussi du progrès technologique – chemins de fer, télégraphe, etc. Bien que les deux processus aient engendré des changements à l'échelle locale à travers la culture, l'expansion de cette dernière à travers le monde à notre ère a été facilitée par les nouvelles technologies de communication. Dès lors, la mondialisation paraît revêtir un caractère impérial radical, comme le dénote Ashcroft, qui découle des nouvelles technologies dont la tendance à l'homogénéisation bouleverse diverses situations locales autrefois hétérogènes. Notons cependant que malgré cette apparence, l'absence

d'une coordination centrale fait de la mondialisation un processus diffus, rhizomique et circulatoire dont l'énergie trouve ancrage dans sa capacité de diffusion par opposition à l'impérialisme, dans la mesure où les acteurs de la mondialisation ne sont pas des États. En dépit des mutations majeures qui découlent de la mondialisation, comme nous le soulignions, par exemple avec le téléphone en milieu rural, les influences de réciprocité entre les cultures font de cette mondialisation un site de la « culture-monde » d'une part et de l'« économie-monde » d'autre part. Il nous est apparu que l'idée de la mondialisation comme plateforme productrice du développement, par sa ferveur technoéconomique, ne s'applique pas partout. Le téléphone à Niodior reste un luxe qui n'est pas à la portée des insulaires. Le seul téléphone dont se servent les villageois consiste pratiquement à recevoir les appels hors du pays ou à demander à ce que les membres de leurs familles hors du pays les appellent. Rappelons que cette situation représente une étape historique antérieure, simplement à cause du portable.

Dans ce sens, la communication ne répond plus à sa définition qui consiste en un rapport réciproque entre les deux interlocuteurs. En d'autres mots, il s'agit de l'établissement d'une relation avec une personne ou un groupe pour reprendre la pensée de Kiyindou. Or, dans le cas du téléphone à Niodior, cette relation semble inexistante. La cause serait attribuable d'une part au manque de moyens matériels qui contribueraient à restreindre le temps de communication pour laisser la ligne libre afin de recevoir des appels provenant de l'étranger qui s'avèrent nombreux. D'autre part, cette cause serait aussi attribuable au manque d'argent de la part de ceux qui aimeraient appeler les membres de leurs familles vivant à l'étranger. Un écart est à relever entre ce qui se dit sur la mondialisation et ce qui se passe en réalité. Sur le plan économique, selon ce scénario, ce sont des pays occidentaux que proviennent les appels qui en sont bénéficiaires. Cela relève du dysfonctionnement économique dans le sens que le téléphone censé assurer le développement, comme le suggèrent les ténors de la mondialisation, crée

ironiquement la dépendance. Diome souligne que, « [1]e téléphone n'était plus seulement le tuyau par lequel France Telecom me suçait le sang, il était devenu mon assommoir. Les demandes tombaient, non formulées, mais savamment insinuées, irrésistibles » (Diome, 2003 : 62).

*

Les effets pervers de la mondialisation sont démontrés à travers les publicités à la télévision que Diome décrit pour illustrer la nature dysfonctionnelle de technologie en Afrique. Cela fait écho au caractère diffus de la mondialisation qualifiée d'impérialisme radical par Ashcroft dans le sens que sa circulation fait des enfants ses victimes. La publicité des produits tels que la crème glacée et le Coca-Cola dans un lieu situé au « beau milieu » de l'Atlantique où l'existence des réfrigérateurs est quasi nulle, et la crème glacée inconnue du public, s'avère risible, mais s'inscrit également dans un dysfonctionnement social et culturel. La discordance entre l'intuition et le concept dont parle Schopenhauer est ici tellement frappante qu'elle provoque le rire. Des bouts de bois seraient la dernière chose à laquelle on s'attendrait pour imiter la glace. Ce faisant, il se produit ici un phénomène d'inattendu comme le suggère l'exemple de la représentation de la balance remplacée par le cochon. La publicité est rendue planétaire et sert à la manipulation des goûts. Selon Appadurai,

La publicité globale est la technologie clé grâce à laquelle une pléthore d'idées créatives et culturellement bien choisies d'intervention du consommateur peuvent se disséminer à travers le monde. Ces images d'intervention sont les déformations croissantes d'un monde de techniques marchandes si subtiles que le consommateur est sans cesse poussé à croire qu'il est un acteur, alors qu'il est au mieux celui qui choisit. (Appadurai, 2005 : 83)

La gravité de la situation s'inscrirait dans la naissance de besoins farfelus, car ce dont ces enfants ont besoin et que ce processus semble ignorer, c'est la satisfaction des besoins primaires. Le désaccord entre les bouts de bois et la crème glacée donne selon Schopenhauer l'impression du rire intentionnel – de la plaisanterie derrière laquelle se dissimulerait la gravité (2018 : 781). Le dysfonctionnement social produit par la mondialisation dans ce cas-ci est aussi remarquable chez Bofane. L'ordinateur a propulsé Iso dans la mondialisation quand il a réalisé qu'il pouvait acquérir ce que la vie en forêt jusque-là ne lui avait pas donné. La transformation est radicale dans ses rapports avec le monde autour de lui, mais aussi en lui-même. L'exploitation de la forêt comme mère nourricière selon la coutume est remise en question au profit de l'expansion urbaine et de la modernité. Son oncle tient à lui rappeler son importance : « Tu oublies d'où on vient? Sans la coutume, crois-tu que cette forêt qui te nourrit existerait encore? Et nous? Crois-tu que nous serions encore-là, à craindre pour notre avenir? Et l'avenir, c'est toi, Isookanga. Souviens-toi que, bientôt, tu dois revêtir les habits de chef » (Bofane, 2014 : 16). Isookanga n'a plus rien à voir avec le village et ses coutumes. Il l'a quitté pour le Gondavanaland afin de mondialiser et de devenir mondialisateur : « Ce qui se passe là-bas, c'est plus mon problème. La forêt, c'est quoi? Kiro écoutait le type déblatérer sur la mondialisation – dont la pierre angulaire n'était plus les arbres, mais les stock-options » (Bofane, 2014 : 130-131).

Dans la mondialisation, Isookanga ne deviendra pas mondialiste. Les divergences de points de vue avec son oncle se creusent au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent dans les rouages de la machine. Les bombardements produits par des missiles utilisés dans *Raging Trade* illustre la destruction des forêts en vue de laisser place à des concessions minières qui pullulent partout sur le territoire. Les bêtes et les populations sont des victimes corolaires de la guerre par procuration des acteurs de la mondialisation entre les milices de plusieurs factions pour protéger leurs domaines minières. C'est une guerre à laquelle participe aussi Zhang Xia, initié par

Isookanga. Zhang Xia est un criminel recherché chez lui, mais qui se retrouve au Congo, où lui et son compatriote venaient auparavant de s'acheter une concession minière de cuivre à exploiter. Le dysfonctionnement se manifeste sur le plan culturel dans le sens où la protection de la forêt, une valeur chère aux gens ailleurs, constitue en Afrique un phénomène à exploiter par les pays étrangers importateurs du bois, notamment la Chine. D'après Bofane, l'exploitation qui provenait jadis de l'Ouest, vient aussi de l'Est. Ces exemples sont une remise en question de la mondialisation comme processus « radical » par opposition à l'impérialisme du fait de ces émigrations économiques et de ce qu'Appadurai appelle « la déterritorialisation ». Il explique que

[s]i la globalisation de la culture n'est pas la même chose que son homogénéisation, elle implique toutefois l'usage de divers instruments d'homogénéisation (armements, techniques de publicité, hégémonie de certains langages et styles d'habillement) qui sont absorbés dans les économies politiques et culturelles locales. (Appadurai, 2005 : 83)

Ce qui se présente comme étant une homogénéisation de culture s'avère plutôt être, comme nos exemples le démontrent, une appropriation des signes à travers ce que Ashcroft nomme « interpolation » dans la formation de l'agentivité locale en tant que forme de résistance. Le fait de copier des marques internationales telles que Nestlé s'inscrit dans le refus de laisser intact un capital culturel en le réduisant par le processus de transformation à un bien de consommation ordinaire dépourvu du prestige engendré par son exclusivité. Un des instruments de l'homogénéisation révèle le caractère rigide de la mondialisation à travers la publicité de la crème glacée destiné à un public dont l'accès au produit s'avère impossible. Alors que dans le cas de l'ordinateur, Isookanga est dépeint comme un opportuniste qui abandonne son métier de chasseur pour un autre inspiré par l'ordinateur. Le déploiement des nouvelles technologies

inscrit l'engagement du personnage dans le pillage des ressources minérales sans aucun état d'âme aux côtés de ses alliés, et ce, aux dépens de ses frères pris en otage. Les auteurs dénoncent les pratiques immorales enclenchées par la mondialisation, et dans lesquelles certains Africains se sont investis aux dépens de leurs propres frères. Le téléphone, perçu comme « cordon ombilical » (Diome, 2003 : 212) entre les immigrants et leurs familles restées aux pays d'origine, est symbolique de la dynamique de « dépendance chronique » (Diome, 2003 : 167) instituée par la colonisation, entre les métropoles et leurs anciennes colonies malgré les indépendances politiques de ces dernières.

Les dysfonctionnements que nous avons décelés à travers cette étude sont une illustration des contradictions de la mondialisation dans le contexte africain, car l'Afrique paraît dépossédée d'elle-même, à l'image d'Isookanga qui contribue au développement chinois et à celui de l'Occident, alors qu'il est lui-même une victime de cette mondialisation. Sa compréhension de la mondialisation fait de lui un naïf qui ne semble pas s'interroger sur ses effets liés à la dévastation de l'écosystème dont il était naguère dépendant. La modernité à laquelle il souscrit est en contraste avec l'habitant de forêt qu'il représente, et constitue ironiquement une menace à sa propre survie. Dépeint comme pygmée, Isookanga est un homme de courte taille originaire de la forêt équatoriale. Au sens métaphorique, il est un être « inférieur » qui représente une manière d'être qui, pour les colonisateurs, appartenait à la catégorie des « sauvages », des peuples à éduquer et/ou à coloniser parce qu'ils s'écartent de la norme. Ainsi, le mot pygmée, en renfermant une double signification, constitue une représentation du continent en particulier, et des trois-quarts des colonisés de la planète aussi désignés « inférieurs » comme eux (Saïd, 2000 : 42). Aussi croyons-nous que l'idée même selon laquelle le pygmée constitue une métaphore pour l'infériorité participe également de préjugées ethniques comme le souligne Bofane : « Les

Mongo, des frères pourtant, n'ajoutent-ils pas, à la fin de la seconde syllabe du mot "motshwa⁵⁷", une sorte de note de mépris décelable par n'importe qui ?» (Bofane, 2014 : 20). Ainsi observons-nous une bipolarité mentionnée par Noguez. Le mot *pygmée* renferme deux signifiés qui s'actualisent à tour de rôle : d'un côté, un personnage représenté comme naïf, qui possède une intelligence limitée et devient un défenseur de la mondialisation dont il ignore les effets présents et futurs, et ce, à ses propres risques et périls ; de l'autre, Isookanga est représenté comme un pygmée intelligent qui sait profiter des situations pour résoudre les problèmes qui se présentent à lui.

Zhang Xia, son associé, est présenté comme un campagnard du nord de la province de Sichuan venu dans la ville de Chongqing pour y faire fortune. C'est dans cette ville où il fait connaissance de M. Liu Kaï – entrepreneur en travaux publics et privés qui lui offre un emploi de contremaître dans son entreprise *Dragon éternel* avant de lui offrir une promotion comme administrateur. Mais selon le directeur de la police de Sichuan, Zhang Xia était le chef de file d'une bande organisée accusée de détournement de fonds et de corruption dont M. Liu Kaï était un simple associé dans les opérations (Bofane, 2014 : 253). Au Congo, M. Liu Kaï amène Zhang Xia travailler pour lui dans la province minière de Katanga. Avec la crise financière de 2008, M. Liu Kaï était obligé faute de crédits de tout fermer pour se rendre à Kinshasa en attendant. Ici, Zhang Xia n'était plus seulement son employé, mais « il répétait sans cesse qu'il était son partenaire » (2014 : 66), qu'il fallait pour « l'en convaincre » lui faire « signer un document de temps à autre » (2014 : 66). D'une part, il est présenté comme « bas-fond » de la Chine qui a fait partie d'un réseau des malfaiteurs lors de son passage en ville; d'autre part, il est représenté comme un des administrateurs de *Dragon éternel* à Chongqing. Comme Iso, il y a aussi deux

⁵⁷ Le mot sert à designer le Pygmée.

sens dans ce personnage. D'abord, la personne de Zhang Xia était considérée comme « un bien » (Bofane, 2014 : 64) ramené par M. Liu Kaï dans ses valises – pour produire des profits. Selon Bofane, le contexte de la mondialisation au XXIe siècle prête à cela – c'est-à-dire, en encourageant la circulation des biens, les humains tombent victimes de cette approche dans le sens où on les considère comme de simples biens. Ensuite, le deuxième sens vient du fait que Zhang est caractérisé d'« un homme de paille » (Bofane, 2014 : 66). En lui faisant signer le document sous de fausses prémisses, M. Liu Kaï voulait se servir du personnage pour couvrir ses actes criminels sans que Zhang Xia puisse émettre le moindre soupçon. Zhang Xia préserve M. Liu des risques qu'il aurait pu encourir seul s'il n'avait pas mis sa signature sur le document alléguant un certain partenariat dans la compagnie. Socialement, un homme de paille est un homme sans valeur – un homme pauvre qui est exposé aux risques.

Nous soutenons qu'il y a un parallélisme entre les deux protagonistes dans la mesure où Iso est considéré comme un homme sans valeur autant que Zhang Xia. Les deux personnages ont quitté leur village pour un ailleurs en ville – avant de passer des nuits dehors comme de véritables éclopés - Zhang Xia passe ses nuits sur une dalle de béton à côté d'un gardien de nuit à proximité du marché – non loin de là, Isookanga passe les siennes dans le Grand marché au milieu des « shégués » dont il est devenu le représentant.

Notons que Zhang Xia n'est pas aussi dupe qu'il en a l'air; c'est lui qui conseille Isookanga de ne pas faire confiance à Bizimungu pour avoir été un seigneur de guerre. Rappelons qu'Isookanga venait de proposer à Zhang Xia la vente de son CD-ROM à Bizimungu qu'il croyait intéresser à connaître le type des minerais qui se trouverait en-dessous de chaque arbre dans sa région, afin de se payer un billet d'avion pour retourner en Chine. Selon Zhang Xia, Bizimungu « est un seigneur de guerre. Je les connais bien. C'est en Chine qu'on les a vus

opérer pour la première fois. Et au service des mêmes impérialistes qu'au Congo. [...] Rien ne peut justifier la souffrance infligée. On ne légitime pas le désastre » (Bofane, 2014 : 222-223). C'est encore Zhang Xia qui avise Iso sur les procédures à préconiser pour réussir dans la mondialisation : « Zhang Xia lui avait conseillé de lire *L'art de la guerre* de Sun-Tzu. La situation pourrait être rattrapée à ce moment-là et, en position de force, il pourrait proposer des accords à *Kannibal Dawa* » (Bofane, 2014 : 292). En effet, les stratégies militaires contenues dans ce livre peuvent aider Iso à obtenir par négociation ce qu'il ne pourrait obtenir par la guerre. Une des stratégies préconisées est de laisser à son adversaire une porte de sortie pour favoriser des éventuelles négociations qui seraient bénéfiques pour Iso. De plus, l'analyse des forces et des faiblesses de son adversaire est une autre stratégie qui l'aiderait énormément dans ces négociations en appuyant sur les faiblesses de celui-ci pour l'amener à concéder.

Bofane met en scène un homme arraché à sa famille, puis exploité par un compatriote véreux aux ambitions démesurées. Le cas de Zhang Xia illustre la victimisation des pauvres dans le processus de la mondialisation et, en même temps celle-ci contribue au dysfonctionnement social. Nous remarquons ici un homme intelligent mais abusé – abandonné dans un pays étranger où il ne connaît personne et qui vit en marge de la société. Ce que Bofane dénonce, c'est la reproduction du monde d'avant sous un terme nouveau – la mondialisation. Ce qu'il juge inacceptable c'est le rapport entre cette nouvelle forme de colonisation planétaire de l'Afrique par ceux qui ne sont pas meilleurs que les gens comme Bizimungu – à l'exemple de M. Liu Kaï. L'auteur tourne en dérision le projet de développement avancé à travers la mondialisation économique qui n'est pas différent de la notion de « civilisation avancée » prônée aux siècles précédents. Le pygmée contredit le préjugé que l'on a sur lui, devenant associé avec Zhang Xia dans la vente de l'eau pour subvenir à ses besoins immédiats. La vente de l'eau par ces deux protagonistes soulève aussi la question de l'ordre économique – les deux amis semblent ne pas

détenir une licence ou un permis leur permettant de vendre de l'eau. Cette vente s'inscrirait dès lors dans une dynamique de l'illégalité et une manière d'échapper aux exigences fiscales – une perte de revenus pour l'État. À travers Iso, Bofane démasque les contradictions qui caractérisent la mondialisation en tant que processus économique de libre marché. Il remet en question des idées reçues en se servant du système même. Ce qui paraît absurde ici, c'est la croyance selon laquelle la mondialisation permettrait le développement économique des pays comme le Congo, alors que ceux qui sont censés payer des contributions fiscales y échappent, des multinationales aux membres de la communauté de sans-abris, en passant par l'élite congolaise qui profite de la guerre. Une autre contradiction assez subtile naît de l'association d'Iso avec un étranger pour vendre avec lui un produit local qui n'est pas supposé vendable, l'eau étant un produit de la nature. C'est une vision du monde qui devient ironique où l'artiste se moque ici de lui-même. La contradiction est au centre de toute l'œuvre de Bofane, et renforce le caractère dysfonctionnel de la mondialisation que les technologies de communication servent à répandre.

Chapitre 5: Conclusion

L'objectif des auteurs, dans la représentation de la technologie, est de réinscrire ou de repenser l'image d'une Afrique active – différente de la doxa qui la postule comme docile et impuissante. Par un renversement des mythes et des stéréotypes, ces auteurs réussissent à démontrer à travers leurs personnages que l'Afrique a la capacité et la volonté de faire de grandes réalisations pourvu qu'elle jouisse du pouvoir de l'auto-détermination de son présent et de son futur, bien qu'un tel pouvoir soit loin d'être assuré.

Dans Congo Inc., par exemple, Bofane associe le déploiement des armes dans l'acquisition des matières premières pour le développement des nouvelles technologies et la réussite des multinationales à gagner des points au Stock Exchange. L'évocation de ce plus grand marché d'actions au monde n'est pas une coïncidence. Situé sur les vestiges historiques du grand marché qu'était celui de la traite des esclaves. Wall Street est symbolique du capitalisme éhonté dans le sens où ce sont des esclaves africains qui en ont jeté les bases. Construit par eux, le lieu a permis à la ville de New York de se faire un nom en devenant la capitale financière du monde – où entreprises et gouvernements ont fait fortunes. De la même façon, le lien est indéniable entre les drames vécus par la population africaine dans les mines et les garanties des profits obtenues par les multinationales à la bourse. Dans un revirement de la situation, Bofane charge son personnage de la même mission en mettant en scène un homme qui semble normal, doté d'un sens de business et qui sait naviguer à travers des situations délicates pour atteindre ses objectifs. Isookanga est dans une large mesure le prototype d'un occidental du « premier monde » dont les actions sont motivées par des ambitions égoïstes qui semblent triompher sur la morale. Malgré tous les efforts fournis, l'agentivité du personnage reste limitée alors que les points au Stock Exchange sont gagnés par ceux qui n'y ont guère droit.

L'homme de Barbès du Ventre de l'Atlantique est le personnage qui personnifie le mieux les sévices historiques de sa communauté. L'association entre l'esclavage ou la colonisation et la condition actuelle des habitants de Niodior dépasse les sévices physiques que les Africains endurent par exemple, quand les pêcheurs perdent leur gagne-pain traditionnel à cause de la surpêche de la part des grands bateaux de pêche venant de l'Europe. La plupart des Africains vivent ces sévices sur le plan psychique ou mental. Cette association repose sur la manière dont les Africains s'apercoivent, une perception de soi nourrie par ce qu'ils voient, entendent et lisent. La technologie moderne y joue un rôle central, vue l'influence généralisée de la télévision et de l'Internet, L'imaginaire social étant la facon dont une société se définit, il est nourri par des représentations qui sont des fictions organisées en images, textes, propos, œuvres d'art ou discours (Popovic 2008 : 24). Diome s'attaque à l'aspect performatif de cet imaginaire à travers l'homme de Barbès comme personnification de l'imaginaire social dans son rôle de « chien du maître ». Sa souscription aux opinions (ou propos) de la société française à son égard se manifeste à travers les métiers qu'il exerce pour elle. La déconstruction de l'imaginaire de l'homme de Barbès par Diome établit un lien direct entre l'imaginaire social et le postcolonialisme. Non seulement l'imaginaire social façonne la perception que le personnage a de lui-même, il le prédispose aussi à appréhender le monde autour de lui à travers une optique coloniale. Le langage humoristique dont se sert Diome ici pour faire la critique des conséquences du système colonial souscrit, selon Jean-Marc Moura au comique sérieux dans la mesure où son objectif réside dans la correction des raideurs sociales (2010 : 69-110). L'auteure du Ventre de l'Atlantique défait par ce procédé langagier les effets inhérents aux imaginaires sociaux issus des représentations coloniales que les Africains portent en eux et qui se manifestent dans leur vie quotidienne.

Les critiques de Diome et Bofane constituent aussi une réponse aux formulations différentielles qui posent la supériorité technologique des anciennes sociétés colonisatrices et leurs compagnies multinationales, leur permettant de déposséder d'autres groupes de leur humanité et de leurs terres, comme nous démontre par exemple *Raging Trade*. Cette prétention à la supériorité technologique se traduit par l'appropriation des ressources comme un droit exclusif inhérent à la couleur de la peau qui permet à l'Occident de s'engager dans la pratique de la violence partout dans le monde et surtout en Afrique.

En effet, Bofane et Diome ont démontré que la technologie est au service de la mondialisation dans sa diffusion d'informations qui ne sont pas toujours bénéfiques aux Africains; et les deux romanciers invitent ces derniers à se prendre en mains s'ils veulent la transformation réelle du continent. Les deux écrivains démontrent aussi que la solution ne viendra pas de l'ailleurs mais de l'Afrique car elle a tout ce qu'il faut pour se construire un avenir meilleur. Les matières premières utilisées dans la fabrication des téléphones intelligents et des ordinateurs, par exemple le cobalt pour les batteries, la colombite-tentalite (coltan) pour les microprocesseurs, sont fournis dans la plupart des cas par l'Afrique. Les ressources minérales ne sont pas limitées à la fabrication des technologies de communication; elles contribuent également à des degrés différents à la production d'autres matériels comme par exemple les réacteurs des avions.

Revenons à la contradiction entre l'agentivité virtuelle d'Isookanga et l'urgence écologique du « traditionalisme » du Vieux Lomama. Cette tension peut être résolue par l'adoption des points de vue du vieux Lomama. Certes celui-ci est un homme de tradition comparativement à Iso, l'homme qui se veut moderne. Mais nous croyons que le roman suggère que l'homme de traditions a des valeurs de loin supérieures à celles de l'homme moderne,

valeurs qui illustrent le caractère dépravé des connaissances acquises sur Internet. Celles-ci ne conduisent pas toujours à ce qui est dans les meilleurs intérêts des personnages ou de la communauté. Il est évident qu'Isookanga a appris beaucoup de choses importantes sur la modernité. Cependant, il n'arrive pas à trouver un équilibre entre les avantages éventuels de la tradition et ce que la modernité pourrait lui offrir. La difficulté pour le personnage à s'accommoder avec deux mondes s'inscrit dans la matérialité à laquelle obéit le monde réel par opposition au monde virtuel.

Mais on pourrait suggérer qu'une autre contradiction sous-tend cette stratégie critique implicite. Dans le contexte d'une mondialisation si étroitement liée à la technologie et à l'exploitation coloniale, le problème, tant pour Isookanga que pour Salie et Madické, est de savoir qui va mener le monde : même si nous trouvions un moyen de profiter de cette technologie imposée de l'extérieur, ne sommes-nous que des consommateurs d'un monde conçu ailleurs? L'Afrique est en mesure de mener le reste du monde en matière de technologie parce qu'elle dispose de toutes les ressources dont le monde entier a besoin pour son développement. Il suffit qu'on donne à l'Afrique le libre arbitre sur ces ressources, y compris les minerais, c'est-àdire le pouvoir de décider de sa propre destinée sans que l'Occident et la Chine s'y mêlent en lui imposant certaines règles et certains dirigeants facilement manipulables. Là-dessus, ni Diome ni Bofane n'expliquent ouvertement comment contourner l'ingérence de l'Occident et de la Chine dans la destinée de l'Afrique. Par contre, les deux auteurs ne manquent pas de laisser entendre leur dénonciation des dirigeants africains au sujet de l'état actuel des choses en Afrique. Certes, il est inévitable que l'Occident et la Chine cherchent, comme le suggère la narratrice du Ventre de l'Atlantique, à imposer leur volonté en Afrique pour l'empêcher de se hisser à leur niveau de développement (Diome, 2003 : 244-245). Mais l'Afrique pourrait exiger d'eux des garanties qui assureraient le développement de ses propres industries et de la sous-traitance de ses matières en

produits finis, exactement comme la Chine l'a fait. Cela s'avère difficile aussi car les États africains ne parlent pas d'une seule voix (Bofane, 2014 : 79). Il y en a parmi ces chefs d'État qui sont à l'origine de l'instabilité continuelle de leurs voisins en faveur de leurs propres profits. Le narrateur de *Congo Inc*. insiste par exemple sur l'ingérence rwandaise au Congo, en y évoquant ironiquement une référence aux prix internationaux discernés au président de ce pays. D'où le sens multiple de la métaphore ironique de *Congo Inc*., à la fois une (ancienne) colonie, un pays, une société d'État et une sorte de vente pyramidale dont le peuple devient en fin de compte le cobaye et la victime.

Le titre Le ventre de l'Atlantique par contre est une métaphore basée sur le lieu où habitent les personnages : le ventre représente l'absence de soi et à soi. C'est le lieu où l'on va quand on n'est plus chez soi et la mort (par noyade) au sein du piège d'une mondialisation qui s'empare du corps pour le vomir ensuite. Niodior n'est plus isolé : il devient un exemple de ce que la mondialisation a réussi à inoculer par le biais de la télévision comme rapprochement, mais en même temps comme division. Madické se rend compte du fossé qui le sépare de ceux qu'il voit pour la première fois à la télévision, provoquant en lui le désir de quitter Niodior pour la France où il croit pouvoir accomplir son désir de devenir footballeur professionnel sur la scène européenne. Nous avons caractérisé ce schéma de dysfonctionnement social où la télévision aide à sortir de l'isolement de Niodior. La production de l'imaginaire dont elle est une source pour les villageois fait d'elle une représentation symbolique de l'émigration clandestine avec tout ce qu'elle constitue de risque pour ces derniers. Les villageois voient en l'émigration la seule réponse à leur misère, inscrivant ainsi Le ventre de l'Atlantique comme un espace où des milliers d'entre eux se sont enfuis en tentant de le traverser. Malgré son isolement, Niodior n'échappe pas aux tactiques agressives des multinationales qui, lors de ces grands évènements sportifs, ciblent par « raideur » ceux qui vivent en Afrique. Le dysfonctionnement social est illustré par

les publicités pour les glaces et le Coca-cola dans un lieu où l'électricité est non existante, alors que ces produits ont besoin d'être réfrigérés. À travers ces publicités, émergent un éveil de conscience aux produits étrangers et la naissance du désir de l'émigration chez ceux pour qui la France symbolise la réussite. L'auteure met aussi en évidence l'impact de l'importance du téléphone pour ceux qui ont quitté l'Afrique, rappelant qu'en dehors de son utilité tant admirée, le téléphone, qui sert de connexion entre ceux qui vivent en Europe et leurs familles restées en Afrique, est devenu un lien de double servitude. Dans le premier cas, son coût est parmi les plus élevés au monde, faisant des Africains vivant en Occident des vaches à lait des compagnies de télécommunication desquelles elles tirent le maximum de rentabilité. Dans le deuxième cas, ce sont les membres de la famille qui tiennent captifs les leurs avec toutes sortes de demandes – des plus futiles aux plus importantes. Dans la plupart des cas, cette relation d'assujettissement peut être caractérisée par le manque de débouchés en Afrique, et celui-ci crée une dépendance. Pour celui qui vit en Europe, la tentation est grande d'agir souvent en travaillant d'arrache-pied pour ne pas laisser les siens souffrir – parfois dans les conditions les plus dures.

À l'image de Niodior, situé dans « l'abîme de l'Atlantique » (Diome, 2003 : 221),

Ekanga est aussi caractérisé par l'auteur comme « blotti au plus profond de la forêt » (Bofane,
2014 : 293). Les deux villages situés à des milliers de kilomètres l'un de l'autre présentent deux
caractéristiques communes : l'isolement et l'absence des besoins de première nécessité comme
l'électricité et la technologie. Bien que les deux villages soient situés au beau milieu de nulle
part, ils jouissent de la présence de la technologie, mais à des niveaux différents. À Niodior, la
télévision joue le rôle d'éveilleur de conscience et permet l'établissement d'une comparaison
entre soi et le monde étranger à soi. Les profits en termes de capital sont difficiles à atteindre et à
mesurer à cause justement d'un manque d'intérêt matériel pour les produits offerts à la vente. Ce
caractère est commun à plusieurs régions de l'Afrique qui manquent d'infrastructures

technologiques. À Ekanga, le pylône installé par *China Network* s'inscrit dans une autre dynamique – celle de l'éventuelle exploitation minière pour le développement bien entendu de la Chine. Cette différence de la présence technologique dans les deux villages souscrit au désir de la Chine de marcher sur les empreintes de l'Europe du XIXe siècle en démontrant que la première est prête à assurer sa puissance économique à tout prix. Tout comme au XIXe siècle, ce sont les lieux au potentiel économique qui ont été développés en termes d'infrastructures routières par exemple et d'exploitation minière comme le cas du Katanga. L'Afrique du XXIe siècle continue à être exploitée de la même manière bien que cette exploitation soit produite par des acteurs différents mais dont les intérêts demeurent essentiellement associés à leur propre développement. Dans un renversement significatif, et grâce au disque comportant la carte des minerais laissés par Zhang Xia, Isookanga connaît l'emplacement des minerais sous le sous-sol de son village (Bofane, 2014 : 284, 294). Son passage dans la ville de Kinshasa n'a finalement pas été en vain, car avec ses connaissances nouvellement acquises de la modernité, Iso aura compris que celle-ci n'est pas une panacée comme il le pensait avant son expérience en ville. Cela pourra l'aider à assurer un meilleur destin aux siens et en évitant les erreurs commises par les autres lorsqu'il assumera la chefferie. Son passage à Kin lui a ouvert les yeux à l'importance accordée aux valeurs écologiques prônées par son oncle qu'il osait rejeter, et lui permettra peutêtre en tant que chef de devenir le meilleur garant de son habitat (la forêt) et des minerais sous sa responsabilité. Toutefois, la fin de Congo Inc. laisse planer une grande ambiguïté à l'égard de ce qu'Isookango a appris:

Doté du disque contenant la carte des minerais, Isookanga allait prendre véritablement sa place de chef – dès que l'oncle lui aurait passé le relais, évidemment. Être allé en ville s'était avéré utile : cela lui avait permis de savoir qu'il ne régnerait plus seulement sur des kambala et des pangolins, mais aussi sur des valeurs plus terre à terre, du genre de

celles qu'on attribuait facilement à n'importe quel monarque un peu glamour. Pourquoi pas à lui, Isookanga Lolango Djokisa, jeune Ekonda et mondialiste de surcroît ? (Bofane, 2014 : [294])

Isookanga accepte de devenir le dirigeant de son peuple, geste qu'on pourrait qualifier de respectueux de la tradition. Mais avec l'outil nouveau qu'il détient et son ambition d'être un « monarque un peu glamour » en profitant des richesses du sous-sol, on serait en droit de s'inquiéter pour l'avenir d'Ekanga.

Au fil de notre étude, nous avons voulu voir comment se déploie la représentation de la technologie dans certains textes de la littérature en Afrique au sud du Sahara. En examinant ces récents romans de deux auteurs diasporiques, nous avons observé plusieurs occurrences des concepts concernant les technologies nouvelles en tant que référents constitutifs de leurs récits. Le déploiement de l'ordinateur, du téléphone et de la télévision inscrit une esthétique inédite, car les récits se déclinent et s'élaborent sous l'angle virtuel au sein de l'espace romanesque. En effet, les auteurs posent ces référents, des espaces discursifs qui vont au-delà de la mimésis par le biais des jeux vidéo pour Bofane, et du simple fait de regarder la télévision pour Diome afin de devenir des outils d'expression du monde qu'ils ont créé. À travers Raging Trade, Bofane dénonce la participation des autorités congolaises au pillage des ressources du pays, aux dépens de vies humaines et de la destruction de la faune et la flore, en entretenant une guerre dont les premières tirent profit. Faire la guerre permet aux différents acteurs de réaliser le maximum de bénéfices. Les produits miniers extraits par la population locale échappent à la vente au prix normal du marché et à la taxation dont l'État aurait pu se servir pour le développement du pays. Internet, autoroute de l'information, est ici transformée en autoroute d'expression où l'auteur, par le truchement d'Isookanga, montre que le projet de la modernité restera d'ordre imaginaire

tant et aussi longtemps que la recherche de profits sera nourrie par la cupidité et non pas par les besoins communautaires. De plus, le manque de principes illustré par Isookanga relève d'une remise en question des connaissances acquises sur Internet. Par la télévision, Diome dénonce la perpétuation de l'asservissement auquel sont soumis les habitants de Niodior. C'est à la fin des matchs que l'homme de Barbès répond aux questions des jeunes sur ce qu'il pense de Paris. Selon lui, Paris serait semblable à ce qu'ils voient à la télé – bien mieux que cela. La reproduction du discours colonial chez l'homme de Barbès est amplifiée dans sa description des ampoules colorées vues à sa descente de l'avion et qu'il dépeint comme des étoiles qui font briller la ville (Diome, 2003 : 83). Cependant, les images à la télévision que l'homme de Barbès regardait pendant son séjour en France ne sont pas représentatives de la réalité. La narratrice décrit son quotidien en parlant notamment de ses sorties qui étaient limitées en raison des métiers d'intérims qu'il pratiquait – alors que sa distraction se résumait à regarder certains programmes télévisés (Diome, 2003 : 163).

Comme beaucoup de leurs prédécesseurs, Diome et Bofane ont élaboré leurs récits dans un style romanesque caractérisé par l'emploi de l'humour et de l'ironie. Les nouvelles technologies constituent des thèmes qui permettent aux auteurs de déconstruire les discours de la doxa sur la perception des nouvelles technologies comme vecteurs du développement dans les pays non industrialisés, par le biais d'un contre-discours qui trahit leur rôle d'avatars du néocolonialisme. Le roman de Diome se déroule à Niodior et celui de Bofane au Congo, alors que les deux auteurs demeurent en France et en Belgique respectivement. Ce faisant, leurs œuvres s'élaborent à partir des deux métropoles des anciennes colonies. Celles-ci ne représentent pas une résistance banale : comme le dit Saïd, elles servent à la destruction des murs entre cultures dans la production de l'ici et de l'ailleurs, et ce, à travers ce qu'il a appelé « le voyage de pénétration ». Le discours occidental est ainsi subverti par Diome et Bofane pour qui les

nouvelles technologies constituent des sites d'engagement dans une dynamique de démantèlement des mythes contenus dans le canon littéraire européen. Avec Isookanga, nous pénétrons dans un univers imaginé où l'espace décrit par le narrateur forge en nous des représentations ou des illusions, et nous découvrons finalement cet univers inconnu, produit de notre propre imaginaire aussi. L'imbrication des images qui nous hantent en tant que lecteurs génère un imaginaire social, et ce, à trois niveaux : d'abord, la constitution du roman comme espace créateur d'images où le texte donne vie aux lieux et aux paysages; ensuite, la projection constitutive d'eau à saveur (au goût) de rivière au fond de la forêt équatoriale qu'il veut mettre sur pied avec son Eau Pire Suisse. Finalement, c'est à partir de Gondavanaland, un espace virtuel, que le protagoniste de Congo Inc. réalise ses exploits sur l'ordinateur en entrant en compétition avec d'autres acteurs de la mondialisation, notamment Skulls and Bones Mining Fields et Blood and Oil. L'ordinateur devient un lieu à partir duquel les relations spatiales se tissent et se défont, et où la vie des personnages n'est pas statique, mais dynamique. Identique à l'ordinateur, la télévision, dans Le ventre de l'Atlantique, permet à Madické d'observer une pléthore d'images tentantes. Dans les deux cas, l'ironie et l'humour forment des dispositifs à l'aide desquels Diome et Bofane opposent, par leurs personnages, différents récits en les subvertissant, et ce, à travers la moquerie de la prétendue supériorité des anciens colonisateurs. Ces dispositifs continuent de demeurer importants "to show the Other that his or her claim to superiority lacked solid foundations" (Onyeoziri 2011 : 25). L'ironie, par exemple, permet, comme le suggère l'auteure de Shaken Wisdom, de montrer "aux interlocuteurs deux faits apparemment contradictoires⁵⁸" (2011 : 23). Ainsi, pour trouver un nom pour sa compagnie nouvellement créée en collaboration avec Zhang Xia, Isookanga s'est inspiré, d'une part, de

-

⁵⁸ Notre traduction.

Nestlé et, d'autre part, de la prétendue propreté suisse. Cependant, Eau Pire Suisse en tant que dénomination ne reflète pas ce qu'Isookanga a voulu au départ communiquer : elle aboutit en revanche à satiriser la multinationale et le pays d'où elle tire son origine.

Comment expliquer la position de ces deux auteurs qui s'appuient lourdement sur l'ironie dans leur représentation de la technologie, par rapport à la parole critique et contestataire du postcolonialisme? C'est que l'ironie leur permet de critiquer et de contester sans en avoir l'air, à énoncer ce qui devrait être en feignant de croire que c'est précisément ce qui est (Bergson, 1947 : 97). On le voit lors de la publicité du Coca dont l'auteure émet une critique sournoise en évoquant l'eau potable. Dans quelle mesure cette parole s'appuie-t-elle sur des traditions africaines ? Par une critique détournée des multinationales que l'ironie recèle – celle-ci est exprimée souvent à travers les contes et les proverbes. Les contes, d'après Onyeoziri, servent à soulever de vrais problèmes qui ne sont pas faciles à dévoiler au sein de la communauté. Les contes dépendent de l'ironie pour leur efficacité. La feinte y joue un rôle primordial. Car le conte fonctionne dans un univers imaginaire comme moyen d'expression langagier qui dit la face cachée des choses, à la fois d'une manière directe pour ce qui concerne le fond (transgressions, crimes, etc), ou indirecte selon qu'il est tributaire de l'imaginaire social. Au-delà de son pouvoir de divertir ou d'enseigner, le conte a plusieurs fonctions, dont la dénonciation ou la critique de situations jugées hors normes au sein de la société. Un conte servirait donc à dire des vérités cachées dans une liberté que seule la fiction autorise sans risques de représailles de la part de la cible.

Notre étude montre que dans les deux œuvres, la représentation des nouvelles technologies obéit à la pérennité de la visée impériale dont l'essor a été sanctionné par la partition du continent. Si les personnages de Diome semblent être victimes de la mondialisation,

le personnage principal de Bofane en est l'incarnation ironique. En effet, Iso finit par se rendre compte de nombreux obstacles à surmonter pour se hisser au même rang que d'autres acteurs de la mondialisation – le rêve d'atteindre leur profil lui semblait impossible en réalité. D'après Bofane un des obstacles au développement de l'Afrique s'inscrit dans « les diktats » (292) des États-Unis et la présence de ses satellites comme moven de contrôler la région – source des minéraux importants à son enrichissement. Désillusionné, Isookanga se rend compte qu'il ne pourra mener longtemps la vie débridée qu'offre Kin. Il décide par conséquent de retourner au village avec son oncle, n'étant plus jamais le même, car en lui cohabitent désormais deux mondes. Le même processus se passe aussi chez l'homme de Barbès, mais à un niveau différent, d'autant plus que chez lui, il y a absence de conscience de ce qui lui est arrivé pendant son séjour en France. En fin de compte, ils deviennent tous porteurs d'identités mutilées et multiples. En effet, les personnages de Diome acceptent et perpétuent l'infériorisation, à l'exception du professeur Ndétare, de Salie et de Madické à travers qui Diome essaie de montrer que les opportunités de développement se trouvent aussi en Afrique et qu'il suffit d'en avoir le financement. Le système capitaliste auquel Salie a essayé de résister souligne que l'altérisation constitue un processus de pouvoir minutieusement mis en place pour maintenir dans l'infériorité « une catégorie subalterne de l'humanité » que Mbembe caractérise de « Nègre de fond » (Mbembe, 2016: 165).

Alors que les technologies modernes sont saluées et présentées comme des vecteurs de développement, Diome et Bofane les décrivent comme des méthodes d'exploitation à cause de leur capacité à générer des illusions. La télévision, le téléphone et l'ordinateur ne tendent pas seulement à annihiler la distance entre les peuples. Leur déploiement poétique au sein des deux romans du corpus brouille la frontière existante entre la fiction et la réalité. Bofane l'illustre éloquemment avec son personnage principal, venu dans la capitale explicitement dans le but de

mondialiser après avoir été convaincu de ce que la technologie pouvait lui offrir. Or, le rêve d'Isookanga s'est vite évaporé lorsque celui-ci s'est trouvé vivre parmi des sans-abris. L'image du mondialiste-pilleur est niée par cette dure réalité dont Iso ne parviendra pas à se remettre. Lorsque son oncle lui suggère de retourner au village, Iso y a déjà songé. Mais, embarrassé, il avait hésité à le lui dire avant que le Vieux Lomama ne lui en fasse part.

Le testament de Bismarck, sous-titre donné par Bofane à son œuvre, évoque l'idée de l'Afrique d'hier, considérée comme une entreprise à production des matières premières pour l'Occident, inscrivant ainsi une dialectique entre la mondialisation contenue dans les discours officiels et celle déployée dans le texte. Le caractère immuable de ce testament confère un droit d'exploitation garanti à l'Occident, dans la réalisation de la mondialisation en cours. Or, si l'on en croit l'auteur, la caractéristique principale de la mondialisation ressemble à celle par laquelle des milliers d'Africains ont été amenés en esclavage – la violence. Par le déploiement des nouvelles technologies dans son texte comme configurations esthétisantes, Bofane souligne aussi le caractère violent du maniement des appareils de guerre par les multinationales sur Gondavanaland comme si l'espace était inhabité. Le thème de la violence qui caractérise l'œuvre de Bofane rappelle le ravissement de l'Afrique. C'est comme si ce qui se passe à notre ère constituait une suite logique de ce qui avait été entamé au XIXe siècle. La violence qui se perpétue ici n'est pas seulement due à la participation étrangère, mais elle est aussi nourrie par l'implication des Africains, pour assurer le développement technologique dont ils se sentent exclus. L'ultime ironie que nous avons voulu démontrer à travers les différents dysfonctionnements réside dans la complicité du gouvernement dont les membres participent à la violence envers leurs concitoyens et au pillage des ressources au détriment du développement du pays qui, malgré toutes les richesses qu'il recèle, est l'un des plus pauvres de la planète, pour le moment.

Comme Congo Inc., Le ventre de l'Atlantique est une critique acérée des forces du capitalisme contemporain. Ici, Fatou Diome dénonce l'impact de la technologie sur les villageois, « sorte de colonisation mentale » selon Salie (Diome, 2003 : 53), une nouvelle forme de servitude qui ne dit pas son nom. L'auteure y soulève aussi la question de la fausse binarité, amplifiée sinon créée par la télévision et le téléphone, entre l'Ici et l'Ailleurs dont les frontières imaginaires tendent à se dissoudre pour laisser place à la politique de « l'en-commun » (Mbembe, 2020 : 52), entendu que tous partagent la même humanité et la même « Terre ».

BIBLIOGRAPHIE

1. Sources primaires

Bofane, In Koli Jean. Congo Inc.: le testament de Bismarck. Arles: Actes Sud, 2014.

Diome, Fatou. Le ventre de l'Atlantique. Paris : Anne Carrière, 2003.

2. Sources secondaires

Agbobli, Christian et Gabi Hsab. Communication internationale et communication interculturelle : regards épistémologiques et espaces de pratique. Québec : Presses de l'Université du Québec, 2011.

Agnevall, Paula. « La dichotomie entre le centre et la périphérie dans *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome ». Independent Thesis Basic Level, Linnaeus University, Växjö, June 2007.

Alion, Yves. « L'Autre Mondialisation ». Avant Scène Cinéma 564 (2007): 14-15.

Amossy, Ruth et Claude Duchet. « Entretien avec Claude Duchet ». *Littérature* 140 (2005) : 125-32.

Angenot, Marc. « Intertextualité, interdiscursivité, discours social ». Texte 2 (1982): 101-12.

---. « La rhétorique du discours social». Langue française 79 (1988) : 24-36.

---. 1889. Un état du discours social. Longueuil : Le Préambule, 1989.

Appadurai, Arjun. *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*.

Traduction de Françoise Bouillot. Paris : Payot, 2005.

- ---. Géographie de la colère : la violence à l'âge de la globalisation. Traduction de Françoise Bouillot. Paris : Payot, 2007.
- ---. Condition de l'homme global. Traduction de Françoise Bouillot. Paris : Payot, 2013.
- Ashcroft, Bill, Gareth Griffiths, and Helen Tiffin. *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-colonial Literatures*. London and New York: Routledge, 1989.
- ---. The Postcolonial Studies Reader. London and New York: Routledge, 2006.
- ---. Postcolonial Studies: The Key Concepts. London and New York: Routledge, 2013.
- Ashcroft, Bill. Post-Colonial Transformation. London and New York: Routledge, 2001.
- ---. On Post-Colonial Futures: Transformation of Colonial Culture. London and New York, 2001.
- Awokou, Kokou. « De l'utilisation de médias et des technologies de l'information et de la communication dans l'éducation de 1960 à 2006 : le cas du Togo ». Thèse de doctorat, Université de Rouen, mars 2007.
- Baczko, Bronislaw. Les imaginaires sociaux: mémoires et espoirs collectifs. Paris: Payot, 1984.
- Bancel, Nicolas. « La voix étroite : la sélection des dirigeants africains lors de la transition vers la décolonisation ». *Mouvements* 21/22 (2002-2003) : 28-40.
- Bara, Olivier. « Vedettes de la scène en tournée : première mondialisation culturelle au XIXe Siècle ? ». Romantisme : Revue du Dix-Neuvième Siècle 163 (2014) : 41-52.
- Barnier, Martin et Kira Kitsopanidou. « Relief : Nouvelle Technologie ? ». In *Cinéma(s) et nouvelles technologies : continuités et ruptures créatives*. Sous la direction de Patrick Louguet et Fabien Maheu. Paris : Harmattan, 2011. 299-309.

- Barthes, Roland. Leçon. Paris: Seuil, 1978.
- Beniamino, Michel et Carmen Husti-Laboye. « De la littérature et de l'ailleurs : regard, image et rencontre ». In *L'ailleurs depuis le romantisme : essais sur les littératures en français*.

 Sous la direction de Daniel Lançon et Patrick Née. Paris : Hermann, 2009. 429-450.
- Bergson, Henri. *Le rire*. *Essai sur la signification du comique*. Paris : Presses universitaires de France, 1947.
- Bessière, Jean. « Littératures francophones et postcolonialisme : fictions de l'interdépendance et du réel ». In *Littératures postcoloniales et francophonie*. Sous la direction de Jean Bessière et Jean-Marc Moura. Paris : Champion, 2001. 169-95.
- Bhabha, Homi K. Les Lieux de la culture. Paris: Payot, 2007.
- Bolduc, David et Antoine Ayoub Green. *La mondialisation et ses effets : revue de littérature*.

 Québec : Université Laval, 2000.
- Brennan, Thimothy. « Du développement à la mondialisation : les études postcoloniales et la théorie de la mondialisation ». In *Penser le postcolonial : une introduction critique*. Sous la direction de Neil Lazarus. Paris : Éditions Amsterdam, 2006. 203-227
- Brunelle, Dorval. Dérive globale. Québec: Boréal, 2003.
- Brunet, Patrick J., Oumarou Tiemtoré et Marie-Claude Vettraino-Soulard. Les Enjeux éthiques d'internet en Afrique de l'Ouest : vers un modèle éthique d'intégration. Québec : Presses de l'Université Laval, 2002.

- Buelens, Frans. « Le tournant de 1908 : de l'État indépendant du Congo au Congo Belge ».

 Outre-mers, Tome 99, 376-377 (2012): 197-209.
- Buskens, Ineke and Anne Webb. *Africain Women & ICTs: Investigating Technology, Gender and Empowerment*. London: Zed Books, 2009.
- Campbell, Bonnie K. Ressources minières en Afrique : quelle réglementation pour le développement? Québec : Presses de l'Université du Québec, 2010.

Castoriadis, Cornelius. L'institution imaginaire de la société. Paris : Seuil, 1975.

Castells, Manuel. La société en réseaux. Paris : Fayard, 2001.

Césaire, Aimé. Les armes miraculeuses : la poésie à l'épreuve du monde. Paris : Gallimard, 1970.

Chamoiseau, Patrick. Texaco. Paris: Gallimard, 1992.

---. « Mondialisation, Mondialité, Pierre-Monde». Littérature 174 (2014): 92-103.

- Chéneau-Loquay, Annie. (Sous la direction de) Enjeux des technologies de la communication en Afrique : du téléphone à Internet. Paris : Karthala, 2000.
- ---. (Sous la direction de) «Mondialisation et technologies de la communication en Afrique». *Le Monde diplomatique*, juillet 2005.
- ---. « TIC et développement africain informel : adéquation de la démarche de l'ONU? ». La société de l'information entre mythe et réalités. Bruxelles : Bruylant, 2005.
- ---. « Du global au local : quelles solutions, quels enjeux pour connecter l'Afrique ? ». *Cadernos de Estudos Africanos* 11/12 (2007) : 177-98.

- ---. « Technologies de la communication, réseaux et territoire dans les pays en voie de développement». In *Le Maghreb dans l'économie numérique*. Sous la direction de Mihoub Mezouaghi. Tunis : IRMC, 2007. 29-54
- ---. « L'Afrique au seuil de la révolution des télécommunications : les grandes tendances de la diffusion des TIC ». *Afrique contemporaine* 234.2 (2010) : 93-112.
- ---. Les Médias africains à l'heure du numérique. Paris : L'Harmattan, 2010.
- ---. « La révolution des TIC : du téléphone à internet ». Bulletin de l'Association des Géographes

 Français (2010) : 15.
- ---. « La téléphonie mobile dans les villes africaines. Une adaptation réussie au contexte local ».

 L'Espace géographique 1 (2012): 82-93.
- Chéneau-Loquay, Annie et Raphaël Ntambue-Tshimbulu. « La Coopération à l'assaut de l'Afrique Subsaharienne ». Annuaire suisse de politique de développement 22.2 (2003) : 45-75.
- « Chesnel de la Charbouclais, Louis Pierre François Adolphe, marquis de 1791-1862 ».

 Dictionnaire de technologie, étymologie et définition des termes employés dans les arts et métiers, Paris : 1857.
- Cishahayo, Fabien. Communication, développement et appropriation des médias émergents en Afrique francophone subsaharienne. Approche Critique. Montréal : ProQuest Dissertations Publishing, 2011.
- Combe, Dominique. « Théorie postcoloniale, philologie et humanisme : Situation d'Edward Saïd ». *Littérature* 154 (2009): 118-34.

- Coquery-Vidrovitch, Catherine. Petite histoire de l'Afrique : l'Afrique au Sud du Sahara de la préhistoire à nos jours. Paris : La Découverte, 2011.
- Corten, André et Vanessa Molina. « Transnationalisation et pentecôtisme : la force instituante du sens ». *Antropologica* 49.1 (2007) : 67-79.
- Diagne, Souleymane B. « Pour un universel vraiment universel » In *Les atéliers de la pensée*.

 Sous la direction de Achille Mbembe et Felwine Sarr. Dakar : Philippe ReylJimsaan,
 2017. 73-78.
- Dibakana, Jean-Aimé. « NTIC et dynamiques sociales en Afrique : l'exemple du téléphone portable au Congo-Brazzaville » In *Cultures, technologies et mondialisation*. Sous la direction de Alain Kiyindou. Paris : Le Harmattan, 2010.
- Diome, Fatou. « L'eau multiple ». Présence Africaine 161/162 (2000) : 203-06.
- ---. Celles qui attendent. Paris : Flammarion, 2010.
- Diop, Cheikh, et Ramata Molo Thioune. Les déchets électroniques et informatiques en Afrique : défis et opportunités pour un développement durable au Bénin, au Mali et au Sénégal.

 Ottawa: IDRC, 2014.
- Diop, Samba. « L'émergence de la postcolonialité au sein de l'espace littéraire africain et francophone ». In *Fictions africaines et postcolonialisme*. Sous la direction de Samba Diop. Paris : L'Harmattan, 2002. 15-32.
- ---. Fictions africaines et postcolonialisme. Paris : L'Harmattan, 2002.
- Diouf, Mbaye. « Écriture de l'immigration et traversée des discours dans *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome ». *Francofonia* 30.58 (2010) : 55-66.

- Djungu, Simba K. « Errances et migrations littéraires en Afrique : cas du Congo-Zaïre ». In
 Imaginaire Africain et mondialisation : littérature et cinéma. Sous la direction de
 Kasereka Kavwahirehi. Paris: L'Harmattan, 2009. 157-81.
- Dorion, Henri. « Gestion toponymique et mondialisation ». In *Proceedings of the 21st International Congress of Onomastic Sciences*. Sous la direction de Eva Brylla, et al.

 Uppsala: Institutet för Språk och Folkminnen, 2008. 286-91.
- Drouvot, Hubert et Gérard Verna. Les politiques de développement technologique : l'exemple brésilien. Paris : L'Iheal, 2014
- Duchet, Claude. « Pour une sociocritique, ou variations sur un incipit ». *Littérature* 1.1 (1971) : 5-14.
- Dufour, Françoise. De l'idéologie coloniale à celle du développement : une analyse du discours France-Afrique. Paris : L'Harmattan, 2010.
- Ébèles, Marc. « Préface » In Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la mondialisation. Arjun Appadurai. Traduit par Françoise Bouillot. Paris : Payot, 2005.
- Ekotto, Frieda. « La mondialisation, l'immigration et le cinéma africain d'expression française : pour un devenir moderne ». *Nouvelles Etudes Francophones* 24.1 (2009) : 184-96.
- Elder, Laurent, Rohan Samarajiva, Alison Gillwald et Hernán Galperin. Les pauvres et l'information : lutter contre la pauvreté à l'aide de la technologie. Ottawa : IDRC, 2013.
- Fanon, Frantz. Peau noire, masques blancs. Paris: Seuil, 1952.
- ---. Les damnés de la terre. Paris : Découverte, 2002.
- ---. Œuvres. Paris : Découverte, 2011.

Feenberg, Andrew. "Critical theory of Communication Technology: Introduction to the Special Section". *The Information Society* 25.2 (2009): 77-83.

Foessel, Michaël. « Hegel, Kierkegaard et l'ironie contemporaine ». Esprit 5 (2013): 70-80.

Fontanier, Pierre. Les figures de discours. Paris : Flammarion, 1977.

Founanou, Mathurin. « Structure de marché, incitations à investir et réglementation dans le secteur des télécommunications en Afrique Subsaharienne ». Revue d'économie industrielle 151 (2015): 71-99.

Fraisse, Emmanuel. Littérature et mondialisation. Paris : Honoré Champion, 2012.

Gandhi, Leela. Postcolonial Theory: A critical introduction. St Leonards: Allen & Unwin, 1998.

Garnier, Xavier. « L'exil lettré de Fatou Diome ». *Notre Libraire : Revue des Littératures du Sud* 155-156 (2004) : 30-35.

Gérard, Genette. Figures V. Paris: Seuil, 2002.

George, Eric. « De la participation à la démocratie à l'heure de la mondialisation ». Sciences de la société 69 (2006) : 158-81.

Glaser, Antoine et Stephen Smith. *Comment la France a perdu l'Afrique*. Paris : Autrement, 2005.

Gontard, Marc. « Francophonie et globalisation : la question de l'intersecté ». *International Journal of Francophone Studies* 10.1-2 (2007): 253-69.

Greenwood, Mary. *The Globalized Other: Patterns of Globalization and Exclusion in* Histoire de la femme cannibal *by Maryse Condé and* Le Ventre de L'Atlantique *by Fatou Diome*, Chapel Hill: ProQuest Dissertations Publishing, 2009.

- Guimbretière, André. « La satire dans les nouvelles de Sir Osbert Sitwell ». Études Anglaises 13.1 (1960): 346-358.
- Genette, Gérard. Figures V. Paris: Seuil, 2002.
- Haftor, Darek and Anita Mirijamdotter. *Information and Communication Technologies, Society and Human Beings: Theory and Framework*. Hershey: IGI Global, 2011.
- Hoai Trang Phan, Thi et Michel Guillou. (Sous la direction de) *Francophonie et mondialisation : histoire et institutions des origines à nos jours*. Paris : Belin, 2011.
- Jameson, Fredric, et Pierre Lurbe. « Modernisme et impérialisme ». In *Nationalisme*, colonialisme et littérature. Sous la direction de Seamus Deane, et al. Lille : Presses universitaires de Lille, 1994. 43-67.
- Jaumotte, André L. « Francophonie et mondialisation ». Revue Générale 134.11 (1999): 7-11.
- Jankélévitch, Vladimir. *L'ironie ou la bonne conscience*. Paris : Presses universitaires de France, 1950.
- Kalifa, Dominique. Les bas-fonds: histoire d'un imaginaire. Paris: Seuil, 2012.
- Kane, Oumar. « Économie de la régulation postcoloniale du secteur des télécommunications sénégalaises dans le cadre de la gouvernance globale : le cas des ressources communes ».

 Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, mai 2008.
- Kane, Oumar, et al. *Mobilisation de l'objet technique dans la production de soi*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 2012; 2014.
- Kane, Oumar, Christian Agbobli, et Gaby Hsab. *Identités diasporiques et communication*.

 Québec : Presses de l'Université du Québec, 2013.

- Kamgang, Emmanuel. « La littérature africaine face à la globalisation : une approche tautologique ». In *Imaginaire africain et globalisation : littérature et cinéma*. Sous la direction de Kasereka Kavwahirehi. Paris : L'Harmattan, 2009. 183-209.
- Kavwahirehi, Kasereka. « Que peut la littérature en contexte de mondialisation ? simples prolégomènes à une analytique de la mondialisation ». In *Imaginaire africain et mondialisation : Littérature et cinéma*. Sous la direction de Kasereka Kavwahirehi. Paris : L'harmattan, 2009. 15-35.
- Kiyindou, Alain. « Technologies de l'information et de la communication et expression culturelle africaine ». *Présence Africaine* 1.179-180 (2009) : 41-55.
- ---. Les pays en développement face à la société de l'information. Paris : L'Harmattan, 2009.
- ---. « Réseaux socionumériques et solidarité ». Hermès 59.1 (2011) : 117-22.
- ---. « Recherches sur les technologies de l'information et de la communication et le développement ». *Communiquer. Revue de communication sociale et publique* 13 (2015) : 55-65.
- Kiyindou, Alain et Théodora Miéré Pélage. « Réseaux virtuels, reconstruction du lien social et de l'identité dans la diaspora noire ». Études de communication 38.1 (2013) : 189-201.
- Kourouma, Ahmadou. Monnè, outrages et défis. Paris: Seuil, 1990.
- Laferrière, Dany. « Haïti : dix ruptures historiques et une littérature mouvementée pour fonder une mythologie américaine ». In *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Sous la direction de Alain Mabanckou. Paris : Seuil, 2017. 162-174.

- Lane, Richard J. "Postcolonial Studies". In *Global Literary Theory: An Anthology*. Ed. Richard J. Lane. London & New York: Routledge, 2013. 487-92.
- Lassi, Etienne-Marie. « L'impact des mutations globales sur l'imaginaire culturel africain :

 L'occulte dans quartier Mozart et le cercle des pouvoirs, deux films camerounais ». In

 Imaginaire africain et mondialisation : littérature et cinéma. Sous la direction de

 Kasereka Kavwahirehi. Paris : L'Harmattan, 2009. 37-49.
- Lazarus, Neil. (Sous la direction de). *Penser le postcolonial : une introduction critique*. Paris : Éditions Amsterdam, 2006.
- Leclerc-Audet, Stéphanie. « Articulations et particularités du corps social niodiorien dans le roman *Celles qui attendent* de Fatou Diome ». *Présence Africaine* 190.2 (2015) : 61-70.
- Ledjou, Jean-Michel. « Mondialisation et diffusion des technologies en Afrique ». ESSACHESS

 -Journal for Communication Studies (2010): 105-16.
- Lesne, Élisabeth. « Fatou Diome, *Celles qui attendent* ». *Hommes & Migrations* 1286-1287.4 (2010): 316-37.
- Letourneux, Matthieu. « La mondialisation à l'ère de la culture sérielle ». Romantisme : Revue du dix-neuvième siècle 163 (2014) : 79-88.
- Lezou, Gérard D. « Animisme et technologie dans le roman africain : étude de quelques exemples ». In *Animisme et technologie dans la littérature francophone subsaharienne*.

 Sous la direction de Franca Marcato Falzoni. Bologna : CLUEB, 1989. 47-82.
- Lits, Marc. « Culture populaire, marchandisation et mondialisation ». *Compar(a)ison : An International Journal of Comparative Literature* 2 (2002) : 13-22.

- Lodombé Mbiock, Olga Marlyse. « Conditions stratégiques d'appropriation des usages des technologies de l'information et de la communication (TIC) pour l'accès à la société de l'information. Cas de l'Afrique francophone : Cameroun, Gabon et Sénégal ». Thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne Bordeaux III, 2008.
- Loufti, Martine A. Littérature et colonialisme. Paris : Mouton, 1972.
- Lumumba, Patrice, Sékou Touré et Jules Ferry. *Africains, levons-nous* suivi de *Nous préférons la liberté* et de *Le devoir de civiliser*. Paris : Points, 2010.
- Malela, Buata B. « La Mondialisation culturelle dans la pratique littéraire Afro-Antillaise :

 L'exemple d'Edouard Glissant ». French Studies Bulletin : A Quarterly Supplement 110

 (2009) : 9-12.
- Marcato Falzoni, Franca. *Animisme et technologie dans la littérature francophone subsaharienne*. Bologna, Italie : CLUEB, 1989.
- Mattelart, Armand. *La communication-monde : histoire des idées et des stratégies*. Paris : La découverte, 1992.
- ---. La mondialisation de la communication. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- ---. La globalisation de la surveillance : aux origines de l'ordre sécuritaire. Paris : La découverte, 2008.
- ---. Histoire de l'utopie planétaire : de la cité prophétique à la société globale. Paris : La découverte, 2009.
- ---. Histoire de la société de l'information. Paris : La découverte, 2009.
- ---. L'invention de la communication. Paris : La découverte, 2011.

- ---. Diversité culturelle et mondialisation. Paris : La découverte, 2017.
- Mazauric, Catherine. « Fictions de soi dans la maison de l'Autre (Aminata Sow Fall, Ken Bugul, Fatou Diome) ». *Dalhousie French Studies* 74/75 (2006) : 237-252.

Mbembe, Achille. De la postcolonie. Paris: Karthala, 2000.

- ---. « Positions, réflexions, histoire : essai sur le politique en tant que forme de la dépense».

 **Cahiers d'études Africaines 44.1-2 (2004) : 151-92.
- ---. « La République désœuvrée ». Le Débat 137.5 (2005) : 159-75.
- ---. « Nécropolitique ». Raisons politiques 21.1 (2006) : 29-60.
- ---. « De la scène coloniale chez Frantz Fanon ». Rue Descartes 58.4 (2007): 37-55.
- ---. Sortir de la grande nuit : essai sur l'Afrique décolonisée. Paris : La découverte, 2010.
- ---. « Le temps de l'Afrique viendra». Le Débat 163.1 (2011) : 146-52.
- ---. « Le Noir n'existe pas plus que le Blanc». Africultures 92-93.2 (2013): 24-30.
- ---. Critique de la raison nègre. Paris : La découverte, 2015.
- ---. Politique de l'inimitié. Paris : La découverte, 2016.
- ---. « L'Afrique qui vient». In *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Sous la direction de Alain Mabanckou. Paris : Seuil, 2017. 17-31.
- ---. Brutalisme. Paris: La découverte, 2020.
- Mbembe, Achille, et al. « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? ». Esprit 12 (2006) : 117-133.
- Mbembe, Achille, Jacques Bonane, et Jean Merckaert. « Quand l'Afrique sort de l'ombre ».

 *Revue Projet 338.1 (2014): 84-87.

- Mbembe, Achille et Felwine Sarr. «Penser pour un nouveau siècle». In *Les ateliers de la pensée*. Écrire l'Afrique-Monde. Sous la direction de Achille Mbembe et Felwine Sarr. Dakar : Philippe Rey | Jimsaan, 2017. 7-13.
- Memmi, Albert. *Portrait du colonisé précédé de portrait du colonisateur*. Paris : Gallimard, 1985.
- Miano, Léonora. « De quoi l'Afrique est-il le nom ? ». In *Les ateliers de la pensée : écrire*l'Afrique-Monde. Sous la direction de Achille Mbembe et Felwine Sarr. Dakar : Philippe
 Ray | Jimsaan, 2017. 101-115.
- Mignot-Lefebvre, Yvonne. « Technologies de communication et d'information : une nouvelle donne international ». *Tiers-monde* 35.138 (1994) : 245-77.
- Moles, Abraham. « La radio-télévision au service de la promotion socio-culturelle ».

 **Communications 7 (1966): 1-10.
- Moles, Abraham et Élisabeth Rohmer. *L'image, communication fonctionnelle*. Paris : Éditions Casterman, 1981.
- Monénembo, Tierno. « Mondialisation, culture métisse, imaginaire hybride ». *Présence* francophone : Revue internationale de langue et de littérature 69 (2007) : 173-77.
- Monga, Céléstin. « Penser la famine et la peur ». In *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Sous la direction de Alain Mabanckou. Paris : Seuil, 2017. 32-49.
- Morier, Henri. *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*. Paris : Presses universitaires de France, 1975.
- Moura, Jean-Marc. Le sens littéraire de l'humour. Paris : Presses universitaires de France, 2010.

- Mve-Ondo, Bonaventure. «Retrouver le sens». In *Les ateliers de la pensée*. Écrire l'Afrique-Monde. Sous la direction de Achille Mbembe et Felwine Sarr. Dakar : Philippe Rey | Jimsaan, 2017. 201-215.
- Nana Kamga, Osee Sylvain. De l'utopie du développement à l'analyse des pratiques communicationnelles : les usages de la téléphonie mobile en Côte d'Ivoire dans une perspective de Praxis Africaine. Ann Arbor : ProQuest Dissertations Publishing, 2005.
- Ndaywel è Nziem, Isidore. « Quand Mudimbe et Vansina se répondent en écho pour célébrer l'Afrique : de l'africanisme à la mondialisation ? ». *Canadian Journal of African Studies/Revue Canadienne des Études Africaines* 30.2 (1996) : 272-77.
- Net, Mariana. «Lexique et mondialisation». *Studii și Cercetări Lingvistice* 56.1-2 (2005) : 185-90.
- Niang, Sada. « Hyènes ou l'étau de la mondialisation ». *Présence francophone : Revue* internationale de langue et de littérature 57 (2001) : 8-22.
- Nianga, Nafi. « Normes ISO, droit international et émancipation des pays en développement : éclairages (et impasses) de perspectives d'économie politique internationale ». *Revue québecois de droit international*. Hors-série septembre (2014) : 117-145.
- Noguez, Dominique. L'Arc-en-ciel des humours. Paris : Librairie générale française, 2000.
- ---. L'homme de l'humour. Paris : Gallimard, 2004.
- Onyeoziri, Gloria. *Shaken Wisdom: Irony and Meaning in Postcolonial African Fiction*. Virginia: University of Virginia Press, 2011.

- Paravy, Florence. L'espace dans le roman africain francophone contemporain. Paris : L'Harmattan, 1999.
- Péan, Pierre. Carnages : les guerres secrètes des grandes puissances en Afrique. Paris : Fayards, 2010.
- Performances Management Consulting. Le secteur postal en Afrique : panorama, problématiques, enjeux et perspectives, Dakar : 2008.
- Poizat, Jean-Claude. « Le rire a-t-il de l'esprit ? De l'ironie philosophieque à la philosophie de l'irone ». *Le philosophoire* 2.17 (2002) : 61-87.
- Popovic, Pierre. *Imaginaire social et folie littéraire : le second empire de Paulin Gagne*.

 Montréal : Presses universitaires de Montréal, 2008.
- ---. « La sociocritique : définition, histoire, concepts, voies d'avenir ». *Pratiques* 151-152 (2011) : 7-38.
- ---. La mélancolie des Misérables : essai de sociocritique. Montréal : Le Quartanier, 2013.
- Redouane, Najib. « Fin des utopies à l'ère de la mondialisation : l'exemple de la quête du Nord dans la littérature marocaine ». *Dalhousie French Studies* 86 (2009) : 7-18.
- Renaud, Pascal. « Historique de l'Internet du Nord au Sud ». In Enjeux des technologies de la communication en Afrique : du téléphone à Internet. Sous la direction de Annie Chéneau-Loquay. Paris : Karthala, 2000. 91-99.
- Richard, R. et J. Sevry. « Sociocritique et littérature africaine ». L'Afrique littéraire et artistique 50 (1978) : 75-76.
- Robin, Régine. Le Réalisme socialiste. Une esthétique impossible. Paris : Payot, 1986.

- ---. « Pour une socio-poétique de l'imaginaire ». In *Politique du texte*, *enjeux sociocritiques pour*Claude Duchet. Sous la direction de Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars-Vuilleumier.

 Lille : Presses universitaires de Lille, 1992. 95-121.
- ---. « Le sociogramme en question. Le dehors et le dedans du texte». *Discours social* 5.1-2 (1993): 1-5.
- Robin-Hivert, Émilia et Georges-Henri Soutou. *L'Afrique indépendante dans le système international*. Paris : PUS, 2012.
- Saïd, Edward W. *Culture et impérialisme*. Traduction de Paul Chemla. Paris : Fayard-Le monde diplomatique, 2000.
- ---. À contre-voie. Mémoires. Traduction de Brigitte Caland et Isabelle Genet. Paris : Le serpent à plumes, 2002.
- ---. L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident. Traduction de Catherine Malamoud. Paris : Seuil, 2005.
- Saïd, Edward W. et Jacqueline Genet. « Yeats et la décolonisation ». In *Nationalisme*, colonialisme et littérature. Sous la direction de Seamus Deane, et al. Lille : Presses universitaires de Lille, 1994. 69-93.
- Schaff, Adam. « La définition fonctionnelle de l'idéologie et le problème de la "fin du siècle de l'idéologie" ». *L'Homme et la Société* 4 (1967) : 49-59.
- Schopenhauer, Arthur. *Le monde comme volonté et comme représentation*. Paris : Presses universitaires de France, 2018.
- Sembene, Ousmane. Les bouts de bois de Dieu. Paris : Pocket, 1971.

- Simédoh, Vincent. « De l'éclatement spatial comme refus du cloisonnement dans le roman africain ». In *Imaginaire africain et mondialisation : littérature et cinéma*. Sous la direction de Kasereka Kavwahirehi. Paris : L'Harmattan, 2009. 93-109.
- ---. L'humour et l'ironie en littérature francophone subsaharienne. Des enjeux critiques à une poétique du rire. New York : Peter Lang Publishing, 2012.
- Singaravélou, Pierre. « Par-delà l'Ici et l'Ailleurs. L'ubiquité des études postcoloniales en question ». *Écrire l'histoire*, no.7, Printemps (2011) : 23-32.
- Smith, Stephen. Voyage en postcolonie : le nouveau monde franco-africain. Paris : Grasset, 2010.
- Soumahoro, Maboula. « Penser et écrire l'Afrique depuis la France d'aujourd'hui ». In *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Sous la direction de Alain Mabanckou. Paris : Seuil, 2017. 175-181.
- Thiesse, Anne-Marie. « Nations, internationalismes et mondialisation ». *Romantisme : Revue du Dix-Neuvième Siècle* 163 (2014) : 15-27.
- Thomas, Dominic. "African Youth in the Global Economy: Fatou Diome's Le ventre de l'Atlantique". Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East 26.2 (2006): 243-59.
- ---. Noirs d'encre. Paris : La Découverte, 2013.
- Thwaites, James. « Autour de la mondialisation : éléments d'introduction ». In *La mondialisation : origines, développements et effets*. Sous la direction de James Thwaites.

 Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2004. 1-11.

- Toivanen, Anna-Leena. « Retour au local : Celles qui attendent et l'engagement diasporique de Fatou Diome ». *RELIEF : Revue électronique de littérature française* 5.1 (2011) : 62-77.
- Verschave, François-Xavier. De la Françafrique à la mafiafrique. Bruxelles : Tribord, 2004.
- Wiggins, Trevor. « Globalisation : l'Afrique occidentale dans le monde ou le monde en Afrique occidentale ». *Cahiers de musiques traditionnelles* 9 (1996) : 189-200.
- Zadi, Samuel. « La solidarité africaine dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome ».

 Nouvelles Études Francophones 25.1 (2010): 171-88.
- Zambo, Owono, et É.C. Djob-Li-Kana. L'esthétique de la résistance et de la relation dans les littératures africaine et antillaise. Saint-Denis : Edilivre, 2015.
- Zekpa, Michel. Afrique-France: le temps des orages. Paris: Menaibuc, 2012.
- Ziarek, Krzysztof. "Is all Technological? Global Power and Aesthetic Forces". *CR: The New Centennial Review* 2.3 (2002): 139-68.
- Zongo, Rachel M. La mondialisation et la société de l'information : quelle place pour l'Afrique au Sud du Sahara? Paris : L'Harmattan, 2013.